

UNIVERSITE INTER ÂGES
Antenne d'Hérouville Saint Clair

ATELIER ECRITURE

Animé par Véronique Piantino
dramaturge

Année 2012/2013

PARTICIPANTS

Anfreville Bernadette
Martine Besnier Gardinier
Charlier Arlette
Feldstein Michelle
Grassionot Gérard
Gravey Irène
Lattelais Françoise
Martigny Françoise
Musté Marcel
Nicolas Yves
Pouponnot Paul
Samson Monique
Schück Josette
Szejnok Jenta
Thomain Claudine

Séance 1 : Des listes au cabinet de curiosités

Bernadette

Pour écrire des listes, Véronique nous propose une liste de listes...

Ça va pas être triste

Ça sera plus ou moins lisse

Bon, en piste !

Les choses essentielles ne seraient-elles pas les choses les plus futiles ?

Les choses inutiles ne seraient-elles pas les choses les plus précieuses ?

L'essentiel : Un toit, un peu beaucoup d'argent, des pommes des poires et des scoubidoues, des chaussures et des chaussettes, des crayons du papier, des livres, des foulards et des écharpes, des bijoux mes bijoux, du parfum mon parfum, mes lunettes

De l'eau, du vin, du bon vin, du champagne

Un chez moi des chez eux, un téléphone, un ordinateur, la radio, le lecteur de , les CD de musique

Ma voiture

Le futile : l'encombrant : Les objets décoratifs sur les meubles, la télé - encore que... !

Les vêtements que je pourrais encore mettre un jour !

Les « beaux » livres que je pourrais encore regarder un jour !

... tous ces objets sans plus aucune surprise, mais... allez savoir !

Le précieux : les cahiers d'école de mes enfants, leurs dessins, leurs cadeaux

Les photos

Les cailloux des randonnées, des voyages qui font ma rocaille

Le jour où j'ai créé mon cabinet de curiosités...

Faire place nette pour créer mon cabinet de curiosités...

Blanc, tout blanc. Le vide. Un espace-temps où tout objet aurait disparu de mon cadre de vie. Trop d'objets tuent l'objet.

Il n'y aurait plus rien, j'aurais réussi à me débarrasser de tous ces objets inutiles, encombrants, vains, sans plus d'intérêt maintenant.

Bon, mission impossible ; je n'y parviens pas. Ça résiste !

Les objets sont souvent plus que des objets. Ils vous tiennent. Rien d'insolite, rien de surprenant. Et je le sais bien, un objet vient si vite en remplacer un autre ! Que j'ai envie aussi d'avoir, de voir... chez moi.

Bon, si voir m'encombre tant que ça, alors je fermerai les yeux et... comme dans un rêve...

Je le créerais mon cabinet de curiosités !

Ce serait une pièce ovale, oui c'est ça, sans angles, aux parois souples.

Ce serait comme un œuf géant qui s'ouvrirait comme on ouvre un œuf à la coque.

J'y accèderais par un toboggan en colimaçon, en pente très douce, pour le voyage, la visite.

Tous mes cahiers d'écritures, écrits ou vierges, toutes mes feuilles blanches ou de couleurs, écrites ou vierges, toutes mes divagations griffonnées, tracées, dessinées, coloriées, noircies viendraient tapisser les parois de cette pièce, comme ça, en ordre dispersé...

Et, au lieu d'un jet d'eau pour la déco, il y aurait, quelque part, dans cet espace couleur de ciel, en bas, une pluie de sable, de ce sable si fin, si doux, si fluide en provenance du désert, du Grand Erg de

Tunisie... Comme un brumisateuse tiède et doré. Et les parois de ce côté de la pièce seraient ainsi colorées de ce sable.

Et, les yeux toujours clos, les oreilles aux aguets, j'écouterais le silence de ce lieu, le silence du désert, le silence des mots, écrits et oubliés, envolés.

Du plein au rien.

Mon cabinet des curiosités



Claudine

Liste des choses :

Essentielles : l'eau, la nourriture, les loisirs et... l'argent, sans lequel rien n'est possible !

Précieuses : les livres, les films, le théâtre, la musique et... l'amour qui embellit la vie !

Futiles : la télé, l'ordinateur, le téléphone portable, toutes choses qui, hélas, sont devenues...indispensables !

Encombrantes : les scrupules, la jalousie, la rancune, la colère.

Repoussantes : les crottes de chien sur les trottoirs, la bêtise satisfaite, le racisme, le fanatisme.

Insolites : les tasses sans anses, les verres sans fond, les sandwiches sans pain, la page blanche... avant de la remplir !

Inutiles : les faux-cils, le lait de soja, et, surtout... les religions !

Inclassables : aucune, tout peut-être classé !

Les encombrants

A une époque de sa vie, Marie fut obligée de créer son intime cabinet de curiosité. Certains sentiments qui lui étaient jusqu'alors étrangers envahirent ses pensées. A l'origine de cette création, tout lui sembla clair, joyeux, facile : elle était très éprise. Elle y mit de la gaieté, de l'enthousiasme, tout son cœur. Cela n'eut qu'un temps. Ses illusions furent de courte durée.

Alors, dans son cabinet de curiosité, elle découvrit un monde de sentiments encombrants : la jalousie, l'aigreur, la rancune et même la colère. Elle eut le plus grand mal à les accepter et désira s'en séparer. Ils lui collaient à l'âme, engluaient son paysage intérieur. Leur invasion se prolongea pendant des mois, ils s'accrochaient à elle. Les tenir à distance puis s'en défaire fut difficile et douloureux. Lorsqu'elle réussit à se débarrasser de ce qu'elle considérait maintenant comme une malheureuse histoire d'amour, le temps s'était écoulé, consolateur et générateur d'oubli. Un jour, elle se réveilla, dépossédée mais libérée.

Il ne restait plus, dans son cabinet de curiosité, que de la sérénité, une paix bien installée et des espérances prêtes à éclore, en dépit du passé.



Françoise L.

Listes

Choses indispensables : lit, cafetière, livre, lunettes, papier, crayon, chauffage, eau, casserole, photos, cheminée, allumettes, jeux.

Choses inutiles : montre.

Choses futiles : nappes en dentelle, maquillage, bijoux.

Choses encombrantes : tapisserie de ma tante Geneviève, buffet de mémé Hottot, débroussailleuse, tondeuse, congélateur, scie circulaire, scie sauteuse, perceuse, souvenirs, ordinateur, vieilles chaussures, branches coupées, machine à pain, service à raclette, service à fondue...

Communication

Elle : Coucou, je suis là ! C'était bien ta matinée ?

Lui : Je suis dans les comptes de l'association depuis 3 heures et je n'ai pas fini.
 Elle : Eh ! Oh ! Je reviens de mon atelier d'écriture et tu ne me demandes pas comment ça s'est passé ?
 Lui : Oui ; C'était bien ?
 Elle : Super, mais dur, je n'en suis pas encore remise.
 Lui : Vous êtes combien ?
 Elle : 16, 17, c'est beaucoup.
 Lui : Vous écrivez sur quoi ? Vous avez choisi un thème ?
 Elle : Le thème, c'est pour la prochaine fois. On a travaillé sur consignes, on a fait des listes.
 Lui : Des quoi ? Des listes ?
 Elle : Des listes de choses, comme des listes de courses, mais des listes de choses.
 Lui : De choses, d'objets ?
 Elle : De choses, dans tous les sens du terme. Des choses : essentielles, indispensables, futiles, inutiles, précieuses, encombrantes, repoussantes... Des choses...
 Lui : Ah oui.
 Elle : Pas si simple ! J'ai fait mes colonnes, pas toutes, j'ai sélectionné, j'ai écrit les titres et là blocage. Boris Vian et Michel Delpech m'ont envahie. Combat de moulinette et de raton laveur dans la tête. Deux mots dans mes colonnes : lit et cafetière. Quand, Christiane, je crois qu'elle s'appelle Christiane mais je n'en suis pas sûre, elle était assise juste en face de moi a rangé ses affaires, s'est excusée : « Je ne peux pas, je ne sais pas ». Véronique a tenté de la rassurer, de la convaincre de rester en douceur. « Des mots, ce ne sont que des mots. ». Elle est partie.
 Lui : Comme ça ?
 Elle : Elle avait exprimé ses inquiétudes au début de la séance, elle ne voyait pas en quoi consistait un atelier d'écriture, elle essayait mais émettait des réserves sur sa capacité à participer à l'activité. Véronique a beau nous seriner que ce ne sont que des mots, des mots... Mais, ces mots, il faut les sortir ou les laisser venir à nous, je ne sais pas. Je comprends son angoisse. Je ne suis pas à mon premier atelier d'écriture, d'accord, ça date, mais je ne suis pas en terre inconnue et la peur de la page blanche est toujours là. Il y a eu un moment de silence, fort, pesant... Après, on s'est remis au boulot.
 Lui : Vous n'avez fait que ça ? Des listes ?
 Elle : Après on a lu, nos listes. Une liste chacun, une seule à notre choix. Certaines listes étaient déjà des textes ou des histoires en gestation.
 Lui : Regarde, c'est une signature ça ? La banque va me refuser ce chèque, c'est sûr. Qu'est ce que je fais ?
 Elle : Tu le déposes à la banque avec les autres, tu verras bien. Après la lecture, nouvelle consigne : en utilisant des éléments de nos listes, on doit écrire un texte qui commencerait par « Le jour où j'ai créé mon cabinet de curiosités ». Tu sais ce que c'est un cabinet de curiosités ?
 Lui : Oui, oui, je sais. Tu as vu le paquet de chèques que j'ai encore à signer ? J'en ai fait je ne sais combien depuis ce matin. C'était plus rapide avec l'argent liquide.
 Elle : Consigne, retour aux listes, les choses encombrantes, je vois l'atelier où on ne peut plus poser un pied.
 Lui : Il faudrait le ranger cet atelier.
 Elle : C'est ce que je me suis dit, alors, je commence à le ranger, je sors tout et les mots s'alignent. Tellement vite que ça me panique, je ne contrôle plus rien. Je relis trois lignes, je ne vois plus où je vais, je suis en apnée, je dois respirer de toute urgence : pause, café. A mon retour dans la salle, le temps d'écriture est terminé, lecture des textes. Le mien n'est pas fini, il n'a pas de chute.
 Lui : Les entrées, c'est bon. Il me reste les dons et l'huile d'olive.
 Elle : Ce que je dis, ça t'intéresse ?
 Lui : Oui, oui. Je t'écoute.
 Elle : Alors là, je suis béate d'admiration. Michelle, Jenta, elle fait l'atelier, et Paul Pouponnot aussi...
 Lui : Il a reçu ma lettre ?
 Elle : Quoi ?
 Lui : Sais-tu si Paul a reçu ma lettre ?
 Elle : Paul ? Ta lettre ? Quelle lettre ? Je ne le connais pas, il ne me connaît pas. Comment veux-tu que je sache ? Bon, ce que je te disais c'est que Michelle, ton Paul, ma Jenta, et les autres, ils ont sorti des textes d'un niveau plus, plus. A partir d'une consigne à la noix, toute simple, ils t'embarquent dans un monde poétique, lyrique, philosophique et de je ne sais quoi en « ique » qui t'époustoufle. C'était pareil quand j'écrivais avec Raymonde et Patricia, j'étais toujours étonnée, surprise, admirative et envieuse de cet univers inaccessible pour moi dans lequel elles m'emmenaient. Personnalités différentes, sensibilités différentes, histoires différentes, écritures différentes. J'exagère, tous ne sont pas inaccessibles, il y a Gérard et sa brouette, Marcel avec son jardin, son cabanon, le grand-père et son petit-fils.
 Il est midi. Je suis sauvée. Véronique tente de conclure, mais Claudine intervient : « Françoise n'a pas lu son texte ». Véronique : « Il n'y a pas qu'elle, il y en a combien ? 5, 3 ? Si vous êtes d'accord on les écoute. » L'une de nous se lance, C'est une nouvelle, je ne connais pas son prénom, elle nous prévient que c'est un petit texte, qu'il n'est pas poétique. Super, il n'y a pas que moi qui ne vogue pas dans les hautes sphères. Vas-y, je suis avec toi. Un mot, deux mots, trois, la voix se brouille, l'émotion la brise, l'emporte. Sa voisine propose de lire pour elle. « Ce n'est pas grave » dit Véronique. Pourvu qu'elle revienne, qu'elle n'abandonne pas. Bien sûr, ce ne sont que des mots, Véronique a raison, mais ces mots, se sont imposés à nous, nous les

avons adoptés, assemblés, ils ont pris sens, ils nous ont échappés, menés, dévoilés.

La suivante s'y met, Josette je crois, c'est une deuxième, troisième ou quatrième année peut-être. Un texte court, clair, juste, percutant. C'est mon tour, je lis, ils rient, ça passe.

Cette fois Véronique conclut : on se retrouve dans quinze jours et on n'oublie pas de lui envoyer listes et textes sur .doc en Arial 12.

Tu te rappelles jeudi, quand je suis rentrée de l'atelier Mise en voix, j'explosais, je jubilais, je débordais d'énergie, aujourd'hui, je ne sais pas comment dire, je suis bizarre, j'implose, c'est chamboule tout à l'intérieur.

Qu'est ce qu'on mange ?

Lui : Attends, je finis ça, on s'en occupe.

Elle : Je fais cuire des pâtes.

Mon cabinet de curiosités

C'est décidé, je range le bâtiment. Reprenons la bonne vieille méthode. Un tas : je garde, un tas : je jette, un tas : je réfléchis. Trois débroussailleuses s'alignent sur l'herbe, j'y ajoute la faux et le fauchon, quelques équerres au mur et je crée mon cabinet de curiosités.

La grosse tout là haut, ma première, celle que j'ai mis des heures à trouver avec l'aide de Que choisir, les catalogues Bricomarché, Castorama, Leroy Merlin, et que j'ai finalement commandé à la CAMIF. Bilan : mes priorités ne sont pas respectées, elle est lourde et raide au démarrage. Elle était raide au démarrage, parce qu'un jour, elle n'a plus démarré du tout. Juste une pièce à changer, une petite pièce sur le lanceur. Mac Cullogh, ça sonne bien à l'oreille, avec un nom pareil, sûr, c'est de la marque. Et non, c'est de la merde. Pas moyen de la trouver cette foutue pièce.

Dessous, la petite, de la récupération. On aurait pu fêter ses quarante ans cette année si elle n'avait pas décidé de me lâcher. Celle-la c'est Pépé qui me l'a donnée. Il n'y touchera plus. Il quitte la campagne pour un appartement en ville. A un certain âge, c'est mieux d'habiter en ville, plus pratique, on est proche des commerces, des médecins, des hôpitaux... Et puis, l'entretien d'un jardin, il ne peut plus. Alors, il me l'a donnée, sa débroussailleuse, légère et qui démarre au quart de tour, surtout ne pas se tromper dans le mélange, trois pour cent, et elle durera encore des années. Une saison, elle a fait, une toute petite saison. Encore un problème de lanceur, elle, c'est de la marque, mais elle est trop vieille, les pièces ne se trouvent plus.

Enfin, plus bas, accessible, la petite dernière, toute neuve, achetée chez Monsieur Monville, Motoculture de plaisance à Lieurey, trois cent cinq euros TTC, une Echo, type SRM 235U, la même que Pépé mais relookée.

Ridicule, je range : j'ai besoin d'un atelier pas d'un cabinet de curiosités. Alors adieu Mac Cullogh, désolée pépé, les deux vieilles dans la remorque, direction déchetterie. Je garde ma petite dernière, et la faux et le fauchon. J'ai une méfiance irraisonnée des lanceurs sur les débroussailleuses thermiques.

~

Françoise M.

Liste des choses indispensables et précieuses : Les êtres que j'aime, la beauté de la nature, un dictionnaire, aujourd'hui un ordinateur, des livres, de la musique

Liste des choses encombrantes : Les obligations de la vie quotidienne, les courses, les papiers administratifs, les horaires

Les choses inutiles : Tout ce qui est associé à la perte de temps, regarder un mauvais film, lire un mauvais livre, subir des gens avec qui on a pas envie d'être

Les choses agréables : marcher, nager, faire du vélo, les copines, partager de bons repas, boire de bons vins, échanger avec ceux qu'on aime

les choses repoussantes : l'absence de beauté, d'harmonie, la vulgarité, le trop plein, le manque

Le cabinet de curiosités

Du temps de sa jeunesse, elle était éternelle et respirait sans le savoir.

Le temps passant, tout ou presque, est devenu précieux à vivre, il y a urgence.

Elle ne supporte plus l'éparpillement, besoin d'allègement, de recentrage, purger, garder l'essentiel, en un endroit bien à soi, où seront non pas exposées, mais entreposées les « choses » nécessaires à la sérénité, aux petits bonheurs.

Un cabinet de curiosités en quelque sorte, à elle seule destinées. Des choses précieuses, indispensables.

Sa solitude serait ainsi habitée des présences qui donnent du plaisir à sa vie.

Sur les étagères, seuls les écrivains qui ont vraiment compté, les photos des êtres aimés, leurs voix enregistrées ; les musiques qui la font encore vibrer, les DVD cultes, son ordinateur apprivoisé, fenêtre sur le monde qui rassasie sa curiosité qui ne l'a pas désertée.

Ce cabinet des curiosités, c'est sa chambre.

Le philosophe Pascal n'a-t-il pas dit que « le plus grand malheur de l'homme serait de ne pas savoir demeurer tranquille dans sa chambre » ?

Elle a un doute, ne serait-ce pas une pensée du grand âge ?...

Oui, sans doute, mais elle a presque cet âge...



Gérard

Liste de « choses » utiles : Deux mains avec, si possible, dix doigts. Deux pieds assez grands pour assurer un bon équilibre.

Deux jambes souples, pas trop, surtout pliables. Un corps plus ou moins long et plus ou moins rond.

Une paire de bras vigoureux, ce serait mieux. Un cou solide, ça vaut le coup, pour tenir une tête bien faite.

Si j'ajoute deux yeux expressifs, deux oreilles à mordiller, un nez respirant le bonheur, une bouche bordée de lèvres framboises cachant une langue souvent menteuse, ma liste change totalement de caractère et pour qu'elle devienne essentielle, je vous laisse la terminer.

Liste de Cœur : Un cœur d'or. Un cœur endormi. Un cœur à cœur. Un grand cœur malade. Un petit cœur à prendre, apprendre par cœur. Un as de cœur. Un roi au grand cœur. Une femme de cœur. Un valet de cœur, au cœur d'artichaut. Un cœur de pierre ou de marbre. Un cœur tendre, souvent relié à l'âge et à la tête de bois... Vous dormez ?... Rigolez de bon cœur !

Vous n'aimez pas ? Sans cœur ! J'en garderai rancœur.

Liste essentielle au jardinier : Une bêche, un petit et un grand râteau, un sécateur, un arrosoir, un plantoir, une cordeau, une cisaille à main, un « broc » (patois normand pour désigner une fourche à deux doigt), une binette... Et un jardin.

Le cabinet de curiosités

Trente ans de haut-fourneau... Fond de pension, chômage partiel... Licencié !

Oisiveté, solitude. Non, inimaginable. Réagir... Comment ?

Créer un espace où jeter hargne et curiosité nouvelle. Un cabinet de curiosité.

Pas un musée poussiéreux dans un endroit fermé. De l'air, du vent, de la pluie... Un jardin !

Pas un jardin « Le Nôtre », non, un petit jardin, le sien. A partager cependant avec ses anciens camarades de boulot.

Le terrain ? Nanard l'a hérité de sa mère, ancienne garde barrière. Une vieille friche près de la ligne de chemin de fer (mis au rebut aussi, le train minéralier).

Les bras ? Pas de problème. La « moelle », il en a à revendre.

Des outils, voilà ce qui lui manque.

- Une faux pour détruire ronces et fougères. Eradiquer les noires pensées.
- Un râteau pour ramasser mauvaises herbes et les feuilles mortes, mais également les suggestions des amis.

- Un sécateur pour rabattre les surgenons naissants et les opinions parasites.
- Une bêche pour casser les vieilles mottes et creuser les idées neuves.
- Un plantoir pour enterrer les oignons de tulipe et ancrer les nouvelles pratiques.
- Un cordeau pour tracer les planches de légumes et garder le bon cap.
- Un arrosoir pour humecter le terreau fertile et favoriser la croissance des jeunes pousses.
- Une fourche pour engranger la récolte et les acquis de ces nouveaux principes.

Nanard ajoute un briquet et quelques bûches pour brûler, en fin d'automne, les restes de végétation inutile, les rancœurs et les souvenirs inopportuns. Et vive la saison prochaine !

~

Irène

Liste des choses essentielles : Des fleurs – parler - la mer - écrire - les arbres - marcher - les épices - cuisiner

Liste des choses inutiles : Crier- la guerre - polluer

Liste des choses précieuses : L'amitié - écouter- la lecture - rêver - la peinture - se rencontrer

Liste des choses repoussantes : Le balai - les chiffres- les magasins

Liste des choses précieuses

Le jour où j'ai créé mon cabinet de curiosités

Je rêvais d'une rencontre

pour

Lire les jours

Ecouter l'envie

Peindre nos émotions

Sceller l'amitié...

~

Jenta

Pense (très) bête d'une journée ordinaire

Penser : à ouvrir les fenêtres sur l'avenir, à la moutarde, mettre en route la machine, aller divaguer le nez au vent sur les bords de la Seine, tresser les lianes du jardin d'hiver, ouvrir la boîte à mensonges et laisser tout partir, mais aussi cacher ma boîte à secrets, enlever mes encombrants et encore aller au hammam pour un gommage, envoyer ma déclaration à l'hôtel des impôts et tenter de déchiffrer la partition, téléphoner aux amis (prendre la journée), réserver un billet d'avion : un aller, et jeter le réveil qui ne marche pas de toute façon.

Oublier : de classer, trier les papiers (en fait les jeter) et qu'il pleut en allant voir un bon film.

Zapper : les « devoir ceci, devoir cela ».

Surtout mais surtout retourner au petit magasin voir s'il reste la belle veste rouge !

Acheter des huîtres et du vin blanc et déguster le tout en regardant la mer...

La boîte à secrets (histoire à achever)

La boîte à secrets : un objet brûlant, une patate chaude ou un coffre de nostalgie ?

Fermée comme la cité chinoise, une grenade prête à exploser si l'on tire sur l'attache ? Il fallait bien un jour que quelqu'un l'ouvre !

Exposée à la vue de tous, elle narguait les curieux dans le cabinet de Jacques qui recevait sur rendez-vous près du paravent derrière lequel dormait la naissance du monde.

La boîte à secrets de son curieux cabinet ! On pouvait en faire le tour et puis voilà partir sans l'ouvrir ou s'en approcher et l'appivoiser, lui parler comme on parlerait à un enfant malade : avec tact et douceur, et pourquoi pas en trouver la clef ; mais il était possible de se tromper et d'ouvrir la boîte à mensonge et se perdre sans trouver l'équation de sa vie.

Jacques savait tout cela ; c'est pourquoi sa porte ne s'ouvrait que si on déposait sur le seuil armes et cuirasse...

P.S : à chaque lecteur d'en raconter la suite...



Josette

Liste des choses indispensables : une feuille de papier, un stylo, des livres, un coussin, une lampe, une écharpe, des photos, des caramels

Liste des choses précieuses : le soleil, des lunettes de vue, une brosse à dents, la musique, l'eau, une chorale d'enfants, des fleurs

Liste des choses inutiles : un chat, des mitaines, une robe longue, un tire-bouchon, une sonnette, une poubelle de table, un chiffon à poussière, un lave-vaisselle, un strapontin

Liste des choses repoussantes : un aspirateur, du mascara, un revolver, un ordinateur, du vernis à ongles, la pluie quotidienne, des tatouages, une crise de foie, un verre de whisky, une burqa

Liste des choses futiles : un miroir, un collier de perles noires, de la dentelle, des talons aiguille, un fume-cigarettes, un pull en cachemire, des faux ongles

Liste des choses encombrantes : un tandem, un épouvantail, une boîte à chaussures, un dictionnaire, une paire de skis, la niche du chien, un annuaire téléphonique, une boîte à outils, le traîneau du père Noël, un tuyau d'arrosage, un jeu de boules

Liste des choses insolites : des baguettes, un cerf-volant, de la barbe à papa, un arc-en-ciel, du papier de verre, un casse-noisettes, un bonhomme de neige dans le Sahara, un masque à gaz, une tapette à souris, un œil de verre

Liste des choses inclassables : des aiguilles à tricoter, un pense-bête, un stéthoscope, la roulette du dentiste, un distributeur de billets, une tête-de-loup, une perruque de clown, une carte bleue

Mes indispensables : Pour moi, les choses indispensables dans la vie sont : une feuille de papier, un stylo et de l'encre, des livres, une lampe, un coussin, des fleurs, des photos, une écharpe, un C.D.. et des caramels !

Le jour où j'ai créé un cabinet de curiosités, elle était là.

Belle, immaculée, silencieuse. Seule et nue. Complètement nue. Mais d'une nudité pure et attendrissante. Elle était simplement dans l'attente, dans l'espoir d'une belle aventure. Elle avait abandonné le cercle rassurant de ses amies, toutes vierges elles aussi et se tenait là, devant moi, immobile et sereine.

Lui aussi, il était là. Un peu rigide, tout droit dans son costume noir. Mais grand, mince, élégant. La taille bien prise dans une étroite ceinture dorée. Il se tenait immobile et silencieux, juste à côté d'elle.

Ils étaient là déjà depuis une heure. Parfois, il la regardait furtivement, détournant les yeux dès qu'elle posait timidement son regard sur lui.

Le temps passait, les minutes s'écoulaient lentement dans un silence total.

J'hésitais depuis une heure tandis qu'ils attendaient patiemment que les idées s'ordonnent dans ma tête et libèrent ma main.

Alors, fermement, j'ai pris l'élégant stylo noir et je l'ai enfin posé sur la feuille blanche.

Ô miracle de la rencontre tant espérée !

Le stylo courait en longues lignes régulières, les lettres dansaient, les mots se poursuivaient, les phrases s'enchaînaient, une merveilleuse histoire prenait vie..

Je remplis beaucoup d'autres feuilles blanches, des dizaines de feuilles blanches qui formèrent un livre. Petit certes, mais qu'importe ! C'était mon livre, le premier livre que j'avais écrit !

Il fut aussi le premier objet que je plaçai dans mon cabinet de curiosités, meuble de bois blond à la vitrine miroitante et qui porta ce joli nom : Indispensables.



Michelle

listes de choses

Inutiles : La montre sans pile, le réveil sans alarme, l'horloge sans balancier, le temps sans passé, ni futur, ni présent.

Insolites : Le trèfle à quatre feuilles, la soupe à la grimace, la pluie qui ne mouille pas, le vent qui ne décoiffe pas.

Précieuses : Le livre que je suis en train de lire, le miroir en cuivre façonné par mon grand-père, les matriochka de mes voyages.

Encombrantes : Le cadeau que je n'ai pas aimé, ma main gauche.

Repoussantes : Les effusions effervescentes, le chou de Bruxelles, le savon de Marseille, le dentifrice hollywoodien à l'odeur de chewing gum.

Inclassables : La énième série télévisée, le ni queue ni tête, le shampooing sans mousse, le ballon sans rebond.

Le jour où j'ai créé mon cabinet de curiosités

Un miroir brisé, un jour où la colère, mauvaise conseillère, me l'avait fait jeter à terre dans un geste rageur et destructeur ;

Un miroir que, revenue à de meilleurs sentiments, comme l'on dit, j'avais essayé de rafistoler et qui représentait un puzzle monstrueux où aucune pièce n'était vraiment à sa place ;

Un miroir dont je n'arrivais pas à me débarrasser.

Il trône, maintenant, dans mon refuge, une petite pièce au dernier étage de la maison, épave redoutable de mes excès passés. Devant lui, une petite chaise branlante. En face de lui, une fenêtre poussiéreuse qui ne laisse filtrer que quelques rares rayons de soleil.

La première fois que je lui rendis visite et que je m'installai sur la chaise en face de lui, il refléta des cheveux bruns bouclés, une bouche rieuse, une peau lisse avec deux fossettes où nichait le bonheur ;

Plus tard, il montra un bout de visage aux lignes brisées mais on pouvait néanmoins distinguer la naissance de rides verticales près de la bouche et du menton, sans toutefois aller plus loin dans l'exploration ; Bien plus tard il révéla un dos, cette partie qu'on ne voit pas d'ordinaire et qui appartient aux autres, un dos voûté et qui, me sembla-t-il, se penchait de plus en plus vers la terre.

Je fermai la porte et ne revins jamais.



Monique

Listes de choses

Encombrantes : Les couvertures qui ne servent plus, les boîtes de jeux obsolètes, la vieille bagnole.

Repoussantes : Le siphon du lavabo obstrué.

Essentielles : Un bon lit, des livres, du chocolat, des chaussures confortables, le téléphone et ses dérivés.

Précieuses : Les photos de la famille, les CD, la musique.

Futiles : Les produits de maquillage et « anti-âge ».

Insolites : Tableaux et cadres selon le goût du propriétaire.

Encombrantes, insolites et précieuses : Les collections, les revues anciennes, les poupées « russes », les cartes postales etc. etc. les petits taille-crayons.

Le jour où j'ai créé mon cabinet de curiosités

« Entrez, entrez c'est un événement ! Exceptionnellement, si vous le voulez bien, nous allons partager cette visite insolite. Attention ! Fragile ! Qu'elle est fragile, cette vie qui a rassemblé tous ces trésors... Chaque objet exposé a une histoire ».

« Pardon ? Cette petite œuvre d'art ridicule ? Mais une fête des mères, voyons !

- Et là ? Ces petites assiettes ? Des voyages !

- Non, je ne suis pas allée réellement dans ces pays qu'elles évoquent mais en rêve, si ! Fermez les yeux : Roumanie, Yougoslavie, U.R.S.S... tous ces pays de l'Est interdits à cette époque. Il a osé ! et ces petites assiettes en bois ciselé en sont la preuve.

En voilà une curiosité, n'est-ce pas ?

Je vois que vous trouvez cela d'une banalité affligeante. Cette collection encombrante m'est précieuse et ce qui vous intéresse, vous, c'est qui est « IL » ?

Pas de réponse... la curiosité est un vilain défaut !

Allez, ouste... sortez, sortez, je n'en dirais pas plus et je reste avec ces CHOSES inutiles mais nécessaires aux souvenirs.»

~

Paul

Choses essentielles : des feuilles, des crayons, le rêve, l'horizon, le ciel, la terre, les mots, le rire, la joie, le soleil, la lune, les étoiles, le livre et l'amour bien sûr

Choses indispensables : l'air du matin, le café, la brosse à dents, l'amitié, l'eau et ses images insaisissables et toujours le soleil, la lune et les étoiles...

Choses inutiles : le baratin, la gloriole et perdre son temps, quoique à voir

Choses insolites : l'interruption, la brusquerie, la toile d'araignée, le jamais-vu et prendre son temps (peut être indispensable), l'éphémère

Choses précieuses : un bon whisky, une bonne soirée, la couleur vive, la chaleur des objets, la caresse d'une peau aimée

Choses encombrantes : la mémoire quelque fois, les valises trop lourdes

Choses repoussantes : la jalousie, les odeurs mal séantes

Chose inclassable : la vie

Hier, aujourd'hui et demain

Et elle roulait, infatigable, revenait, véritable injonction « Consume mon corps de la flamme spirituelle... ». Commandement cruel, délicieux ? Oh oui, semblable à ce jour sans visage, où un tyran, armé d'un trident, véritable furie, se jette et lui exige d'exhumer son vieux cabinet de curiosités. Mais où est-il ? Ne l'a-t-il pas oublié dans un recoin de sa mémoire défaillante. Le retrouver, le décrire ? Mais il ne peut pas. « Consume mon corps... »

Sortir du sortilège ; le cabinet t'attend ; il s'entrouvre : un lutrin, une plume d'oie, des mots qui s'effiloquent sur un vieux parchemin. Que de vieilleries ! Mais non, une lumière là-bas au loin, le bon soleil, ami resplendissant qui rit. Rire figé ? Rire animé ? Le théâtre de l'éternité ou de l'instant ? Fuir ce lieu, s'y attarder, la mort peut être. Mais peut-il partir ? Le tyran est toujours là, de l'autre côté, il exige, il le faut et de plus il attend le compte-rendu, bref, long mais il l'attend... Mais lui se trouve rétif... non rebelle, il n'en veut pas de ce cabinet de curiosités...

Mais pourtant, ils sont là ; tous ces mots qu'il a aimés, qu'il ne peut taire. Il les avait fait chanter, jouer au chat et à la souris, valser dans des avalanches sans queue ni tête. Pouvait-il les avoir oubliés ? Ils sont enfermés dans leur gangue de souvenirs. Peut-il les quitter, les abandonner ? Curiosités d'un instant, d'une vie... L'horizon infini, la fenêtre qui s'ouvre sur la rosée du matin, véritable tapis qui appelle à... qui crie le bonheur, l'amour. Il est bien là le cabinet de curiosités, alors l'enfermer ? L'eau insaisissable miroite, joue avec les ombres, les lumières et l'entraîne loin, très loin : musée éphémère d'un hier dépassé, d'un aujourd'hui sans nom et d'un avenir qui n'est pas encore consommé

~

Arllette

Visite d'un cabinet de curiosités

« Viens, au fond du jardin, dans ma cabane, dans mon lieu, mon repaire, je t'invite, me dit un jour un vieil ami, mais suis mes consignes : premièrement regarde par la petite fenêtre, puis ouvre doucement la porte, ne touche à rien... ».

Rangées sur des étagères, suspendues au plafond, à toutes les hauteurs, des cages d'oiseaux. Il faut se faufiler, cela balance, cliquète... En métal, en bambou, en osier, rondes, carrées, rectangulaires de toutes les couleurs. En avançant vers un petit meuble recouvert d'un léger voile, je vois un petit château, modèle réduit, avec ses tours, ses coupes, ses petites portes dans un métal doré. Mais une belle chose vide qui, sûrement, a emprisonné un pauvre volatile rare et précieux.

- « Je l'ai ramenée de mon dernier voyage en Chine. Elle est magnifique n'est-ce pas ? » me souffle mon compère.

Doucement, je recule ne sachant que répondre devant tant d'inutilités.

~

ves

Avec ses grands bras et son corps trop large, elle m'embarrasse. Elle est lourde et démodée et se prélassé dans un coin. Elle me cisaille les bras quand je la tire et me déséquilibre quand je la pousse. Elle couine, elle craque, elle flageole, elle se plaint, elle m'agace. Elle prend trop de place.

Et le temps passe. Et je ne fais rien. Elle me prend par les sentiments, elle m'apitoie la brouette de Brieuc Tournevache.

~~~~~

Séance 2 : Conférence sur la vie des mots

Monique

Alors, alors, elle est bien bonne celle-là !... Personne ne s'y attendait : c'est un piège, une chausse-trape !

« Une conférence sur un mot ». Alors, à cet instant, tout l'esprit s'emballe, il faut absolument choisir...

« Alors »... Pourquoi pas « ALORS » !

Définition multiple et très vaste

Alors marque un moment précis dans le temps – d'accord mais alors ?

Il est mystérieux, il dissimule la pensée de l'interlocuteur lorsqu'il ne veut pas répondre instantanément ; cela aère la rédaction : « alors » et on respire !

Au contraire une curiosité vive et impatiente peut surgir pendant le récit : « Alors ? Alors ? », il affermit la question.

Le alors arrogant est libérateur ; lorsque tu manques d'arguments devant un adversaire : tu plantes les yeux dans les siens, bien droit, un petit pas en arrière (on ne sait jamais !), une profonde inspiration et tu lui lances « Et alors ! »... c'est une arme !

Au cours d'un réquisitoire, il oppose les faits et ses conséquences : « Elle a tué son amant, Messieurs les jurés, alors qu'elle l'aimait ! »

Il renforce l'impatience : « Alors, tu viens ? », pose des conditions : « Je veux bien que tu reviennes, mais alors change de comportement ! »

Etonné ou désolé : « Ah ça alors » ou en normand : « Ah ben alors »

Il renvoie dans le temps dans sa forme originelle du XII^{ème} siècle : « Alors, au temps des cathédrales ! ».

Alors devient remplaçant, c'est une respiration, il est puissant malgré sa taille, il corrobore le mot qu'il précède, il le stabilise ; exemple : le conférencier, au début de son exposé, pourrait s'exprimer ainsi : « Aujourd'hui, nous allons découvrir, etc. etc. » Non, très souvent on entend : « Bonjour, Mesdames, Messieurs (une pause) Alors, aujourd'hui, etc. »

C'est un meneur, un chef d'orchestre, il donne le ton.

Alors retient l'attention, c'est un « aimant », aimant les mots. Essayez cette expérience, discrètement au cours d'une conversation banale, comptez le nombre de « alors » prononcés par votre interlocuteur (et vous-même), vous serez surpris !

« Alors » repose l'esprit, il est doux à prononcer, il roule sous la langue, c'est un bonbon ! Il rassure.

Au fait, nos amis d'Outre-Manche ont-ils la même satisfaction et le même besoin avec leur « Then » ? Alors ?

Et quand on ne sait plus quoi dire, c'est le point de suspension... alors... alors...

Certains puristes le qualifient de « mot passe-partout, de bouche-trou, d'opportuniste », mais il rend tellement service !

Cher « Alors » tu peux te vanter d'avoir une vie riche, presque tous les mots te conviennent ; tu es un metteur en scène... alors, en piste !



Françoise L.

Belliqueux

Belladone, bellâtre, belle, belle-de-jour, belle-de-nuit, belle-famille, belle-fille, bellement, belle-mère, belle-sœur, bellicisme, même consonance, mais changement de racine, de bellus, joli, on passe à bellum, guerre. Belligérance, belligérant et enfin me voilà : belliqueux. Mettez-moi en bouche, savourez-moi. Laissez monter en vous, la hargne, la rage, la haine. Je vous encombre, je vous envahis, je suis laid et j'en suis fier.

Vous me bannissez de votre vocabulaire et préférez, agressif, querelleur, bagarreur, chicaneur. Que de faiblesse dans ces mots !

Belliqueux : la guerre est déclarée, la puissance de toutes mes armées est là, j'assaille, je détruis. Vous ne voulez plus de moi ? Je vous fais peur ? Je n'aurais plus ma place dans votre monde civilisé ? Vous pensez vraiment que supprimer les mots forts fera notre monde plus doux ?

Si vis pacem par bellum : si tu veux la paix, prépare la guerre. Ce vieil, adage pacifiste, je le reprends à mon compte, si vous voulez vivre dans ce monde harmonieux, vous vous devez de rester vigilants, ne vous laissez pas endormir par des discours lénifiants, gardez- moi, utilisez-moi !



Jenta

Cantique paranoïaque

Me voici sur la portée face à vous, muet devant vos silences, vos impatiences, vos rythmes de triolets. Les notes bleues se rassemblent en un swing indécent. J'entends le slam, le rock, et l'attaque du jazz mais ce n'est pas tout : les mélodies sauvages ont envahi l'espace, les clefs, les intervalles altérant toute vibration raisonnable.

Écoutez-moi ! Je n'ai ni corde ni trompettes ni crescendo ni suite ; pas de tambours, pas de cymbales. Dépouillé, je suis la voix de l'homme qui psalmodie, celui qui croit.

Vous ironisez jouant avec mon verbe ! Prenez garde au blasphème, notes de peu de foi ! Vous pianotez ? Démoniaque ritournelles !

Savez-vous qui je suis ? « Kant tics ? » « Grimaces d'un grand philosophe ! » et vous jouez avec mes maux, ricanant tintamarre ! L'arme de mon chant nu vous tranchera les croches !

Et puis allez au diable ! Il est tout près de vous, dansez vos pantomimes ! Moi je pars chuchoter à l'oreille des anges loin des concertos vains et des tumultes obscurs.



Paul

Dictionnaire

Mesdames, Messieurs,

Douze lettres se dressent devant vous. Qui suis-je ? Certains pensent à ce jeu enfantin : celui du pendu... la première lettre est... D'autres, très doctes, se refusent à se prêter à cette fadaise ou puérilité : s'avancer dans de tels chemins relève de l'aventure hasardeuse qui ne mène qu'à des chemins de traverse !

Mais que vais-je vous demander, Mesdames, Messieurs ? d'éradiquer une fois pour tout mon nom ? de le mettre en exergue au fronton d'un de ces bâtiments qui porte un nom illustre, comme Académie Française ou Bibliothèque Nationale ? Oh, quelles voies extrêmes d'un discours : plaider son inexistence ou revendiquer la plus éminente place au parvis des célébrités ?

Je suis, voilà tout. J'existe depuis que le monde existe. Oh bien sûr sous des formes très variées : la plus ancienne, celle issue d'un travail minutieux, rassembler puis coller ou coudre des feuillets et celle d'aujourd'hui, un clic et le menu se déroule devant vos yeux. Mais je peux apparaître aussi comme un trésor. Mais attention, pas d'erreur ! Je ne suis pas un amas d'or, de billets. Je suis multiple ; des raretés, qui semblent perdues dans les limbes de la mémoire des peuples m'habitent et sont rarement visitées ; des banalités, des ordinaires s'étalent et quotidiennement sont livrées à l'appétit des plus petits comme des plus

grands. Parfois, des personnes qui détestent les mots de plus de cinq lettres me prononcent avec quatre. Les vilains ! Même ce mouton noir, je l'accepte ! J'ai un grand cœur !

Je sens, Mesdames, Messieurs, la moutarde vous monter au nez « assez de ce jean-foutre, à la porte » ; d'autres plus policés s'impatientent et expriment leur jugement en proférant « Au fait, Monsieur, au fait ». Mais de quel droit m'appellez-vous Monsieur. Peut-être ne suis-je pas qu'un individu errant avec un chapeau strict et la pipe à la bouche ? Peut-être ne suis-je qu'une vieille dame qui trotte, voilette érigée en garde-fou aux regards soupçonneux des passants mal attentionnés. La nomenclature m'affuble d'identités multiples et ne l'oubliez pas, tout vocabulaire affiche un genre...Vous devriez en être content ! rassuré !

Quel langage ! et je subodore une attaque violente contre ma personne « langage ésotérique » pour les adeptes de la raison, ou « langue de bois » pour les plus rapides. Mais non, lorsqu'on porte toute la richesse du monde, on ne peut se laisser aborder sans respect...Ne l'oubliez pas, je suis absolument indispensable à tous ceux qui travaillent, je suis le seul recours à tous ceux qui sont perdus.

Agacement, irritation peuvent monter dans les rangs ; mais je ne peux rien pour vous ! mes discours, très brefs quelquefois, se peuplent d'une longueur désespérante d'autre fois. Que voulez-vous ! Ils rassemblent toutes les richesses du monde, des pépites mais aussi les foules, celles que l'on rencontre quotidiennement mais que l'on oublie, comme effacées de nos mémoires, mais pourtant si riches !

Alors... Mesdames Messieurs, l'énigme, la devinette est-elle en passe d'être résolue ? Que me faut-il ajouter ? La liste de tous mes compagnons qui pourraient jouer la même partition mais avec des interprétations très variées ? Certaines sont belles dans leur simplicité, d'autres relèvent d'une recherche cabalistique. Ah, mes compagnons, vous êtes là dans vos registres si particuliers, si techniques. Le profane n'ose vous ouvrir ; quel dommage ! Oh, j'imagine des peuples sans nous ; des tours de Babel construites, des bruissements de langues qui s'enchevêtrent, qui se déchirent et tout ne serait qu'incompréhensions, violences, guerres. Mais nous sommes là.

Nous les enfermons ces mots, quelque fois trop savants, inutilisables, pour le commun des mortels, aussi vite oubliés qu'entendus et lus ; oui, nous, nous les gardons. Vous, mortels, les découvrez au hasard d'une page ; vous vous en emparez. Les dire à haute voix, avec une diction parfaite ! C'est tout le bonheur que je distille, moi « recueil de mots d'une langue...présentés généralement par ordre alphabétique », ce mot de douze lettres escorté d'une floraison infinie, mes frères, mes complices, les synonymes, les bilingues, les étymologiques, les... dictionnaires tout simplement.

~

Gérard

Discours d'un « mot », prononcé le 17/12/2012, à l'Académie Française.

«Bonjour mesdames et messieurs les Académiciennes et Académiciens. Me voici devant votre assemblée de sages afin de présenter une requête en annulation de citation dans votre prestigieux dictionnaire. »

« La raison en est simple : je ne supporte plus mon utilisation abusive et préfère quitter cet ouvrage.»

« Je dis abusive sans crainte de la contradiction. En effet, j'apparais systématiquement dans les journaux ; quotidiens ou hebdomadaires, pour ces derniers le délai d'écriture devrait m'être défavorable... Il n'en est rien ! Dans les revues, dites plus ou moins spécialisées, je fais concurrence au T.S.V.P. qui vous invite à mouiller votre majeur... Dans les meilleurs romans, vous noterez également ma surexposition. Un *Goncourt*, un *Fémina*, un *Inter allié* ne se privent pas de mes possibilités...»

« Même précédé de « Et », je demande plus de discrétion, un mot de ma lignée devrait servir avec parcimonie. Issu d'une très vieille famille, latin je naquis, latin je suis ! Et je n'ai pas dévié de mon sens premier. Au quatorzième siècle, les grammairiens et autres traducteurs cherchèrent à me faire disparaître de leurs tablettes, sans succès. Me remplacer par « et autres choses ». Quelle pauvreté d'imagination ! Je suis toujours là. »

« Oui, toujours là et si mal traité ! Ce n'est pas le moindre de mes griefs... Un complément, ajouté négligemment, en fin de phrase, tout au bout, à droite après la virgule ou les trois petits points. Un simple

complément, masquant une faiblesse de vocabulaire ou bien une envie de quitter rapidement l'écriture d'un texte ennuyeux. Je vous dis texte et n'ose aborder le langage où l'omniprésence de mon couple est patent.»

« En fait, je ne suis qu'un reste qu'il est inutile d'énoncer. Et plus grave encore, dans un acte notarié, je suis une omission extrêmement dangereuse, une source de conflit potentiel, une épée de Damoclès pour le bougre face au plaideur aguerris... C'est insoutenable ! »

« Pour toutes ces raisons, cette vie à deux m'est devenue insupportable Mesdames, Messieurs en Habits verts. N'hésitez point, sortez de son étui doré votre épée littéraire et tranchez dans le vif ! Coupez ce Et, remplacez le tout par « ainsi de suite ». Je pourrais enfin voler de mes propres ailes et obtenir de vos esprits éclairés une définition individualisée, une utilisation précise et personnalisée, une reconnaissance spécifique... et cætera, et cætera. »



Bernadette

C'est avec une grande détermination, et le calme acquis avec ma plus grande conviction, que j'ose vous interpeller aujourd'hui, mes très chers confrères, de cœur comme d'esprit.

En effet, je formule le vœu que mon plaidoyer, que dis-je, mon réquisitoire, atteigne son but : ma réhabilitation !

Je serai, pour ma démonstration, fulgurant, tenace, espérant déclencher en chacun de vous, mes très chers amis les mots, un électrochoc de sorte que l'évidence de ma continuité de vie vous saute aux yeux. En d'autres termes s'impose.

Je pourrais même dire qu'il serait inquiétant, scandaleux, impensable de songer une seconde de plus, Mesdames et Messieurs les mots, que je tombe dans les oubliettes, que je tombe en désuétude !

Fulminer, je me nomme - puisqu'il faut bien que me présenter à vous...

Songez un peu...

Un monde sans colère

U monde sans tempête

Un monde sans véhémence

Un feu d'artifice sans explosions

Une vie sans tonnerre

Une vie sans soleil, ça ne peut pas exister ?

D'ailleurs ne dit-on pas : « exploser de joie, de rire », mais également : « détoner, afficher sa différence, faire contraste » ?

Le temps est venu de remettre les pendules à l'heure.

Fulminer, oui, c'est bien moi

Fulminer doit vivre et ça se hurle, ça se déchaine, ça se déclame...

Entendez moi bien, je vous en conjure, réveillez en vous ces sels, les **fulminates**, mes très chères sœurs verbales !

Etre vivant, c'est être **fulminant**, nom de Dieu !

C'est du feu qui nous anime, nom d'un pétard !

Ah, voilà que je hurle ? Pardonnez-moi ces écarts de langage. Mais, je vous en supplie...

Eh là, mais non, je ne vais ni ne veux me renier sacrebleu !

Malheur à vous, oui vous, les mots qui m'écoutez, certains dont je commence à lire dans leur regard la crainte, que dis-je la trouille ; oui, vous, moutons de panurge que vous êtes ! Laisser dire, laisser faire, indifférence, sans opinion... et j'en oublie !

Ah ah ah, si j'étais religieux, moi, **fulminer**, je lancerais une excommunication à vos trousses, sans hésitation aucune.

Ah je **fulmine**, je **fulmine**.

Oui, je formule haut et fort, oui, devant vous tous, pleutres ou vaillants, mots d'un jour ou de toujours, ma requête aussi juste que nécessaire : réhabilitez-moi... moi, **fulminer** et toute ma famille, aussi nombreuse qu'éclatante ah ah ah ah ah !



Françoise M.

IMPROBABLE ! IMPROBABLE ! Est-ce que j'ai une gueule d'improbable ?

Tiens pas plus tard qu'hier, on m'a accoquiné à un couple, « improbable » qu'ils ont dit.

Je réfute, je me cabre. Je ne veux pas qu'on m'emploie à tort et à travers, pour un oui, pour un non.

Du calme les « bobos ».

Qu'a-t-il à voir avec moi, ce couple ?

Un couple tout ce qu'il y a de « comme il faut », un monsieur et une dame !

Elle, grande, très grande ; grosse, très grosse ; des yeux...formidables, l'un regardant à droite, l'autre à gauche... des cheveux si emmêlés que les oiseaux pourraient y nicher, et des pieds... ah quel pied !

Lui, petit, noiraud, falot, avec de grandes oreilles, un crâne aux cheveux clairsemés, ratatiné...

Un assemblage insolite certes, invraisemblable, s'ils le veulent, j'y consens, mais pas du tout improbable, lorgnez du côté de DUBOUT.

Moi, « improbable », je suis trop « chic », trop spirituel, mystérieux, fragile, trop littéraire pour qualifier le tout venant.

Je vous prie en conséquence de m'employer avec tout le respect qui est dû à ma classe, aux nuances, aux subtilités qui sont miennes.

Je ne vous autorise à me penser, me dire, m'écrire qu'à bon escient.

La fin du monde le 21 décembre 2012 ? Improbable !

La fin des dictatures de tous poils en 2013 ? Improbable !

La fin de la folie du capitalisme ultralibéral ? Improbable !

La fin des mots, des livres ? Improbable !

~

Yves

Mesdames et Messieurs de l'Académie,

Jarnicoton, c'est moi. Je suis un juron. Un petit juron mignon, tout rond. Une pirouette à ma façon. Sans doute trop léger, trop joyeux pour s'en prendre à Dieu plutôt qu'à ses saints quand le marteau cogne le doigt plutôt que le clou : « Sacré Dieu de nom de Dieu ! ».

Moi, je suis né dans les salons d'un roi resté fameux pour la poule au pot qu'il souhaitait pour tous. On s'étripait volontiers à cette époque au nom du Bon Dieu et du Doux Jésus et le trop plein de religion s'exprimait par de nombreux jurons. « Morbleu » pour Mort à Dieu, « Sacrebleu » pour Sacre Dieu, « Parbleu » pour Par Dieu. Henri IV, lui, avait coutume de dire « Je renie Dieu - Jarnidieu » avec son accent rocailleux et sensuel, ce qui n'était pas sans choquer l'oreille de Coton, son confesseur.

L'un et l'autre ne manquaient pas d'humour et choisirent de remplacer Dieu par Coton : « Je renie Coton - Jarnicoton ». Je les entends encore rire et plaisanter au dessus de mon berceau et je devins bientôt le juron préféré de la cour : « Jarnicoton ! Jarnicoton ! ».

C'est loin tout cela. Ma musique est sans doute trop douce pour rivaliser avec les jurons d'aujourd'hui et on m'oublie dans les pages des dictionnaires.

Retrouverai-je grâce à vos yeux ? Me sauverez-vous de l'oubli en m'habillant d'une nouvelle définition ?

Jarnicoton : ancien juron. Interjection joyeuse, festive. « Jarnicoton, quel beau brin de fille ! », « Jarnicoton, la belle journée ! ».

~

Irène

Offrande

Bercés du matin au soir par une voix douceuse
Les mots ont appris la ronde
Dessiné les jours chamarrés
Courtisé les phrases acidulées
Cueilli les vagues déferlantes
Dissipé l'émoi brûlant
Imprimé le tempo du rivage
Poudré de rires les enfants
Enrubanné leur cadeau
Offrande pour vous.



Josette

Mesdames et messieurs les Académiciens, ne prenez pas cet air indigné lorsque vous prononcez mon nom. Vous me classez sans doute, avec vos petits cerveaux étroits, dans l'interminable liste des défauts.

Mais me connaissez-vous bien ? Vous ne voyez sûrement que mon aspect négatif, vous dites que je suis un fléau pour la société, un pourvoyeur de chômeurs et de clochards. Vous affirmez que pour l'épanouissement de notre société, je devrais être totalement éradiqué, traqué chez nos enfants dès leur plus jeune âge.

Oui, mesdames et messieurs, aujourd'hui je suis au banc des accusés, vous voulez ma mort, mais moi, le mot paresse, si je suis ici, c'est pour réclamer mon retrait de la famille des péchés et mon intégration dans la noble famille des qualités.

Je suis, paraît-il, mère de tous les vices et proche cousine de la fainéantise qui a pourtant engendré une belle lignée de rois, ne vous en déplaît ! Ils n'ont guère fait de prouesses pendant leur règne, dites-vous ? C'est vrai mais ils ont sans doute connu ce que vous avez tous l'air d'ignorer sous vos beaux habits verts : le bonheur de ne rien faire.

Cessez mesdames et messieurs de me considérer comme une tare, un avilissement de l'individu, au même titre que la lâcheté, la vanité, la méchanceté et autres défauts. Moi, j'apporte aux gens le bonheur au quotidien.

Vous ignorez la joie de celui que j'habite lorsqu'arrive l'heure de se lever. D'une main, il arrête la sonnerie du réveil, de l'autre il remonte la couette sur ses oreilles. Replongeant dans les délices d'un rêve paradisiaque sur des plages de sable blond tandis que les milliers d'individus qui m'ignorent croupissent dans les bouchons du périphérique.

Oui, je vous le dis, mesdames et messieurs, vous ne savez rien de l'élève flemmard qui, devant son écran, s'évade sans scrupule dans des jeux l'entraînant très loin du devoir de mathématiques à peine entamé et abandonné sur un coin du bureau.

Oui je suis source de plaisir physique et moral. C'est pourquoi je demande mon intégration dans la famille des qualités car je veux enfin fréquenter la gentillesse, la finesse, la noblesse.

Ne me condamnez pas aujourd'hui, expérimentez- moi chez vous, sans vergogne.

Demain messieurs, au lieu de tondre votre pelouse, suant et transpirant sous le soleil, buvez donc une bière bien fraîche, allongé sur le gazon épargné.

Demain mesdames, au lieu de souffrir devant la montagne de légumes à couper fin pour la julienne du soir, ouvrez donc un paquet de purée mousseline.

Vous comprendrez alors la légitimité de ma demande. Et au nom de tous ceux qui m'ont adopté et ont fait de moi un art de vivre, je vous remercie.

~

Arlette

Plaidoyer pour un mot

En cette fin de repas, à l'heure où chacun s'apprête à boire son café, mes chers amis, ayant déposé votre sucre ou pas. Qu'allez-vous faire ?

Mélanger, tourner, non, vous allez, comment dit-on : « touiller » le café. Quelle drôle d'idée, avec la cuiller en argent ! Quelle opposition ! Quelle lourde consonance pour un geste qui évite les débordements.

Bien sûr, vous pensez que j'exagère, ce mot n'a pas sa place ici, vous le réservez à votre cuisine. Là, il est nécessaire, utile. Comment réussir cette mousse, cette pâte. Mais que dire alors, lorsque, justement pour la pâte il vous arrive de la malaxer, de la triturer peut être avec force. C'est alors un noble tour de main, du doigté sûrement toute une belle réussite. J'exagère encore dans ce cas-là, il vous arrive aussi de « patouiller », rappelez-vous mais passons, je m'éloigne du sujet. Nous sommes en agréable compagnie, entre gens bien élevés, avec douceur et délicatesse, tact même. Nous allons remuer notre boisson en cœur et sans vergogne : touillons cet excellent arabica.

~

Michelle

Mesdames et Messieurs les mots,

Vous m'avez invité à cette conférence, vous les mots huppés, reconnus, applaudis, fiers d'être usités, fiers d'être plébiscités, mémorisés par vos semblables.

Etait-ce par inadvertance ? Pour vous faire valoir ? Pour démontrer votre supériorité d'élus, de membres de longue date du vocabulaire face au vilain petit canard, le seul dans cette assemblée qui ne répond pas aux normes, l'inconnu du dictionnaire, l'introuvable, l'inclassable ? Vous ne savez où me situer, à gauche, au centre, à droite de quel mot ? **Sérendipité** puise-t-il ses racines dans **sérénité**, bien-être, tranquillité ? Et **dipité** signifie-t-il piteux, minable ?

Vous avez misé sur ma modestie, mon absence d'éloquence, mon manque d'éducation, vous avez pensé qu'avec un nom pareil, vous arriveriez facilement à me faire taire. Mais maintenant que je suis parmi vous, je constate que vous éprouvez de l'affolement, et même de l'effroi, comme si vous aviez introduit le loup dans la bergerie, le trublion qui va vous empêcher de tourner en rond, celui qui vous apporte un vent de révolte, peut-être même un souffle révolutionnaire qui sait ?

Car, je vous le proclame, vous ne pourrez plus arguer de votre force de communication, de votre sens des responsabilités, vous ne pourrez plus garder le pouvoir à sens unique qui vous fait introduire, garder ou promouvoir dans la langue française tel ou tel de vos semblables.

Car je suis celui qui se nomme « curiosité », celui qui trouve sans chercher, contrairement à ceux comme vous qui cherchent sans trouver, je suis l'incontrôlable hasard.

~

La plaidoirie de Zeugma

Je suis Zeugma, un mot rare, relégué au fond du dictionnaire, écrasé par le poids des pages qui précèdent la mienne. J'ai chu dans le vide abyssal de l'oubli : seuls les grammairiens grincheux qui enseignent en faculté à des étudiants frappés de stupeur me citent encore. Ces philologues se rengorgent et jouissent silencieusement de l'accablement de leur auditoire, pourtant blasé, à l'évocation de mon nom. Pourtant je devrais briller de mille feux à la fin de l'alphabet, entre Zététique et Zeuzère, petits mots insignifiants ne cherchant pas la lumière, leur hermétisme leur causant un tort infini.

Je suis issu du latin, mes origines sont grecques, j'ai traversé la mer Egée en suivant un Lien, le mien, celui qui se tend comme un fil ténu mais solide entre ces deux racines prestigieuses. Je me plais à relier un verbe ou un adjectif qui, d'habitude, ne se rapporte qu'à l'un d'entre eux. Gide m'a utilisé dans Les Caves du Vatican : « Danielle tira de sa poitrine un soupir et de sa redingote une enveloppe jaune et sale... ». Je pourrais aussi citer, parmi les plus grands Hugo, Musset : ils se sont servis de moi, m'ont tiré un temps de l'oubli. Plus récemment, dans ce siècle où je rêve de resurgir, seuls les Oulipiens m'ont recueilli. Ils m'ont doté d'un appendice supplémentaire : pour eux je devins Zeugmatique. Ainsi affublé, j'ai tout de même fait les beaux jours de cette joyeuse troupe de farfelus.

Je veux, non pas atteindre la notoriété, mais être savouré comme une friandise que l'on retourne dans sa bouche avec un plaisir un peu enfantin. Je désire attirer à moi les amoureux du beau langage. Il faut me tirer de ce gouffre dans lequel je suis tombé et me laisser vivre ma vie de mot avec fierté. Mon Z doit fulgurer comme un éclair dans le paysage des mots précieux. Malgré ma brièveté et ma place de dernier dans l'alphabet, j'aimerais conquérir les cœurs et retrouver un premier rang dans le cortège des figures de style usitées. Une fois revenu à la surface, je pourrai émerger à la surface du vocabulaire, sinon courant mais du moins recherché. Je suis propice à l'inspiration des écrivains et des poètes. Mes amoureux s'empareront de moi, me caresseront, je les inspirerai, je leur ouvrirai la porte d'une narration raffinée.

Et puis, ne suis-je pas charmant, avec mon délicieux zozotement et ma sonorité courte mais énergique ?

Sauvez-moi, chers auteurs et amateurs de belles lettres, car, inutilisé, je me meurs !

Au secours !



Séance 3 : Le Petit Poucet revu et corrigé

A partir de la phrase « Les oiseaux étaient venus et avaient tout mangé », inventer une suite

Arlette

Les oiseaux étaient venus qui avaient tout mangé. Les garçons tournaient, cherchaient, la nuit arrivait.

« On ne peut plus te faire confiance, toi si futé, et ta malice qu'en fais-tu ? ».

Chacun y allait de sa réprimande. Réfugié auprès d'un grand chêne, le petit Poucet se pressa de se hisser sur les premières branches, ayant vu que le Pierrot, celui qui était roux comme sa mère, levait le bras pour l'estourbir d'une bourrade. Avec son habileté et son agilité coutumière, il grimpa au faite de l'arbre. Là, comme la vigie d'un navire à l'abandon, il scruta l'horizon. La forêt était immense, touffue mais là-bas à la lisière, il vit de la fumée qui s'échappait d'une chaumière...

Aussitôt, ils partirent droit devant par des sentiers, à travers ronces et taillis. La petite troupe avançant, les uns trébuchant, pleurant, gémissant mais le plus jeune, toujours se faufilait trouvant une issue.

Au matin, ils parvinrent à la dite demeure. Elle semblait coquette, habitée. Ils collaient leurs oreilles à la porte, nul bruit. Ils attendirent, certains même commencèrent à s'assoupir. Mais le plus jeune, lentement poussa la lourde porte. Rien, il entra. Sur la table mise, il vit des écuelles pleines de soupe. Quelle aubaine ! En silence, il fit entrer ses frères. Tous se jetèrent sur la nourriture.

Soudain, un grand bruit, devant eux se dressa un homme, un géant. Dans ses grands bras, il emprisonna la plupart des enfants.

« Ah ! Ah ! Je vous attendais... ».



Claudine

Conte triste

Les oiseaux étaient venus, qui avaient tout mangé !

Le petit Poucet et ses frères s'enfoncèrent dans la forêt et marchèrent longtemps, longtemps, jusqu'à épuisement complet. Ils avaient perdu l'espoir de retrouver leur maison et leurs parents. Ils se couchèrent donc sur la mousse, dans une clairière, serrés les uns contre les autres, désespérés, et ne tardèrent pas à s'endormir.

Le petit Poucet se réveilla en sursaut : le ciel s'était entr'ouvert et un vieillard barbu lui apparut, juché sur un nuage : « Malheureux enfants, dit-il, victimes de la pauvreté de vos parents, de leur désespoir, de la cruauté des hommes, celle du seigneur qui ne songe qu'à guerroyer et ignore la souffrance de ses paysans, du curé dont les sermons ne sont que mensonges ! »

« On me dit Tout Puissant, poursuivit-il, s'adressant au Petit Poucet attentif, mais, cher enfant, je n'ai pas le pouvoir de te soustraire à ton destin. Je te dois la vérité, tu la mérites car tu as le cœur pur. Si par hasard tu survivais, tu répandrais cette triste nouvelle : je suis impuissant à secourir la détresse des hommes. Mes prêtres prêchent dans le vide, trouvant un malin plaisir à m'interpeller, en pure perte ! »

« Ne réveille pas tes frères, petit abandonné, conseilla-t-il, rends-toi, la faim et l'épuisement t'y aideront. Dans ce bois, bien des années plus tard, on découvrira peut-être tes frères ossements et ceux de tes frères et on saura que vos brèves existences se seront achevées là... »

« Dors, petit Poucet, la vie te quittera sans que tu t'en aperçoives... »

L'enfant vit disparaître le personnage à la barbe blanche, le nuage s'évapora. Il se recroquevilla sur la mousse, contre ses frères, et tout doucement, perdit conscience.



Bernadette

Les oiseaux étaient venus qui avaient tout mangé.

Hélas, perdus, ils l'étaient bel et bien cette fois, se dit Poucet. Et ses frères transis de peur et de froid, comme la première fois, qu'allaient-ils devenir maintenant ?

Poucet, qui, de toute sa courte vie, n'avait jamais ressenti que bonté, tendresse et joie en dépit de toute la tristesse et la faim, et manifesté que délicatesse et finesse en toute situation, à cet instant-là, sentit monter en lui un sentiment jusqu'alors inconnu : ça grondait, et ça montait, et ça enflait.

Il ne se reconnaissait pas, mais ne pouvait se soustraire à cette émotion. C'était de la colère, il était en colère. Il fulminait contre lui-même.

Oui, comment n'avait-il pas songé que les oiseaux allaient se repaître de ces miettes de pain qu'il avait semées ? Il n'était pas si malin que ça ! et ses frères qui comptaient sur lui, eux qui ne voyaient pas plus loin que le bout de leur nez !

Tout aux prises avec son mépris de lui-même, de sa bêtise, il ne vit pas ses six frères armés de bâtons, prêts à... rentrer chez eux, un sourire niais aux lèvres. Quand, enfin, il parvint à se détourner de son courroux, les voyant, il ne comprit pas. Il les avait bien ramenés une fois, pourquoi pas cette fois-ci aussi, se disaient-ils ?

A n'en pas douter, Poucet déjouerait encore le sort que leurs parents, lâches et pleutres - il eut cette pensée à son insu - leur avait réservé pour la deuxième fois ?

Hélas, hélas, Poucet enrageait d'avoir été berné par sa propre méprise, mais comment le dire à ses frères ? Et la nuit qui allait venir, trop vite, trop noire, s'ils tardaient à se mettre en chemin vers leur chaumière ! Il aurait voulu hurler sa rage contre eux, et dut se détourner, un instant. Il n'osait pas regarder ses frères, qu'il aimait tant, malgré leurs brimades et leurs moqueries. Il y parvint tout de même, se redressant vers eux.

C'est à ce moment-là qu'il les vit, les oiseaux. Qu'il les entendit enfin, les oiseaux de la forêt, joyeux, rassemblés, piaffant à qui mieux mieux.

Poucet était abasourdi, il dut se frotter les yeux pour s'assurer qu'il ne rêvait pas.

Ses frères étaient là, oui, comme tout à l'heure, impatients et tous l'air jovial.

Mais quelle bande de benêts tous les six, songea-t-il d'abord ! Puis, tout à coup, son regard allant et venant des oiseaux à ses frères, il comprit : mais bien sûr, Dieu soit loué, les oiseaux, mes amis ! C'est eux qui vont nous mener chez nous, aucun chemin de la forêt n'a de secret pour eux.

Alors, d'une voix forte qu'il ne reconnut pas lui-même, il invita ses frères à se mettre en route : « Allons, rentrons, il est temps ! » et la nuée de passereaux tous plus guillerets les uns que les autres - moineaux, sansonnets, alouettes, bergeronnettes, rouge-gorge, bouvreuils, fauvettes, geais, pipits, grives - entraîna vivement le petit groupe...

La gaité accompagna leur marche jusqu'au seuil de la maison familiale, qu'ils trouvèrent abandonnée du bûcheron et de la bûcheronne. Aucun des sept frères, pas même Poucet, ne se montra étonné ni même accablé !

Ils saluèrent longtemps les oiseaux qui se dispersèrent, leur tâche accomplie. Poucet, pleura de joie, soulagé maintenant de la vive colère qui s'était immiscée en lui.



Françoise L.

Les oiseaux étaient venus qui avaient tout mangé.

Le petit Poucet était furieux contre eux. Petit et malingre comme il était, ce qui fonctionnait le mieux chez lui, c'était sa tête. Sa seule raison d'être, ici-bas, c'était de réfléchir. Et là, il avait failli. Son optimisme

avait frisé la bêtise. Il s'était privé de repas en vain. Il y avait forcément une solution à ce problème. La nuit tombait, ils pourraient monter au faite d'un arbre et repérer les lumières au loin, mais c'était trop risqué, ils pourraient taper à la porte de n'importe qui, une sorcière ou même un ogre. Leur approche devait être plus prudente. Devaient-ils tenter de rentrer chez eux, de retrouver leurs parents ? A quoi bon ? Sans argent, c'était peine perdue, dans un jour, deux au mieux, ceux-ci seraient obligés de les abandonner à nouveau. Ils devaient se débrouiller seuls, attendre le lever du jour et partir à l'aventure.

Ils avaient de la chance, il faisait froid, mais sec. Avec le bois ramassé pour leurs parents, ils entreprirent de faire un feu. Tous s'activaient. Une étincelle, une autre, une flammèche, encore une, ça y était, enfin de vrais flammes s'élevaient vers le ciel. Les garçons étaient heureux de leur succès, ils se détendaient, mais leurs ventres réclamaient. Des plaintes se faisaient entendre : j'ai faim, j'ai faim, j'ai faim... Tous les regards se tournaient vers le petit Poucet, ils étaient tous convaincus que lui seul trouverait comment répondre à leur attente. Alors, lui revint en mémoire cette histoire magique de repas imaginaire. Il les fit asseoir autour du feu et les invita à partager un festin magnifique. Timidement, il commença par une soupe de gruaux avec du pain, puis leur offrit un plat de lard fumant accompagné de pommes de terre rissolées, ça sentait bon, un à un les visages s'illuminaient. L'un apporta du poulet rôti, un autre un fromage de chèvre, un autre un camembert. Une énorme miché de pain passait de main en main. Il ne fallait pas oublier les desserts, alors ce fut la ronde des gâteaux, tartes aux pommes, puddings, galettes. Ils se bâfraient, s'essuyaient la bouche du revers de la main et piochaient dans un nouveau plat. Ils étaient repus, heureux, les langues se déliaient.

Le petit Poucet avait réglé les problèmes pour ce soir, mais demain ? Le moment était venu pour lui de présenter son projet. Il se devait d'être positif et se promit de bannir de son vocabulaire tout terme négatif, tel que « ne pas » qui ne pouvait amener que des regrets. Il fit le silence et leur dit : « Quand le soleil sera levé, nous partirons à la recherche d'un abri, une cabane abandonnée, une caverne, un endroit proche d'un point d'eau, nous nous y installerons pour l'hiver.. », il ne put continuer, ses frères s'étaient remis à pleurnicher, réclamant leurs parents. Un « non » tonitruant sortit de sa bouche sans qu'il ait pu le retenir, il avait failli à la promesse qu'il s'était faite, il avait dit non. Les autres n'avaient rien compris, il devrait donc tout leur expliquer, calmement, sans les blesser. Il reprit la parole : « Oui, nous retrouverons nos parents, plus tard. Mais aujourd'hui, ils manquent d'argent, ils peuvent à peine se nourrir eux-mêmes. Si nous retournons chez eux, nous aurons un jour, peut-être deux de bonheur et ils devront à nouveau nous emmener dans la forêt et nous perdre, encore plus loin. Nous devons nous débrouiller seuls. Les oiseaux ont mangé notre pain, nous les chasserons, nous les mangerons. Nous cueillerons des herbes, déterrerons des racines et nous en ferons des soupes. Nous sommes sept, un nombre magique à ce qu'on dit, ça ne peut que nous aider. Nous réunirons nos savoir faire et nous survivrons. Maintenant, il nous faut nous coucher pour retrouver des forces. Organisons des tours de garde pour entretenir le feu qui nous réchauffera et nous protégera toute la nuit des bêtes sauvages. »

Les garçons se consultèrent du regard, ils n'avaient rien à objecter, ils faisaient confiance au petit Poucet, ils avaient en mémoire le merveilleux repas qu'ils avaient partagé, l'un d'eux déclara avoir mis une galette, qu'il n'avait pu avaler au diner tant il s'était gavé, dans sa poche, en prévision du petit déjeuner. Ils se blottirent les uns contre les autres près du feu, le sourire aux lèvres.

Le petit Poucet veillait, il avait pris le premier tour de garde, il remit un morceau de bois dans le feu. Il regarda ses frères endormis, tranquilles, sereins. Ils semblaient heureux. Quels pouvaient être leurs rêves ? Il se surprit à rêver tout éveillé, rêver d'un monde sans famine, sans guerre, un monde où les femmes ne donneraient plus naissance à sept enfants en quatre ans, où tous pourraient être heureux. Il y croyait, il était convaincu qu'ils allaient tous survivre et même peut-être, vivre.



Jenta

La forêt des sept petits nippons

La petite troupe en fut bien consternée. Que faire dans cette épaisse futaie, sinon se désespérer, se coucher dans la mousse et attendre que loups ou autres bêtes sauvages mettent un terme à leur déjà si courte existence.

Ils se ramassèrent en une nichée, pleurant et gémissant et tout morveux, s'endormirent. Passa par là Feuillette, celle qui parle aux arbres. Emue par cet amoncellement juvénile, elle s'agenouilla et

vint chuchoter à l'oreille du plus petit : « n'ayez crainte, hêtres, bouleaux et sapins vous protégeront, la forêt n'est pas votre ennemie ».

Et tous les arbres se penchèrent sur les petits, les caressant de leur branches en leur chantant de tendres mélodies.

Après ce sommeil doux et réparateur le plus jeune fit un feu (car il en connaissait l'art), alla au ruisseau quérir de l'eau fraîche et mit à bouillir dans une vieille gamelle herbes et baies sauvages pour un frugal déjeuner.

Assis sur des champignons géants, ils décidèrent alors que la forêt n'est pas, comme il est dit dans les contes, un lieu sombre, hostile et inquiétant et qu'en bon sauvage on pouvait y vivre et y être heureux sans parents (puisque ceux-ci avaient voulu les perdre).

C'est alors que Feuillette leur enseigna l'art des cabanes, de l'herboristerie et de l'ikebana car elle était en fait une fée japonaise emportée ici lors d'une grande tempête ; et comme de la forêt du Berry à Kyoto il n'y a qu'un pas, Feuillette fit venir les maîtres du soleil levant et en quelques leçons les enfants apprirent à sauter de cimes en cimes, piaillant et riant. C'est pourquoi, depuis, on nomme cet endroit : la forêt des sept petits nippons.



Françoise M.

La terre était devenue stérile, le cataclysme final si souvent redouté était arrivé bien avant les prédictions d'apocalypse annoncée. Dans ses entrailles béantes, profondes, les hommes étaient tombés, s'éteignant de mille morts les uns après les autres.

Seuls les oiseaux, si petits, si graciles, si fragiles, si habiles, avaient pu quitter les profondeurs abyssales. Toujours les hommes les avaient envié, cherchant à voler de leurs propres ailes ; n'y étant jamais parvenus, ils moururent.

« Les oiseaux étaient venus qui avaient tout mangé »

Puis, les millénaires passant, ayant épuisé les ressources de leur planète, ils s'allèrent explorer les océans à la recherche de leur pitance. Abandonnant leurs ailes, ils se laissèrent pousser des nageoires, des ouïes, des écailles et tout en nageant, vécurent ainsi très très longtemps.

Beaucoup d'années ont passé, certains poissons se prirent à rêver de leur vie d'avant les mers, du temps des hommes qui aimaient leur chant étincelant, leurs couleurs chatoyantes, leur vol léger et puissant. Sortant de leurs eaux, les plus audacieux, les plus curieux, les plus explorateurs s'appliquèrent à nouveau à se modifier, se transformer, à redevenir des oiseaux. Ce fut très réussi, mais l'aventure ne s'arrêta pas là !!

Un beau jour, sept d'entre eux découvrirent qu'ils avaient des bras, des jambes, qu'ils pouvaient marcher, parler, et que le monde avait l'air si beau... Mais comment en profiter quand on n'a plus de papa, plus de maman, abandonnés au fond des mers, trop vieux pour courir les terres ; quand même ils étaient bien seuls... mais plein de ressources, ils allaient s'entraider, et puisque le plus malin, c'était le plus petit, ils le prirent pour chef et l'appelèrent « petit poucet ». Ils s'en remirent à lui pour avancer dans la jungle des hommes si dangereuse, mais tellement plus excitante que de suivre docilement, avec les parents, les courants au fond des océans.



Gérard

Les oiseaux étaient venus qui avaient tout mangé.

« Point de sombres pensées, mes frères ! » s'égosilla le plus jeune. « Sept nous sommes.

Et, inséparables comme les sept jours de la semaine, nous avancerons vers une solution salvatrice ! ». Inquiets, les sept enfants abandonnés dans cet endroit si hostile, errèrent pendant sept heures dans la forêt des « sept Diablasses ». Cette fois, ils étaient bel et bien perdus. L'angoisse serra leur frêle poitrail.

« Ni tristesse, ni résignation ! Dans nos sept têtes, il y a sept fois plus d'idées que dans une. Réfléchissons ensemble. »

Six regards courroucés fixèrent la voix fluette.

Pierrot, un « rousseau », le préféré de sa mère, gronda :

« Toi, avec tes idées aussi sottes que grenues, tu ferais mieux de te taire et disparais sous la mousse ! ».

Jean-Jacques son jumeau ajouta méchamment : « Nous n'attendrons pas le conseil du dernier de la couvée pour nous sortir de ce calvaire... Alors laisse nous envisager la suite, et vas réfléchir avec tes oiseaux de malheur ! » Ces sentences, assénées d'un ton péremptoire, estourbirent l'ingénieux cadet. Quelle ingratitude !

Le « rousseau » reprit :

« A partir de maintenant, je prends le commandement du groupe et Jean-Jacques devient mon conseiller. Paul et Jacques, construisez un abri de branchages pour passer la nuit. . Pierre-Louis et Claude, posez des pièges pour les grives et les lapins de garenne. Allez, que ça saute ! ».

« Mais, nous ne possédons rien pour réaliser le moindre piège ; ni fil de fer pour fabriquer un collet, ni appât pour attirer les animaux affamés. »

« J'ai gardé quelques morceaux de pain rassisPour le reste débouillez-vous ! Etes-vous plus bête que votre cadet ?...Et pas de contestation ! ».

Des murmures et des « pfff » répondirent à ces ordres, mais le début d'une future querelle entre les anciens et les plus jeunes fut perceptible.

Poucet, sans broncher, encaissa la remarque de son grand frère.

La nuit tombée, comme il avait été écarté, il décida de se diriger vers cette étoile, brillant de mille feux à travers les branches des arbres dénudés par l'hiver.

Il se souvenait d'une étrange histoire de Rois ou de Mages découvrant une grange occupée par une famille, un âne, un bœuf et quelques moutons. Il marcha toute la nuit. L'étoile disparaissait sous l'horizon, mais il avait pris soin d'en repérer une autre suffisamment proche, dans la même direction. C'était à coup sûr la bonne direction, elles portaient toutes retrouver le soleil pour se réchauffer en cette nuit glaciale, pensa-t-il. Le doute s'installa quand le soleil se leva dans son dos. Il fut surpris, mais trop fatigué, préféra se reposer. Il s'endormi et rêva de ses frères venant le retrouver dans un magnifique château orné de sept tours et d'un gigantesque donjon en pain d'épices où dormait une belle dame brune. La lumière diminuait déjà, il se réveilla grelottant. Son ventre criait famine. Accepterait-il quelques fourmis ? Des noires ? Sûrement, elles sont plus mures que les rouges. Eh hop, il en goba quelques pincées prélevées dans une colonie tombant fort à propos. La bise était venue et le froid l'engagea à suivre la course du soleil. Puis l' « étoile » s'alluma et il traversa la forêt pour se retrouver, à l'aube naissante, devant un petit oratoire. La dame brune de son rêve y était emprisonnée. C'était une reine ; elle avait une couronne et une belle écharpe bleue. Mais, plus curieux, des oranges à ses pieds. (oranges déposées là, par des pèlerins, en signe de piété).

« Pitié Madame, je suis mort de faim. Je ne suis que piétaille, soyez indulgente. »

Il vola deux oranges et détala dans la campagne comme lapin devant renard. Personne ne l'avait vu. De toute façon, il crierait son innocence, ce ne serait pas lui. Reprenant son souffle, il en éplucha une avec délicatesse et la mangea voluptueusement. C'est alors qu'il découvrit dans le lointain, au pied d'une colline verdoyante une petite cabane. Pas la grange de son rêve. Non, mais la fumée bleutée s'échappant du toit traduisait un foyer. Il se dirigea vers ce havre et cogna la lourde porte de chêne.

« Tire sur la bobinette et la chevillette chéra. Entre gamin, que viens-tu chercher ici à potron-minet ? ». L'homme le fixait d'un regard soupçonneux. Un gaillard d'au moins deux mètres avec des yeux et une barbe noirs comme l'ébène.

« Rien...euh, je suis perdu, mes parents m'ont abandonné...euh, pour un « tignon » de pain, je peux vous aider à ramasser du bois dans la forêt, chercher de l'eau au puits ou bien..... ». Il aperçut soudain dans la pénombre, au fond de l'unique pièce, trois ours.

Il se tut et recula d'un pas. Là, en face de lui, un ours énorme aux poils bruns grisonnants, un moyen aux poils roux comme son frère aîné et un ourson aux poils clairs. Ce dernier, de sa taille, l'observait de ses yeux gris-bleu pétillants de malice.

« Le grand, c'est Nestor. Il n'obéit qu'au son de ma voix. La deuxième, une ourse des Carpates, « mariole » comme un singe, joue du tambourin. Quand au petiot, souple comme un roseau, il exécute des cabrioles et des roulades qui enchantent petits et grands. ... Eh oui, je suis montreur d'ours. Au repos actuellement ; à la saison, les

ours sont plutôt somnolents. Le printemps revenu, je parcours la campagne en carriole. Avec mon compère marionnettiste, nous amusons les villageois sur les places. ».

Bouche ouverte, les yeux brillants d'envie, Poucet buvait les paroles du géant.

« Je te prends comme aide montreur d'ours et je t'enseignerai l'art des galipettes suédoises, des pirouettes norvégiennes aux dessus des flammes, des danses tyroliennes et autres jongleries. »

Un monde nouveau à portée de main, Poucet ne cachait plus sa joie.

« Mais, dis-moi, quel mauvais garnement es-tu ? Quel méchant larcin as-tu commis pour que tes parents te jettent ainsi à la rue ? »

Garnement, larcin, carriole, marionnettes ces mots réveillèrent le souvenir de sa Mère-Grand. Avant d'être mangé par un loup, elle lui contait l'aventure d'un polisson en bois qui finit dans une île mystérieuse où les chenapans se transformaient en âne...

Et si ce bonhomme était le cocher de la diligence pour cette terrible destination ? N'avait-il pas volé l'orange ? Sourire figé, Il plongea la main au fond de sa poche et tendit le fruit.

« C'est pour vous, je vais vous expliquer. »

Une heure durant, il parla de ses péripéties. Le bonhomme se leva et pris une chaîne avec un large anneau. « Il faut que je le force un peu, mais Nestor est capable de trouver un abeille dans un champ de lin ; alors tes six compagnons d'infortune, ce sera du gâteau au miel pour ce « mal léché ». Allons-y dès maintenant ! » .

En route, il annonça à Poucet :

« Avec sept recrues, mes trois ours et le marionnettiste, nous allons créer un spectacle digne de la cour du roi. »

Il allait vite en besogne le bougre, mais cependant sa prophétie se réalisa partiellement.

Les enfants retrouvés, il forma sa petite troupe. Les arts de la rue n'avaient plus de secret pour les sept garçonnetts. Pierrot crachait le feu et Jean-Jacques portait ses jeunes frères qui jonglaient avec des balles et des anneaux multicolores. Propulsés par l'ourse Yougo, Paul et Jacques enchaînaient les sauts périlleux à la « bascule ». Poucet était « fil de feriste » et acrobate. Au sol, Il exécutait en duo avec l'ourson des figures originales qui déclenchaient les bravos et les hourras du public.

Les années passèrent. Vivant chichement les douze « artistes » quadrillaient le pays, semant, non pas la bonne parole, mais la joie dans les cœurs. Oubliée leur prime jeunesse et les temps de disette.

Un matin d'Avril, leur chemin croisa celui d'un cirque renommé. Ce magnifique chapiteau rouge et blanc était la porte d'entrée pour la consécration internationale ; le Paradis ! Une brillante démonstration, d'après discussions, l'affaire fut conclue. Une nouvelle vie, faite de voyages à travers l'Europe, de rencontres, de succès, illumina la petite troupe. Mais attention, rester modeste, se rappeler ses débuts, ne pas faire la grenouille voulant devenir plus grosse que le bœuf. Poucet veillait au grain, tout à son amour pour une jolie trapéziste brune, (lui-même maintenant voltigeur de haut vol,), il gardait les pieds sur terre et restait la bonne conscience de ses frères dont la réflexion se diluait dans l'argent récemment acquis. Hormis Pierrot, le cracheur de feu, un peu magicien, qui les abandonna pour créer, à Moscou, un numéro très spectaculaire mais totalement dénué d'intérêt artistique, tous restaient unis.

Revenus dans leurs Ardennes natales, entre deux représentations, les six frères admiraient la place embellie par le roi de Pologne Stanislas 1^{er} quand ils furent saisis par la vue de deux mendiants. Sous les ors des grilles, amaigris, décharnés, vieillis par la misère, deux silhouettes familières tendaient une main tremblante. Détournant leur regard, ils rebroussaient chemin quand Poucet, devenu un beau jeune homme à l'allure sportive se ravisa.

« Vous ne pouvez nous reconnaître, mais nous sommes vos enfants, abandonnés, il y a bien longtemps dans la forêt. »

Deux paires d'yeux, vides de toutes expressions, les observèrent longuement. Puis la marâtre, d'une voix chevrotante, demanda :

« Pardieu, c'est y possible ? Mais où est mon Pierrot ? »

« En Russie, il nous a abandonné aussi. », répondirent-ils.

Poucet reprit :

« Notre rancune est trop forte, nous ne pouvons vous pardonner. L'argent ne remplace pas la chaleur d'une famille. Voici cependant quelques écus et dix pièces d'or pour votre pitance.»

« Prenez ces deux billets d'entrée au cirque. Ce soir, vous verrez le spectacle donné par vos enfants délaissés. Un peu de chance, beaucoup de volonté c'est ce qui a manqué à vos cœurs résignés. »

Irène

Les oiseaux étaient venus qui avaient tout mangé.

Ils étaient partis d'un pays où le soleil ne se couche pas.
Epuisés par le long voyage, ils traquaient quelque havre où se poser.
Les côtes hostiles ne les attiraient pas.
Ils poursuivirent leur chemin, inquiets du lendemain, et survolèrent une forêt où leur semblait-il, ils seraient pour un temps protégés.
Le ciel s'était éclairci, une rumeur disait le bien-être :
« Nous serions bien ici »
« Décidons-nous dit le chef de la bande. »
Un vote fut proposé et à l'unanimité, ils choisirent de rester.
Aussitôt ils investirent les lieux et surtout de la nourriture.
Quelle ne fut pas leur surprise de démasquer une hutte aux volets fermés !
A coup de becs répétés, ils firent ouvrir la porte et une ribambelle de lutins leur apparurent. « Ne soyez pas effrayés leur dirent-ils, nous sommes pacifiques,
Après l'hiver, il n'est pas rare en ces régions d'avoir de la visite.
Prévoyants, nous prélevons toujours une bolée pour les aventuriers.
En échange, nous leur demandons un conte.»
Les oiseaux acquiescèrent et en une ronde s'installèrent autour des lutins
qui savourèrent leur longue épopée,
Repus, ils s'endormirent mais le chef des oiseaux veillait. Il ne pouvait supporter de savoir
cette nourriture à portée de bec.
Il réveilla sa troupe et après bien des efforts, ils réunirent leur butin et s'envolèrent sans bruit vers une
nouvelle escale.



Josette

La vengeance des sept frères

Les oiseaux étaient venus qui avaient tout mangé...

C'était clair, jamais les sept frères ne retrouveraient leur chemin dans cette épaisse forêt. Grande fut la détresse des garçons. Ils formèrent une ronde en se tenant par les épaules que de gros sanglots soulevaient. Les larmes ravageaient leurs petits museaux et la futaie retentissait de leurs pleurs. Au chagrin de ne pas revoir leurs parents s'ajoutait la peur du loup. Et si les grands méchants loups venaient et les mangeaient ? Redoublement de hoquets, de gémissements, d'appels au secours...

Poucet fut le premier, comme de bien entendu, à reprendre ses esprits : « Bon, les gars, stop avec vos jérémiades ! Nos parents ne veulent plus de nous ? Ca tombe bien, nous non plus on ne veut plus d'eux ! Des criminels et en plus des lâches car ils n'ont même pas eu le courage de nous tuer pour se débarrasser de nous. On est de pauvres enfants maltraités, car le premier droit d'un enfant c'est de manger, pas vrai ? Notre père, ce gros lourdaud aux gros biceps qui se contente d'abattre des arbres, ce n'est pas ça qui nourrit des enfants ! Il n'a même jamais été capable de poser un piège pour attraper les milliers de lapins qui courent dans la forêt. Et notre mère, une pauvre femmelette, toujours à pleurnicher et à accepter ce que dit le père ! L'avez-vous vue une seule fois prendre un panier et aller cueillir une grosse poignée de champignons ou une

marmite de mûres ? J'vous l'dis, les gars, pour nous, c'est une aubaine que les oiseaux aient bouffé tout l'pain... On va chercher de nouveaux parents. Nous, on est des p'tits enfants bien sages et gentils on ne devrait pas avoir de mal à trouver. Qu'est-ce que vous en dites ? »

Les six frères du Poucet étaient d'accord. Leurs parents ? Des gens indignes, des méchants qui méritaient de perdre tous leurs enfants d'un coup !

Le premier à recueillir la petite troupe fut le charbonnier du coin, trop heureux de trouver une main d'œuvre à bon marché pour ramasser le bois dans la forêt. La nourriture était simple mais abondante et les sept garçonnets malingres devinrent sept beaux enfants aux joues rebondies.

Un jour, le charbonnier et ses compères firent une livraison au château voisin et madame la comtesse fut tellement séduite par le Poucet à l'intelligence si vive qu'elle adopta la fratrie entière.

La nouvelle se répandit dans la forêt comme une traînée de poudre et arriva aux oreilles du bûcheron qui répéta l'incroyable rumeur à sa femme : leurs enfants vivaient chez Monsieur le Comte ! « Mon mari, allons chercher nos pauvres enfants, je me languis d'eux depuis si longtemps. »

L'homme accepta et bientôt ils frappèrent à la porte du château. Ce fut Poucet qui leur ouvrit, dans son bel habit de soie. « Eh ! les gars, v'la nos vieux d'retour ! Faites-en ce que vous voulez ! » Les sept frères s'éclipsèrent un instant et revinrent, les bras chargés de cailloux. Beaucoup plus gros que ceux que Poucet avait semés sur le chemin. Ceux-là, ils les lancèrent avec rage sur les parents maudits. Encore ! Encore ! Et encore ! Insensibles aux vociférations du père et aux pleurs de la mère qui regrettèrent – trop tard ! – d'avoir abandonné un jour leurs enfants dans la forêt !



Michelle

La malédiction

C'était une belle journée d'automne : le soleil, dans sa générosité, réchauffait la jeune femme qui lisait distraitement un journal.

Sait-on jamais où, à quel moment précis, alors que l'indécision et le désenchantement règnent en maîtres absolus, qu'aucun événement extérieur n'est plus capable de vous faire vibrer, tout à coup, une annonce par exemple peut vous amener à un tel degré paroxystique d'envie et de désir : « *cause déménagement, je vends un oiseau noir* ». Un oiseau et, aussitôt, la jeune femme réputée si terre à terre, si pragmatique, se met à se redresser, le torse puis la tête, en position debout, les bras comme des ailes et l'oiseau qui l'emmène très haut dans les airs. La descente est rude, le pied se tord, elle tombe dans l'herbe. Elle court vers sa voiture, se met au volant, roule très vite vers l'adresse indiquée. Les déménageurs sont déjà là. Elle sonne. Tout va très vite ; sa rencontre avec l'oiseau qu'elle trouve hideux, l'œil rond et vitreux, les ailes ratatinées, le pelage terne et mité, une épave quoi, sa fuite vers la voiture, la cage qu'on lui met de force dans la main, la porte qui se referme.

Dans la maison de la jeune femme, l'oiseau noir a étalé ses immenses ailes, a ouvert grand ses yeux ronds qui ont exprimé de la peur puis de la curiosité, il a volé longtemps dans la salle aux poutres apparentes et s'est réfugié sur la bibliothèque.

La jeune femme s'en est désintéressée, elle le trouvait trop lourd, trop grand, trop lent. Une semaine après, il venait à sa rencontre quand elle pénétrait dans la pièce, volait tout près de ses cheveux. Les visiteurs peu nombreux qui tentaient de percer sa solitude, de nouer un contact avec elle, repartaient vite, effrayés par l'oiseau qui tournicotait autour d'eux en poussant des cris perçants.

Elle avait remarqué bien vite qu'il aimait follement les miettes de pain, ou mieux, les quignons de pain : un jour, alors qu'elle en tenait un dans sa main, il le lui avait pris avec une telle voracité qu'un de ses doigts avait saigné. Elle ne lui en avait pas voulu car il avait aussitôt pris l'air penaud et s'était excusé en lui caressant les cheveux de ses ailes. Et puis, les hommes aussi peuvent être ridicules quand ils se battent pour un « kinder bueno »

Un jour de grand froid où les arbres dénudés et noirs gémissaient et se tordaient sous une rafale de neige, l'oiseau s'envola sur la branche la plus haute. Elle en fut étonnée car il ne s'aventurait jamais au dehors. Elle pensa que son désir d'aventure pouvait lui être bénéfique et vaqua à ses occupations. Il reviendrait rapidement et goûterait de nouveau la chaleur et la quiétude de la maison. Elle revint le soir vers la fenêtre. La blancheur de la neige éclairait le spectacle hallucinant qui lui était offert. Un jeune garçon, malingre et mal vêtu se tenait devant l'oiseau, l'arbalète à la main et le criblait de flèches. L'oiseau restait immobile, comme absent, ses yeux noirs et ronds se fermaient doucement, un son plaintif et doux s'échappait de lui. Il se tint droit jusqu'au dernier moment, digne dans la mort sur sa branche d'arbre. Elle sortit de sa torpeur ensorcelée, cria : « Pourquoi as-tu fait ça ? ». Quand le garçon répondit qu'il ne se souvenait plus de la raison mais que l'ordre de tuer l'oiseau venait de la nuit des temps, elle l'abattit d'une balle en plein cœur.



Monique

Un épilogue inattendu

Les oiseaux étaient venus, qui avaient tout mangé.

Devant cette évidence, le Petit Poucet est désespéré, que faire ?

Que vont-ils devenir ses frères et lui ?

Il sait bien qu'il est le plus rusé de tous, il faut qu'il trouve un moyen ! Lequel ?

Il songe avec horreur à la nuit qui arrive, aux loups affamés et il entend tous ses « frangins » qui pleurent (cela l'agace au plus haut point), même le plus grand, le préféré de sa mère, sanglote et se roule par terre !

Soudain, juste devant lui, il voit un oiseau à terre, mal en point, qui titube, incapable de prendre son essor. Puis, un peu plus loin, un autre, sur le dos, les pattes en l'air, l'oeil vitreux, le bec ouvert, et un autre, et encore un autre... une hécatombe dans la clairière !

Le Petit Poucet comprend immédiatement la situation (car il est super-malin le mioche !).

Le pain était « empoisonné » ! Malheur ! Il hurle :

« Attention, mes frères, surtout ne touchez pas à votre quignon de pain ! »

« Pourquoi, pourquoi ? »

« Nos parents ont déjà essayé de se débarrasser de nous, une fois, sans succès ; cette fois-ci, ils ont trouvé le bon moyen de nous « SUPPRIMER » radicalement ! Mère a mis du poison dans le pain, voyez les oiseaux, tous agonisants ! C'était louche qu'elle prenne soin de nous donner de quoi manger. Nos « pauvres parents » sont des monstres ! Je les plains. »

Et s'adressant à son frère aîné qui se tord de douleur :

« Naturellement, toi, le goinfre, tu as commencé à grignoter ton morceau de pain et tu es bien puni, maintenant, tu as mal au ventre ! »

Mais ce qui inquiète le Petit Poucet, c'est comment sortir de cette forêt sinistre et menaçante ?

Il demande à ses frères de le porter pour grimper dans un arbre et de cet observatoire, peut-être trouvera-t-il une solution ?

(Mais oui, souvenez-vous : la maison de l'Ogre, ses sept filles, les couronnes remplacées par les bonnets, les bottes de sept lieues etc. etc.)

Par contre, les ignobles parents n'ayant plus rien à se mettre sous la dent, ont attrapé des oiseaux pour les manger et naturellement vous devinez la fin : ils sont morts !

Il y a une justice quand même ! (*pardon Monsieur Perrault !*).



Paul

La nuit...

Ils avaient tout mangé. La plaine vide, le ciel sale, noir de nuages menaçants, prêts à grincer de sourds échos, peuplaient leur peur. Se terrer, c'était la seule solution pour le petit groupe. Ils étaient sept, certains dans les pleurs et l'un d'entre eux murmurait « maman, maman », je crois que c'était le rousseau. Mais un autre, je le vois, se tenait debout sur ces jambes minuscules, un air concentré, réfléchi ; il regardait ses compagnons et même il osa cette parole « ni rire, ni pleurer, mais comprendre ». Intelligent ce garçon !

Ses frères, une nuit de pleine lune au cœur de leur forêt, leur refuge, l'avaient surnommé Tom Pouce. Pourquoi ? Vous vous en doutez : la taille. Ils s'étaient refusés au « Petit Poucet ». Les parents avaient disparu de leur horizon depuis fort longtemps. Ils vivaient de tout, de rien : chapardages, échanges, petits élevages ; la vie heureuse, loin des contraintes imposées par l'autorité tatillonne, le plus souvent tyrannique, celle des parents, celle qui tombe du ciel, celle qui dicte !

Mais un jour, le ciel serein se zébra d'un éclair, se fendit d'une lumière violente et des couleurs criardes fondirent sur le groupe transi d'angoisse. Une pluie glaciale s'en suivit... des jours et des jours et la forêt disparut à tout jamais. Finis les repères familiers !

Un matin, un nuage noir, piaillant, venu du nord, du sud s'abattit sur leur dernier refuge. C'étaient des oiseaux, par milliers, avides ; la faim les tenaillait. Ils avaient tout mangé. Finies les dernières maigres réserves...

Il ne restait qu'un horizon morne, comme inerte. Le froid s'était installé, la faim et ce silence oppressant...

Pleurer, se lamenter, se serrer les uns contre les autres, retrouver un peu de chaleur. Et après, rien. A part, Pierrot, l'aîné, le rousseau, qui geignait « Maman, où es-tu ? Maman, où es-tu ? ». Vous vous souvenez : il avait été le préféré de la dame... Ah les souvenirs de l'enfance ! Les autres, yeux dans le vide, eux, attendaient le mince espoir d'un rayon de vie. Mais depuis des heures, des jours, la pluie incessante, le vent qui hurlait sa litanie de malheurs, poursuivaient leur œuvre de désolation. Se cacher, les oreilles fermées à l'inférieur et attendre, toujours attendre, le miracle ou la mort ? Imaginez-vous dans leurs pensées : ce soir, le froid et toujours la faim ; finie la vie heureuse, harmonieuse, et ce sentiment de faute qui les submerge : le monde ordonné, sévère des parents, ce garde-fou de la vie tranquille qu'en avait-ils fait ? Ils avaient voulu le faire disparaître. Et maintenant la peur, la mort, le rien...

Vous pleurez, vous voulez leur donner des conseils. Vous êtes des adultes attentionnés, vous avez toujours réponse à tout. « Vous pouvez faire ceci, cela, vous pouvez... Ecoutez-nous ! »

Eh bien non. Qu'est-ce que je vois : Tom Pouce, se dressa et leur dit « Venez, le monde nous attends, il est ailleurs, loin d'ici » et ils partirent.

Vous raconter leur périple, leurs aventures est inutile... Mais imaginez-vous le cortège : Tom Pouce devant, le nez au vent, par là, à droite, repos et le dernier, le rousseau traînant la patte et pleurnichant ; le monde renversé !

Que vois-je ? Dans une forêt lointaine très sombre, une communauté de 14 personnes s'active, en joie et sous leur seule loi. Peut-être un jour seront-ils plus nombreux...

Alors, lecteur, perdu dans le plus profond désespoir, n'oublie pas d'ajouter à « ni rire, ni pleurer, mais comprendre ... et agir ».

A

Yves

Deux fois sept

Les oiseaux étaient venus qui avaient tout mangé. Pour eux aussi l'hiver était vif et pinçait fort. Plus de vermisseaux sous l'écorce, plus de graines sous la mousse. Les arbres de la forêt étaient nus et n'offraient plus de garde-manger. Aussi, les miettes du Petit Poucet furent-elles une belle aubaine pour la gente ailée. Le

corbeau, curieux et téméraire, mangea la première miette avant qu'elle ne touche terre. Le geai à la belle parure s'empara vivement de la seconde que lui disputa sans ménagement le pic vert. La buse et le faucon, l'épervier et la pie n'étaient pas de reste pour avaler la moindre petite croûte.

Les passereaux avaient peine à s'inviter au festin face à leurs cousins aux becs puissants et redoutables. Et pourtant, la faim tenaillait tout autant leur petit estomac. Le moineau friquet, la sitelle torche-pot, le pouillot véloce, le troglodyte, le gobe-mouche, l'accenteur mouchet et le roitelet étaient aussi jolis que leurs noms et formaient d'ordinaire une joyeuse équipe qui égayait la forêt de ses chants si variés et si légers. Mais là, les sept amis n'avaient plus le cœur à chanter et leurs plumes paraissaient bien ternes. Ils allaient finir la journée le ventre creux.

Le roitelet, le plus petit d'entre eux, 6 grammes tout habillé, était aussi le plus malin. Il connaissait bien les humains pour entrer dans les maisons sans être vu, sans être entendu et avait appris leur langage. Il épiait, il observait, parfois juché sur une tête sans qu'on l'aperçoive. C'était un malin. C'était aussi un gentil et il s'était pris d'affection pour le plus petit des garçons du bûcheron. Entre petits, on se comprend.

La forêt, il la connaissait comme son nid mais aussi le château du village où le gros châtelain dormait sur ses écus et sur ses sacs de victuailles, partageant son temps entre la France et la Russie lointaine.

« Saperlipopette, c'est trop bête ! » se dit le roitelet. « Nous risquons de mourir de faim, et ces sept enfants connaîtront bientôt le même sort alors que le château regorge de sacs pleins à craquer. De bons grains, des corbeilles débordantes de délicieux fromages et des jarres entières parfumées des miels les plus fameux. Les paysans le craignent et se résignent à la plus grande des misères, y sacrifiant même leurs enfants, le sang de leur sang ! ».

La colère le prit. Une colère plus grande que la plus grand chêne de la forêt, plus tumultueuse que la cascade sur les flancs de la montagne. Lui, l'oiseau si frêle et si léger que le vent en jouait volontiers, bomba le torse, gonfla ses plumes et sentit en lui une force inconnue.

La colère du roitelet lui donnait du courage et décuplait son intelligence. Il savait un tunnel secret qui menait au cœur du château sans être vu, puis un escalier en colimaçon qui menait au plus haut des plus hauts des greniers, là où le gros méchant homme enfermait ses réserves. Il l'avait vu cacher la clé de la grosse porte de bois dans un vieux sabot faussement abandonné dans le couloir, mais cette clé était trop lourde pour son petit bec et pour celui de ses six amis, même réunis dans un même effort. Comment faire ?

Il voleta doucement jusqu'au Petit Poucet monté au faite d'un arbre pour chercher son chemin et lui dit : « Regarde vers le soleil couchant, Petit Poucet. Derrière la plus éloignée des collines se cache le château du village. Nous y trouverons toute la nourriture de la contrée volée à tes parents et à tous tes frères humains. Je connais le chemin et si tu m'aides, et si je t'aide, nous mangerons bientôt à satiété et nous distribuerons les réserves aux hommes et aux bêtes. Tous se soulèveront et chasseront le châtelain bien loin, bien loin, au-delà même de Vladivostok ! »

Le roitelet se percha sur l'épaule droite du Petit Poucet pour le guider, et les six autres passereaux firent de même sur l'épaule droite de chacun des six autres enfants. On entendit alors dans la sombre forêt s'élever un joyeux gazouillis qui signifiait « à droite », « à gauche », « tout droit » et sept enfants aller en chantant d'un pas léger.

Dans quelques heures, le soleil éclairerait le monde d'un jour nouveau.



Séance 4 : Pour faire le portrait de ma ville

Josette

Pour faire le portrait de ma ville, trouver d'abord où la situer. Loin de tout, au creux d'une vallée ensoleillée, sur les bords d'une rivière aux eaux claires.

Approcher lentement sur la route aux nids de poule qui y mène. Là où nous filions tous à vive allure sur nos vélos il y a soixante ans environ, alors qu'elle n'était qu'un modeste chemin de terre.

Elever des murs. Des murs de pierres blondes qui bâtissent des maisons cernées de jardins. Les maisons de mon enfance où le lilas côtoie le prunus. N'ignorez pas la dernière au fond d'une impasse mal éclairée, là où je connus les premiers émois amoureux de mon adolescence. Celle où aboyaient les chiens tapis dans leur niche et que j'aurais volontiers tués car ils informaient mes grands-parents endormis de mon retour tardif.

Construire un centre-ville, une vieille ville où la halle du 12^e siècle voisine avec une église au clocher tronqué. La halle, où un groupe de jeunes résistants a été fusillé pendant la guerre pour avoir dynamité les trois ponts, seules portes d'accès de la ville qui abritait alors les locaux de la Gestapo.

Déposer sur la place des pavés, les mêmes que ceux ayant servi à des manifestants lors de la fermeture de leurs ateliers textiles en 1980.

Avant de quitter la place et ses maisons à pans de bois, ajoutez-y une fontaine à la margelle usée. Une eau limpide et fraîche y coule en permanence . Quand j'étais petite, le must était de fabriquer des gobelets pour le goûter. On roulait en cornet une feuille de laurier-sauce qui poussait sur le flanc de la halle et on l'attachait avec un petit bout de bois emprunté au noisetier voisin. L'eau de la fontaine, paraît-il, avait la vertu de rendre les enfants sages. Des centaines de parents sont venus y remplir des centaines de bidons. Mais aucune statistique n'a jamais été publiée sur l'efficacité de la boisson miraculeuse !

Accrocher des guirlandes aux arbres de la place, allumer des lampions de couleur, dresser une estrade pour quelques musiciens et vous aurez improvisé un bel espace de danse pour le bal du 14 Juillet. Pour nous les enfants, ce jour avec le feu d'artifice tiré derrière l'église, les flonflons de l'accordéon, les verres de cidre échappés à la vigilance des parents, c'était la fête de l'été attendue depuis longtemps.

Mais éloignez-vous maintenant et rejoignez la périphérie de la petite ville. Là où, dans mon enfance, des vaches et des moutons brouaient parmi les boutons d'or et où s'élèvent maintenant de tristes immeubles, laides habitations de pierres et de verre. Vous y rencontrerez, agglutinés sur les seuils des portes d'entrée, des adolescents regroupés en bandes ennemies qui caracolent le soir sur des engins bruyants. Mal vus des habitants du centre -ville qui les trouvent mal élevés. C'est pourtant un de ceux-là, casquette vissée de travers sur la tête, qui m'a l'autre jour, très poliment et gentiment, cédé sa place assise dans un bus bondé de jeunes gens indifférents à ma canne et mes cheveux blancs !

Mais revenez dans le centre ville et ses vieux quartiers. Contournez l'église, pénétrez dans les fraîches ruelles aux pavés centenaires où parfois un arbuste, surgit on ne sait d'où, ajoute sa note verte. C'est l'endroit de la ville que je préfère. Quelques petites boutiques aux façades de bois colorées regorgent de milliers de livres. Entrez, n'hésitez pas, flânez parmi les piles de vieux bouquins, respirez l'odeur délectable du papier jauni, survolez ces milliers de mots qui ont écrit tant de belles histoires. N'oubliez pas de discuter avec le libraire passionné lui aussi par la lecture.

Puis atteignez votre appareil photo. Profitez-en, ce matin le ciel est bleu azur et vous tirerez, sur papier glacé, le portrait de ma ville.

A

Arlette

« Allo !! Nous sommes arrêtées, tu sais sur l'aire d'autoroute... Nous pensons à toi, elle est toujours aussi impressionnante. »

Assise à mon bureau, je vois toutes ces hautes tours, ces murs gris. J'entends et je ressens le vent qui pénètre par la grande porte. Je le connais ce grand courant d'air qui me pousse à l'intérieur. Bien sûr, il faut monter, se hisser presque en butant sur les pavés. Je l'imagine aujourd'hui sans ces anglais bruyants, sans ces japonais photographiant. Je retire des ruelles ces pauvres gamins et leurs stupides épées de bois. Je m'arrête, je m'appuie un peu au vieux puits. Je regarde, je redécouvre les linteaux décorés. Je me pose un peu dans ce petit jardin dit « le Prado » à l'ombre de sa tour wisigothe. Là-bas, au loin les collines, notre époque y a planté des éoliennes. Je monte encore un peu la place de la cathédrale, la petite porte est entrouverte, il monte les sons graves de son orgue. Combien de dimanches, de concerts mal assis sur ces bancs, je me souviens...

Mes pensées s'évadent vers le théâtre, son amphithéâtre, je revois toujours, même aujourd'hui, les acteurs que je vis pour la première fois descendant des remparts. Je rêve, j'avance par habitude, je m'assois au bistrot, sur cette place Marcou grouillante. Je regarde, ils marchent ces touristes qui semblent si fatigués, ils ne voient rien. Des mots : chevaliers, moyen-âge, mâchicoulis, seigneurs s'échappent de leur bouche, vacances, chaleur. Pourquoi cette foule ? Où vont-ils ? Pourquoi sont-ils là ?

Mais moi, je connais un endroit, un lieu, sous un grand albizzia où on peut découvrir le château comtal qui vous raconte les merveilleuses histoires des troubadours d'antan.



Claudine

Le quartier de mon enfance

Le quartier de mon enfance, c'était celui des abattoirs de Vaugirard. Mon père et moi, au cours de nos promenades longions la clôture en fer sous laquelle soufflaient les naseaux humides des chevaux qui allaient mourir. Je guettais, du fond de mon lit, au petit matin, le léger piétinement des moutons que l'on conduisait aussi vers leur triste destin. Ils arrivaient par le train de la Halte de Montparnasse. Près de cette gare, aujourd'hui disparue, se trouvait mon école de briques rouges : l'été, sur la terrasse écrasée de soleil nous jouions, nous les petites, juste avant les grandes vacances. Je revois encore la rue en pente que nous dévalions sur des chariots en bois bricolés par les gamins du quartier.

Le nom de ma rue, les Morillons, a très vite évoqué pour moi le temps où les lieux n'étaient encore que « Le val Girard », du nom du fief d'un lointain seigneur : j'aimais déjà éveiller le passé.

Je me réfugiais souvent chez ma sœur aînée, jeune mariée qui vivait non loin de là dans une petite chambre sous les toits : là, le bonheur était palpable. Cela nourrissait ma confiance en de futures amours... J'ai le souvenir de Noël enneigés, de rares séances de cinéma, du cirque Fanny installé à la porte Brancion : ma grand-mère me l'offrait, nous y allions ensemble, elle riait avec moi des cabrioles des caniches savants et des chats conduisant un petit corbillard.

Le dimanche, les promenades sur le boulevard déserté par les passants me restent en mémoire. Nous y parvenions par la rue Brancion ; au passage du pont sur « La Petite Ceinture », mon père me soulevait afin que je puisse contempler, toujours avec le même étonnement les rails rouillés et la voie envahie par une maigre végétation. Nous nous dirigions souvent vers la Porte de Versailles. Je considérais, au passage, l'étrange église rouge, Saint Antoine de Padoue, avec ses anges monumentaux postés aux quatre angles du clocher : à quoi songeaient-ils, la tête penchée et les yeux vides ? S'ennuyaient-ils comme moi, le dimanche ?

Lorsque vint le temps du Cours Complémentaire, j'empruntais l'autobus qui m'éloignait de mon quartier et filait vers le pont Mirabeau. Là, je perdais mes repères. Heureusement, sur le trajet, j'avais

remarqué une grande librairie : je descendais avant ma station pour admirer en vitrine les couvertures illustrées qui me faisaient rêver et imaginer les histoires.

Sur le parcours de l'autobus, le samedi, passait sur le trottoir un jeune homme cher à mon cœur... Nous n'échangions qu'un sourire et un signe de la main mais cela nourrissait mes sentiments pour toute la semaine...

Je fréquentais, auprès de mon école, un marchand de journaux comme il y en avait à cette époque : il vendait des images avec lesquelles j'illustrais mes cahiers, des friandises dans des bocaux. J'adorais ces serpents en guimauve dont une bague de pacotille ornait le corps coloré de teintes vives. En les dévorant, je satisfaisais à la fois ma gourmandise et ma coquetterie.

Je me souviens d'une petite marchande de confection, coincée entre un bar et une épicerie, qui exposait en vitrine de larges ceintures cloutées. Je les convoitais longtemps. Un jour, n'y tenant plus, et malgré l'opposition de ma mère, j'achetais avec mes économies la plus large, la plus rouge, la plus cloutée, bref la plus voyante ! A la maison, on me gronda mais on me permit quand même de la porter...hors période scolaire !

Dans mon immeuble, sur le même palier, vivait une vieille dame, russe « blanche » rescapée de la révolution. Elle me préparait d'exquises pâtisseries de son pays servies dans des assiettes de fine porcelaine ajourée. Le samovar trônait sur un guéridon aux pattes torses. Le portrait en pied de son époux en grande tenue d'officier du tsar m'impressionnait.

Avec mon amie Denise nous bavardions longuement devant l'entrée de l'immeuble : nous avions le plus grand mal à nous séparer. Après la classe, ma mère m'emmenait sur le terrain vague des « fortifs » pas encore transformé en boulevard périphérique. C'était un extraordinaire terrain de jeux, notre Far West, où nous nous retrouvions, mes camarades et moi.

La ville se transformait déjà sans que j'en eusse vraiment conscience : les voitures se faisaient plus présentes dans les rues et le long des trottoirs. Les abattoirs se désertifiaient : on projetait de les aménager en parc public, seuls les fantômes des animaux sacrifiés hantaient encore les lieux... La construction du « périmètre » avait commencé, bouleversant mes expéditions au Far West, de nouveaux immeubles s'élevaient. Le cirque n'avait plus sa place Porte Brancion et le décès de ma chère grand-mère avait tiré un trait sur mon enfance insouciant. Le chagrin éprouvé se mêlerait à celui de quitter ce quartier. Il me faudrait bientôt poursuivre mon chemin parisien au cœur historique de la grande ville, le Marais. Mais ceci est une autre histoire...



Bernadette

Pour faire le portrait de ma première ville, moi, la campagnarde, la solitaire, moi à qui la nature allait si bien, moi qui aimait tant l'horizon promis au bout du sentier, tout autour de la clairière, en sortant du bois...

Ma campagne, mon village, ce bien-être que je vivais, ressentais si paisible, évident, sans histoire...

au rythme des jours et des nuits,

au rythme des saisons,

au rythme des repas familiaux, des fêtes et des anniversaires,

au rythme des temps scolaires, des temps de vacances...

... quitter cette simplicité de vie, que je trouvais bonne et belle pour la ville ?

Je n'y pensais même pas.

Je n'ai pas eu le choix. Mon père décidait de là où aller, pour son travail.

« Paris, Paris, enfin ma fille, nous allons habiter à Paris ! »

La magie du mot n'opérait pas en moi.

La ville, loin, ailleurs, oui, pour la visiter, pour y faire les Grands Magasins, avec ma mère, oui : « on trouve tout à la Samaritaine » !

Illusion du TOUT, sophistication, luxe, artifice, extravagance : voilà les images que j'avais de la ville.

Mais voilà, j'avais 16 ans, j'allais être fascinée, étourdie, emportée par ses beautés multiples, mais également choquée, confrontée à la violence d'un monde que je ne soupçonnais pas d'exister !

LA ville, Paris, LA Capitale, tout le monde aime Paris.

LA ville cosmopolite, celle que tout le monde veut connaître, arpenter, visiter, ressentir !

PARIS, l'Histoire du Monde entier est là, tous les Arts s'y déploient, l'Architecture de ses immeubles et monuments somptueux, magnifiques. Toute cette beauté s'offre et s'impose au regard des visiteurs, des touristes, les « j'ai fait Paris », pressés de tout capter à la hâte avec leur appareil photo : la Tour Eiffel, l'Arc de triomphe, les Champs Elysées, le Sacré Cœur à Montmartre ; d'autres, attentifs dénicheurs du bas-relief de Lilith et le péché originel, la tentatrice dotée d'une queue de serpent, sur le portail de la Vierge de Notre Dame, du style Renaissance de l'Hôtel particulier Lamoignon, avec ses deux anges au-dessus du porche, tenant un miroir et un serpent (symboles de Vérité et de prudence) dans le quartier du Marais, les arcades fraîches de la place des Vosges, le temps d'une escale... propice à se délecter des merveilles offertes !

« Eh oui, ma belle, tu ne vas pas lui résister, ni la détester, avoue ! »

La ville, un nouvel horizon.

Une nouvelle dimension physique et sociale inouïe pour moi.

Je découvre le monde. Le monde entier se croise dans le dédale de toutes ces rues. Ce n'est pas rangé, comme à la campagne ; ça foisonne de toute part ; ça fourmille dans tous les sens, multiples inconnus qui se croisent sans se voir et sans crainte. Chacun a une place, ses trajets. Ce n'est pas l'ordre immuable que je percevais de mon village l'agencement de la ville. Il y a des flux et des reflux d'une station de métro à une autre, d'un feu tricolore à un autre, d'un passage clouté à un autre...

J'habite donc Paris, pour le meilleur et pour le pire.

Paris-métro : course, heures de pointe, corps collés, sueurs, rames et couloirs nauséabonds. Un jour, un homme assis dans un wagon, les yeux injectés de sang, se masturbe ; je lis « La nausée » de Sartre...

Paris-caniveaux : les balayeurs, tous noirs, broient sans doute aussi du noir en dedans ; même si mon regard se brouille, la rouille a déjà rongé la citoyenneté des citadins blancs...

Paris-piqueurs-marteaux : les travailleurs des BTP, maghrébins, algériens, marocains, étrangers ; ils ne comptent pas ; ils triment pour ces gens de la ville qui ne les regardent pas mais les gardent, bien obligés...

Paris, la ville, la première ville, le lieu de tous les contrastes, attractive et repoussante, ignorante et créative, écœurante et délectable, cosmopolite et phobique ; Paris, la première ville que j'intègre, parmi ces hommes et ces femmes agglomérés, trop riches et trop pauvres, habités et désertés, résidents et rejetés, ensemble et isolés à la fois...



Gérard

Hier, aujourd'hui, ma ville

Rue du Hainaut, que c'était beau,
Morse l'épicier, bonbons chipés.
Calmette bistrot, z'étions au chaud,
Pas de télé, un flipper Ouais !

Les caniveaux, mes p'tits bateaux,
Montangérand, t'étais le Grand,
Les Archambault, et moi, poulbot,
Les « bleus en gants », narguaient souvent.

Dans l'arrière cour, c'est plus d'un tour
Que la concierge, promet des verges.
Mais d'un pas lourd, rentrait toujours
Dans la loge beige, avec son Serge.

Ecole Manin, de bon matin
Mal réveillé, fallait y'aller..

« Bosse le latin, c'est pour ton bien »
L'instit' disait, mais n'y croyait ;

T'es bien trop « pomme », tu seras comme
Un chien perdu, le jour venu.
Une bête de somme, aux Télécom'.
Années foutues, qui l'aurait cru.

Alsace-Lorraine, toute la semaine
Comme des lapins, passaient les trains
Une rengaine ; mais le week-end
C'était Pantin, ses grands moulins.

Bords du canal, c'est pas banal
Des p'tits poissons nous y pêchions.
L'Ourq était sale, oui, mais sans mal
Nous y plongions, avec Marion.

Les buttes Chaumont, où nous jouions
Des chevaux d'bois, étions les rois.
Tourner en rond, que c'était con
C'était not'loi, je m'apitoies...

Sous les platanes, y'avait une âme
Et bien des soirs, on pouvait voir
Sans une larme, le psychodrame
Des femmes noires, sur le trottoir.

Venus « Marchands », pourris d'argent ;
Taudis tombés, R.A.T.P.
Et maintenant, bien tristement,
S'en est allé, le beau quartier.



Paul

Les feux de Paris

Elle est là, sous ses yeux, sa ville. Elle s'étend, monstrueuse, véritable pieuvre. Pénétrer son cœur, que de fois l'a-t-il voulu ? Mais toujours elle s'échappait ; toujours un coin de secret à percer, une infime partie qui se refuse. Mais c'est bien elle...

L'avion descend. Le plan se dessine net. Son image s'affirme. La voilà. Il en est comme ivre. La voilà, celle dont il ne peut se séparer.

Ville, oh ma ville ! Celle de ces photos d'une jeune parisienne, renard enroulé autour du cou, figure merveilleuse des années vingt. Où était-elle ? Au Champ de Mars pour l'une, mais l'autre ? Sous le viaduc d'Auteuil, il n'ose l'affirmer, il ne l'a jamais connu. Celle de ces histoires que racontaient ses parents : le travail de deux jeunes mariés dans un restaurant du Boulevard Montparnasse ; lieu qu'il n'a jamais retrouvé. Disparu mais pourtant si vivant...

La longue glissade de l'avion s'amorce. Le hublot déchire l'image. La ville enserrée dans ses boulevards l'assaille : le boulevard Mortier, les longues promenades, la caserne d'un côté et de l'autre, le

premier amour, les rues du vingtième, la place Gambetta et sa mairie au style grandiloquent dans ce quartier populaire, celui où les drapeaux se vivaient dans le rouge de la rébellion, du refus... Et toujours les déambulations ; l'impasse Haxo, encombrée de bicoques faites de brique de broc où s'entassait la colonie italienne avec sa vie de village, la Calabre se mariait avec les Pouilles et...

Un éclair dans le hublot. Finies les mesures, des immeubles aux balcons fleuris d'arbustes de jardinerie de la périphérie, tous semblables... La vie moderne, l'uniformité. Sa ville ?

La glissade interminable. A-t-il besoin du hublot pour la connaître, sa ville ? Elle est là, au cœur de sa vie ; elle le transfigure, tous les pores de sa peau la respirent : les embouteillages et leurs gaz âpres, âcres, délétères se mêlent aux parfums enivrants des printemps des jardins, tous ceux qu'il a traversés, dans un temps éloigné ou proche. Ce « Luco », celui où les chaisières exigeaient le droit de s'asseoir, celui de respirer ensemble la gaieté de la jeunesse entre deux cours ou après une longue station à la bibliothèque de la Sorbonne – il y passait des heures, il aimait cette atmosphère presque religieuse que troublaient parfois des conversations à mi-voix de comparses en goguette-, ce jardin peut-il l'oublier ? Il est tellement proche de la rue Saint Jacques, de ce foyer d'étudiants mariés, de l'institut océanographique où officiaient ses maîtres. Une partie de lui-même.

L'avion, dans sa longue descente, aspire les images. Le «Luco » d'hier et son landau antédiluvien quittent la scène. L'autre Luxembourg arrive à galop : les enfants jouent, le théâtre des marionnettes continue ses œuvres, les tennismen se plient aux règles, le bassin laisse se balancer les voiles des bateaux miniatures et maintenant, lui et elles, le traversent : une terrasse ensoleillée les attend, toujours la même. Les souvenirs d'hier s'accrochent mais le lieu d'hier se farde aux couleurs du présent, d'un autre monde. La même ville ? Oui l'identique et pourtant une autre.

Il l'a arpentée et toutes ces flâneries se poursuivaient et s'obstinaient dans une géographie bien particulière, une ville cadennassée. Ici, nul besoin de barbelés, de check-points. Les frontières invisibles tissent des formes que lui seul connaît. Les franchir relève de la trahison : remonter les Champs, impossible, il préfère les laisser aux défilés rituels de la République ou aux marées des drapeaux tricolores des gaullistes et pourtant un soir de mai, un cortège avait proclamé l'Arc de Triomphe territoire de la Révolution. Aller des Lilas au parc Montsouris, nulle aventure peut-être, mais toujours une découverte : une fenêtre ouverte et les bruits d'une vie ; un banc et les péroraisons d'un extravagant ; une lumière et le lion de Belfort se rappelle au souvenir. Courir de Saint Lazare à la porte Dorée n'était que douceur, mais choisir le sentier n'était jamais aisé, prendre les boulevards des grands hommes ou se perdre dans l'entrelacs des rues qui appellent au rêve, les Petits Champs... Traverser la Seine et se laisser aller à la nostalgie « sous les ponts de Paris ». Battre avec elle le pavé de Montparnasse, ses cafés, ses crêperies et une place sans nom à la croisée du Boulevard Quinet où ils étalent leur amour. Explorer la mélancolie du Père Lachaise avec les tombes monumentales abandonnées au temps et sous les fleurs, Chopin rime avec Jim Morrison, l'artère République-Nation avec la ritournelle de la Bastille et... le cœur bat la chamade. Parcourir ces mondes, se promener dans la longue histoire parisienne, sentir ces cent villages aux fumets qui invitent à l'ailleurs, aux grâces si dissemblables, si multiples : voilà son Paris.

Mais continuer ces voyages, c'est aussi entendre le bruit sourd des conflits entre la main invisible mais rapace des promoteurs et la résistance obstinée des habitants enracinés dans leurs habitudes. Cette lutte perpétuelle continue et les vieilles images se tordent, se déforment et défigurent la magie des souvenirs. Les halles de Baltard et leur vie luxuriante, les bouchers et leurs habits ensanglantés et le remontant du matin, les cageots de primeurs jonchent la chaussée, les balayeurs au travail, les voilà abandonnées, bannies et maintenant le temple de la consommation dans son trou ; aïe maugrée-t-il ! Mais toujours la ville se dresse, sépia, en noir et blanc, en couleurs, indéfinissable sous ses habits qui ruissellent de vie, de puissance, d'invitations aux fêtes, aux combats...Elle respire, aspire les nouveautés, expulse les scories, elle vit.

L'avion s'approche... La ville s'éloigne. Dans une heure, il la retrouvera, affairée. Les bouches de métro avaleront les foules pressées et exhaleront leurs odeurs nauséabondes, les feux tricolores arrêteront les courses des flots d'automobiles, les bras des agents joueront les marionnettes, les lumières donneront un autre éclat à ces vacarmes, à cette folie d'une ville qui ne veut pas mourir, les pauvres crieront leur désarroi, les hommes aux visages tannés, ceux sont venus de très loin chercher l'espoir, se terreront au passage d'une voiture de police et ramasseront rapidement leurs babioles étalées sur le trottoir...Et plus loin, beaucoup plus loin un puissant attendra l'ouverture de la portière de la limousine par un quidam harnaché en valet de pied...

Les roues touchent la piste... Les images s'éteignent, et Aragon lui murmure :

« Mais pour courir ses aventures :

La ville a jeté sa ceinture
De murs d'herbe verte et de vent
Elle a fardé son paysage
Comme une fille son visage
Pour séduire un nouvel amant ».
Il déverrouille sa ceinture, se lève ; les métamorphoses de Paris l'attendent.



Monique

Ma ville

Une ville souvenir, lointain souvenir.... Est-elle toujours identique ? Impossible, elle est idéalisée, ainsi qu'une vieille photo jaunie .

Dès qu'on soulève le voile qui la masque, elle apparaît, vivante, grouillante, belle, insolite. Des images surgissent à foison.

Sorties avec la classe de troisième, pour assister aux représentations du Théâtre Français, dans le cadre des après-midi réservés aux scolaires : *le Bourgeois Gentilhomme*, *Phèdre*... inoubliables ces moments-là !

Balades avec les « copines » le jeudi après-midi ; rendez-vous à la station de métro *Sablons*, et c'est parti pour les découvertes.

Aujourd'hui, c'est décidé : les Grands boulevards ! (Certainement très influencées par Yves Montand !)

A quinze ans, les chansons sont un mode de vie, elles vont du cœur à la mémoire, « une chanson sur Paris, c'est la mélodie du peuple » ; citer toutes les chansons que « Ma Ville » a inspirées, suffirait pour la décrire et en faire un tableau vivant.

Découverte de la vie, apprendre à regarder, elle fait peur aussi...

La Ville Lumière, dit-on ... mais la nuit, elle angoisse ! Elle est impitoyable !

Etre seule, égarée dans un quartier désert, il pleut. Le reflet des vieux réverbères tremblote dans les flaques. Chercher son chemin pour rejoindre la station de métro et le cœur qui bat la chamade : l'impression d'être suivie ! Si je cours, « il » va s'apercevoir que j'ai peur !... marcher normalement avec les jambes qui se dérobent ?... ! Là, dans le bas de la rue, au carrefour : « La Ville », oui, elle est belle, elle brille, elle chante, elle m'accueille.

Insolites les « passages » couverts : *Choiseul*, sa verrière et les mosaïques au sol, passage du *Panorama*, le paradis des philatélistes, le passage du *Grand Cerf*, le passage *Brady* et ses friperies. Le marché Saint-Pierre, paradis des costumières, et... la musique des tissus de la rue du Sentier. C'est le souvenir du Paris découvert et parcouru à l'occasion des nécessités professionnelles ; une autre chanson , mais très riche en émotions nouvelles.

Et le bijou qui orne « Ma ville », la Seine ? Que dites-vous d'une croisière en bateau-Mouche, la touche finale à cet inventaire... là, toute la poésie de Paris se déroule, doucement, amoureuxment, éternellement... (Pardon, excuse-moi, Rome)



Jenta

Paris je ne t'aime plus

Qu'est ce qui t'a pris mon petit Paris ? Où sont tes vieilles rues et puis tes terrains vagues ? Tes troquets poussiéreux où venaient naufrager les foules ouvrières devant le premier crème, des femmes épuisées aux cernes mal cachées trainant sur le zinc sale leur verre de blanc mousseux .Et puis les potes d'un

jour « non Jeff t'es pas tout seul ! », le patron y allait de ses pensées d'un soir caressant du torchon ses verres encrassés.

Mais qu'est donc devenu le faubourg Saint-Antoine, l'odeur du bois l'rabot et puis les ateliers, les foules défilantes massés le poing levé ? Dans tes cours des miracles il y avait des fleurs, toilettes au fond d'la cour et linge aux fenêtres, ça sentait le savon la poussière et l'asphalte.

Les douches municipales et puis les Buttes-Chaumont qu'étaient notre seul poumon. Y'avait des p'tites bonnes femmes devant leurs voiturettes vantant leurs beaux légumes et leurs fruits bien trop mûrs, le métro la pagaille tu t'en souviens Panam ?

Qu'es-tu donc devenu depuis ta trahison, Paris mon p'tit Paris? T'as oublié la Seine, la place de la Nation et le bois de Vincennes, la foire du Trône est morne sans ses petits cochons. T'as fait ton beau lifting, t'as craché tes mélanges, tes modestes, tes fous, tes petits, tes étranges, t'as troqué ta tenue bleue pour des groles en hermine, tes rues sont rectilignes, tes squares dés herbés, tes néons incolores et tes vitrines opaques. Pour vivre dans tes bras, le p'tit il faut qu'il raque.

Comme dirait un certain Léo : « Non je ne t'aime plus ! » Paris je ne t'aime plus ! »



Michelle

Fuir, regarder droit devant soi, de plus en plus vite, de plus en plus loin, sans s'arrêter, sans se retourner, au rythme d'un moteur malmené, poussé à son maximum. Toucher enfin le but, cette ville presque île, rattachée au continent, ouverte sur d'autres îles.

Elle la retrouvait après des années d'absence. Elle en avait éprouvé le besoin, un besoin physique, primordial, tripal. C'était un moyen de retrouver un élan, une envie de rebondir. Banal, en somme. Cette petite ville de bord de mer, cette ville à la côte sauvage, l'avait entraînée, dès son arrivée, dans une marche effrénée. Tout l'enchantait : les vagues déchaînées, le vent qui la poussait en avant, toujours plus loin, la mer changeante, bleue, verte, grise, noire, en colère souvent.

Elle suivait le sentier côtier et regardait avidement le paysage tumultueux, ces falaises battues par le vent d'ouest, ces criques, ces grottes, ces rochers. Elle glissait sur le tapis herbeux des dunes, elle humait les parfums exhalés par la flore : œillets, bruyère, genêts.

Elle se laissait submerger par ses émotions, engloutir dans cette nature qui la malmenait par ses rafales de vent, ses paysages grandioses, sa démesure. Elle évacuait le trop plein nauséabond de sa vie, pour se remplir de l'essentiel : la pulsation de la vie.

Quand elle rentrait de ses randonnées erratiques, elle se retrouvait dans des petites rues biscornues, flanquées de magasins attendus, les commerces de bouche bien sûr mais aussi des boutiques où l'on vendait des cirés, des pull marins, des boussoles, des mouettes en plâtre et des boules qui, à la renverse laissaient entrevoir un phare neigeux.

Elle s'arrêtait toujours dans le même salon de thé où elle lisait face à la mer, en buvant un chocolat chaud et en dégustant un far maison.

Et, inévitablement, comme un barrage qui cède sous la pression trop grande, ses pensées se mettaient à déferler vers l'autre ville, celle qu'elle habitait et qu'elle avait fuie, celle qu'elle essayait d'oublier mais qui faisait partie d'elle, celle qui reprenait possession d'elle, la ville pieuvre dont toutes les tentacules la ramenaient vers le passé.



Françoise L.

Ma ville

Le Havre ! J'y ai vécu pendant huit ans. C'était avant, avant le pont de Normandie, avant le centre Neimeyer, avant l'université. C'était Le Havre, qui vivait au rythme des arrivées et des départs du paquebot France. C'était Le Havre du Parti Communiste, du chiffon rouge de Michel Fugain et de son Big Bazar.

J'ai quitté Le Havre en 1978, mais j'y suis retournée, pour un spectacle, pour me promener, pour manifester. Faisons ensemble le circuit.

Le Havre, c'est le bout de la route, par la nationale 14, après avoir traversé villages et campagnes. Le bout de la route par le Pont de Tancarville, là, on suit la Seine et la zone industrielle, puanteur garantie par les raffineries. C'est aussi le bout de la route par le Pont de Normandie : vue imprenable sur l'estuaire et sur la mer. Quelle que soit la route choisie, on passe par Harfleur, la jumelle d'Honfleur, direction ville basse et nous voilà à la gare avec son entrée Cours de la République. Quelques mètres plus loin, salle Franklin, maison des syndicats, c'est de là que partent toutes les manifestations. Derrière, la place Danton avec sa prison, à deux pas de la gare et proche de tous les transports en commun. Pratique pour rendre visite à un ami, un frère, un fils, un mari. Elle a été détruite l'année dernière. La prison du Havre est maintenant à Saint Aubin Routot, en pleine campagne à une vingtaine de kilomètres de la ville. Qu'importe les visites !

En face, l'université. Le vendredi matin, c'est le marché, le cours de la République se remplit d'étals, des couleurs, des senteurs de toute la diversité des habitants de la ville. On y rit, on y crie, on y fait les meilleures affaires, on y traîne, on rencontre les amis. Au bout du cours, le tunnel Jenner, on n'y va pas, c'est le passage vers la forêt, mais aussi la ville haute, les quartiers construits dans les années soixante pour loger la populace, Caucriauville, la mare rouge, puis fin soixante-dix le Mont-Gaillard .

Je les ai tous vus sortir de ce tunnel, ceux du haut, à la grande époque où Michel Fugain avait investi la ville. C'était « Juin dans la rue », un mois d'animations, de festivités, de spectacles partout dans la ville, des chars, des processions, des déguisements toute une foule convergeant vers l'Hôtel de ville.

Mais non, nous tournons à gauche, rue du Maréchal Joffre, aucun intérêt, une rue triste, longue, pas détruite à la libération, des magasins vieillots, le bon moment pour donner des nouvelles aux copines ou copains retrouvés par hasard. On passe du Maréchal Joffre à René Coty, sans savoir pourquoi et on s'approche de la place Thiers. Un parking à plusieurs niveaux a éjecté le petit marché du lundi matin, Mais le bar du funiculaire est toujours là, inchangé, son long comptoir en bois ciré, ses miroirs, ses tables en terrasse. Le funiculaire aussi est toujours là. Deux cabines tirées par un fil qui nous élèvent de soixante-dix-huit mètres en quelques minutes. A la montée, d'abord, on domine la ville, puis le port apparait et enfin, la mer ! Je l'ai emprunté maintes fois ce funiculaire, quand j'étais enceinte de Matthieu. Descendre, facile, mais remonter...

Ce que je n'ai pas dit, c'est qu'au Havre, les manifs sont pêchées. On a les Renault, les Atos, mais surtout, on a les dockers... des mecs costauds avec des biscottos dignes de Vandamme qui avancent en rangs serrés, ça en impose. Surtout, ne pas traîner en papotant avec une copine, parce que se retrouver au milieu du cortège des dockers, ça impressionne, on se sent lilliputien dans un monde rempli de Gullivers. Et quand ils sortent en colère, la ville explose.

On continue l'Avenue René Coty et on arrive à l'hôtel de ville. Jusque-là nous étions dans des rues épargnées par les bombardements anglais au débarquement. Là, on arrive en plein dans la ville détruite, qui fut reconstruite par l'architecte Perret. Elle est maintenant classée au patrimoine de l'UNESCO. Mais, nous avons oublié, sur la droite, cette petite place, ou plutôt ce croisement. Il devait y avoir là, un bureau, une ambassade, un consulat, je ne sais plus quel représentant de l'autorité espagnole, mais nous nous retrouvions là, tous, des gauchistes, comme ils disaient. Les cocos du Havre ne nous aimaient pas beaucoup. Les maoïstes existaient encore. Nous sautions et scandions : « Et hop Franco, plus haut que Carrero ». Quelle joie, quelle haine, quelle énergie !

Retour à l'hôtel de ville et à son théâtre, qui a fait office de maison de la culture pendant toutes mes années havraises. J'y ai passé des heures à voir tous les films de la nouvelle vague : Godard, Truffaut, Chabrol, Rivette... J'y ai aussi encaissé ma première honte de militante féministe. Une journée intitulée « La femme fleur » avait été organisée. En pleine période revendicative, nous ne pouvions laisser passer ça, nous avons gagné le droit à l'avortement, fini les femmes potiches. Objectif de l'action : faire capoter la journée.

Nous sommes entrées dans la salle, discrètement, seules, par deux, par trois, pas plus. Sur la scène : défilé de mannequins, démonstrations de coiffure, de maquillage. Tous les commerçants de la ville étaient associés à cette grande journée. A l'heure prévue, nous nous sommes levées et avons brandi nos banderoles et hurlé nos mots d'ordre. Stupéfaction dans la salle, agitation sur scène, inquiétude du directeur de la Maison de la Culture qui nous suppliait de quitter la salle. Nous étions toutes des habituées du lieu, cinéma, théâtre, concerts, nous étions là. Et le jour de l'ouverture de la Maison de la Culture à une autre « clientèle », nous étions encore là mais pas les bienvenues. Nous avons investi la scène, les coiffeurs, relookers de toute sorte nous insultaient : « Tu as vu comment tu es foutu ? Mal baisée. Un petit brushing ne te ferait pas de mal. ». C'est bon, ce genre de réaction nous connaissons. Le directeur de la maison de la culture nous demande d'exposer nos revendications. Nous avons prévu de bloquer cette journée, de faire fuir les spectateurs, nous avons des slogans, des chansons mais pas de prise de parole structurée. Pendant que nous nous concertions du regard, un camarade de la Ligue Communiste Révolutionnaire, qui soutenait notre action s'empare du micro. Nous manifestions contre les femmes potiches et c'est un mec qui parlait pour nous. Honte suprême. La salle n'a pas relevé cette aberration, ils ne nous ont pas hués, ils trouvaient ça normal qu'un homme nous représente. Nous avons quitté la scène humiliées. Une bonne leçon : on avait encore du boulot sur la planche, il nous fallait apprendre à prendre la parole en public.

Jardins de l'Hôtel de ville, rue de Strasbourg, arrivée au Palais de justice. Mais, où sont tous les copains enchaînés aux grilles pour le statut des objecteurs de conscience ? Ils ne sont plus là, ils sont pères, grands-pères, le service militaire n'existe plus, on n'objecte plus. Juste à côté du palais de justice, l'UCJG.

Union Chrétienne de Jeunes Gens, foyer de jeunes travailleurs qui a accueilli le MLAC, Mouvement de Libération pour l'Avortement et la Contraception pendant toute la lutte : contradiction havraise d'être accueilli dans un lieu chrétien pour une telle bagarre. Dissolution de la manif.

On vient de faire le circuit des petites manifestations, les locales, pour le pouvoir d'achat, le maintien des emplois, mais les grandes, celles d'envergure contre le G8 à Deauville, les attaques sur nos retraites... Elles commencent comme les autres, empruntent les mêmes rues jusqu'à l'Hôtel de ville ensuite, direction les quais. Rue de Paris, passage devant le centre culturel construit par Oscar Neimeyer, officiellement « le volcan » ou « le pot à yaourt » pour les havrais. Quai Southampton, le car-ferry, le quartier Saint François, pêcheurs, halle aux poissons, bassin du Roy, bassin de la Barre, Quai de l'Isle. Sur la droite, le grand port : cales sèches, grues, containers, navires en partance. C'est là que j'ai déposé John, un auto-stoppeur américain qui, après un grand tour en Europe, sans le sou pour se payer son billet de retour avait rejoint Le Havre pour trouver un bateau qui le ramènerait gratuitement chez lui. Nous l'avons accueilli pour une nuit, il est resté deux semaines. Chaque matin, il empruntait mon vélo et allait arpenter le port à la recherche de son bateau. J'étais sceptique, mais lui était très confiant. Il ne nous gênait pas, plutôt facile à vivre, nous échangeons sur nos modes de vie, nous l'emmenions partout, dans la famille, chez nos copains. Nous le retrouvions, en statut, dans des positions invraisemblables sur le tapis de la salle. Il participait à la vie commune, trop ! Nous étions las de ses petits plats végétariens bios et nous nous ruions dans la cuisine pour atteindre les casseroles avant lui. Un jour, il a trouvé ce qu'il cherchait. Le lendemain, je l'accompagnais au port avec tout son barda. De loin, il m'a montré son bateau, je ne devais pas m'approcher plus. Je lui ai prêté un peu d'argent et l'ai regardé s'éloigner. Trois mois plus tard, je recevais un mandat et une lettre de lui. Il n'avait pas fait son voyage en clandestin, mais comme marin au pair.

Quai Casimir Delavigne, quai Colbert, Bassin Vauban. Fin du circuit, on remonte dans le car et on rentre chez soi. Dans ces grosses manifestations, on flirte avec le port, quand on habite au Havre, on vit avec. Là où les syndicalistes et les politiques ne nous emmènent jamais, c'est au port de plaisance et à la plage.

Vous ne verrez pas le musée qui fait face à la mer, premier musée reconstruit après la guerre, moderne à l'époque, tout en verre, avec une sculpture, un œil énorme, tourné vers la mer, « un œil ouvert vers l'avenir ». Le musée a été détourné de sa fonction initiale pour devenir la première maison de la culture de France, inaugurée par André Malraux en 1961 : « Sachez qu'un jour on dira que c'est ici, aujourd'hui, que tout a commencé. » C'était la première pierre posée pour un grand projet culturel, pour que « n'importe quel enfant, si pauvre soit-il, puisse avoir un véritable contact avec son patrimoine national et avec la gloire de l'esprit d'humanité ». Pendant les évènements de mai 68, la maison de la culture a rayonné sur tout Le Havre, projetant « Alexandre Nevski » dans les usines en grève, « Le jour se lève » dans la salle de cinéma du paquebot France, les comédiens y lisant dans plus de deux cent entreprises des poèmes de Prévert, les plaques d'acier des navires en construction se couvrant de poèmes écrits à la craie. André Malraux a sommé, en vain, les salariés de cesser leurs activités arguant qu'ils mettaient en danger son grand projet de « culture en création pour l'intelligence partagée ». Toutes ces actions n'ont pas donné la révolution, mais ont permis une approche du lieu à toute une frange de la population qui y était étrangère, elle a été aussi à l'origine de nombreuses créations artistiques. N'avaient-ils pas, au contraire participé activement à ce grand projet ? Tout ça je ne l'ai pas vécu, mais c'était un passé proche à mon passage au Havre et cette expérience imprégnait toute la vie culturelle. Comment pouvions nous accepter la trahison de « la femme fleur » .

Vous ne verrez pas les maisons alignées, toutes différentes qui font face à la plage, celle d'Armand Salacrou, énorme, un perron posé sur une grotte, en fausse roche, fausses branches tout en ciment. Au premier regard, on la trouve laide et, peu à peu, au fil des promenades, on se surprend à l'aimer. Le mauvais goût poussé à l'extrême mènerait-il à la beauté ?

Vous ne verrez pas la plage, où on se sent si bien, quel que soit le temps, quelle que soit la saison. A trois cent mètres de l'Hôtel de ville, des magasins, on n'y échappe pas, elle nous happe. L'été, on s'y baigne, on n'y reste pas des heures allongés, pas à cause des galets, on y est habitué, non parce qu'on sait que demain, elle sera encore là. Les jours de gros temps, nous allons au plus loin de la jetée et nous jouons avec les vagues. Elles sont toujours gagnantes. Elles nous bercent, elles nous agressent, nous revenons vers elles.

Dès le printemps, les familles se retrouvent sur la promenade et mangent des moules frites en regardant le coucher du soleil. Le 14 juillet, on y tire le feu d'artifice, des lumières de toutes les couleurs sur la mer, magique !

Pas facile de montrer l'essence du Havre. Karasmaki dans son intemporel « Le Havre » et Lucas Delvaux dans « 38 témoins » ont réussi. Quel talent !



Irène

Blottie au pied des vestiges du château, ma ville vous invite...

D' un coup d'œil embrassé,
Clochers éparpillés,
Ruelles dissipées
Maisons coquettes,
Jardins de paix,
Abbayes monumentales.
Deux avenues rivales s'étoffent de magasins pompeux,
Argenté, le ruban de l'orne, étonne les ponts endormis,
Etourdi le tramway dépose sa ronde de piétons,
Epicé, le marché du dimanche s'étale près du port,
Escale en ma ville, le port accueille les aventuriers...
Ma ville prend le pouls du jour,
Ma ville invite à la flânerie,
Ma ville est trésor d'histoire,
Ma ville est gourmande de tripes
Ma ville s'habille de quatre lettres...
C a e n



Françoise M.

Caen, ma bourgeoise

Caen, c'est le nom de la ville de mon enfance, de mon adolescence, de ma vie d'adulte.

Caen, ça sonne banal, moyen, ça manque de peps, de tonus, d'excentricité, de couleurs.

Pourtant, faut faire avec, vivre avec, s'en faire une alliée, tirer de ses avantages conventionnels de quoi se construire une vie agréable, tranquille, à son image.

Cependant, je me souviens qu'elle fut pour moi, enfant, un extraordinaire terrain d'aventures. Derrière la place Saint Gilles, là où j'habitais, tout près de l'abbaye aux dames, il y avait encore de nombreux baraquements d'après-guerre ou s'entassaient des familles "aux mœurs barbares" coupant d'un coup de hache, sec, la tête de poulets qui continuaient à courir encore quelques instants; alors terrorisée, ventre à terre je rentrais à la maison, abandonnant mon petit vélo, sur la scène du crime, que mon père devait revenir chercher.

Je me souviens d'un jardin demeuré à l'abandon derrière notre maison et de son immense marronnier ; je l'escaladais comme je pouvais jusqu'à atteindre son tronc creux ; j'y passais des heures seule, tel Robinson Crusoé sur son île déserte.

Je me souviens que sur les lieux de l'actuelle comédie de Caen, rue des cordes, le jeudi jour sans école et jour d'ennui, je me rendais dans un baraquement ayant forme d'un tonneau recouvert d'un enduit goudronné. Là, les "bonnes sœurs" dispensaient leurs soporifiques leçons de catéchisme ; mais dieu soit loué! et rendons leur grâce, pour ma plus grande joie, elles avaient aussi installé dans ce lieu, une petite bibliothèque .J'y entrais alors avec recueillement, émerveillement comme dans la caverne d'Ali baba. Et j'en ressortais chaque semaine avec un livre à la couverture rouge et or.

Mes plus belles escapades me conduisirent jusqu'au jardin des plantes, qui "lui", n'a pas pris une ride tel il est aujourd'hui, tel il était hier. Et quand je suis au pied des petites cascades, alors je revois avec stupéfaction et incrédulité la petite fille que j'étais ; elle apportait son petit seau et subtiliser avec vivacité les

têtards tellement convoités dont elle guetterait des heures durant la transformation en grenouille. Ce qui ne se produisit jamais.

Sur le chemin du retour, Je traversais le grand chantier de construction de l'église Saint Julien ; il y avait à terre des centaines de carreaux de toutes les couleurs, ils prenaient par transparence toute la lumière du soleil et m'éblouissaient. Plus tard, bien plus tard au cours de mes sorties culturelles, dans les vitraux modernes admirés, je reconnaîtrai les beaux carreaux qui me fascinaient tant.

Puis, je passais par le château de Guillaume Le Conquérant, fierté locale, qui, abritait encore en son sein un casernement de soldats ; sur ses flancs, s'étagaient des vieilles bicoques insalubres abritant des familles sans toit. Les sinistrés d'après-guerre en attente de relogement. Cette misère que je pressentais, me faisait un peu peur et m'attirait à la fois; d'autant que mes parents me recommandaient de ne pas m'attarder dans ce quartier "mal famé".

Il m'arrivait aussi après que la cloche de l'école Saint Pierre de la rue Bicoquet ait sonné la fin de la journée de scolaire, de trainasser en route et de faire un détour par le port situé en bas de mon quartier. C'est là que me fauflant parmi des badauds attroupés, j'ai vu pour la première fois un mort, un noyé, tout gonflé d'eau et tout violacé. Ces images sont encore intactes dans ma mémoire et me reviennent désagréablement avec précision et netteté dès que je lis dans notre journal local "Ouest France" qu'on a retrouvé un disparu, noyé dans le canal... j'avais 8 ans je crois...

Ensuite, un peu plus tard, il nous fallut déménager et rejoindre "provisoirement" disait ma mère le quartier de la Guérinière, grand ensemble de bâtiments modernes tout confort; eau chaude, chauffage central, salle de bains, chambre pour moi toute seule, et plein d'enfants (quarante dans ma cage d'escalier !) pour jouer ; enfin découvrir la société des autres, le mélange, le melting pot tant honni par ma mère qui n'y voyait que promiscuité et déclassement.

Mon adolescence y fut heureuse et mes nouveaux terrains d'aventures étaient les champs encore très nombreux qui entouraient la Guérinière, et le quartier de Tonneauville, lieu de tous les dangers et de toutes les perversions disait ma mère ; pourtant nous y avions quelques bons copains "infréquentables" !

Nous passions beaucoup de temps à la « maison des jeunes et de la culture » ; une grande salle en préfabriqué était notre quartier général. On y faisait cinéclub, et on s'y entraînait à regimber contre cette société d'après-guerre que l'on trouvait étouffante, conservatrice, "ringarde". Les idées s'épanouissaient, s'agitaient, préparant les lendemains, Mai 1968.

En Mai 1968, Caen "la bien pensante" fut toute secouée ! Contrairement à toute attente elle fit la "une" des actualités nationales par l'ampleur de son soulèvement.

Moi, j'étais "déjà" mariée, maman d'une petite fille, comme ma mère j'avais fini par désertier la Guérinière. Je dus taire mon désir d'aller manifester et dépaver la rue froide. Je me devais d'aller récupérer ma petite fille à la crèche jaune, dite "suédoise" don et contribution des Norvégiens à notre ville sinistrée de la dernière guerre. Il y a peu, on pouvait encore y déposer ses enfants en toute sécurité tellement ces constructions provisoires étaient d'une qualité exemplaire.

Ensuite et depuis ces événements révolutionnaires, eh bien, j'ai mené, la vie de tout un chacun, avec ses hauts et ses bas, J'ai voyagé, découvert d'autres mondes, mais comme la chèvre de monsieur Seguin, je suis toujours revenue à mon piquet, ma bonne petite bourgeoise ville de Caen.



Yves

Quand

Viendras-tu me voir ? Et quand ? Quitteras-tu les bords de la Neva, les ponts majestueux et les canaux imposants, les coupoles colorées de tes églises, l'âme de Pouchkine, les avenues immenses que nous parcourions avec ravissement ?

Tu ne trouveras rien de tout cela dans ma ville. Les flèches de ses clochers peinent souvent à percer les nuages. L'hiver y est long et pluvieux. Son nom t'est difficile à prononcer. Tu dis « Cannes » mais, ici, pas de paillettes ni de chichi. Pas de tapis rouge pour les stars.

Elle te paraîtra sans doute comme un gros bourg, mais quand j'étais petit enfant c'était pour moi une capitale. Nous empruntions le bus des « Courriers Normands » qui nous menait au centre ville. J'étais impressionné par la salle des pas perdus où s'affichaient les horaires sur de petits cartons rouges ou noirs sur fond blanc. J'aimais regarder les chauffeurs ranger en toute hâte les paquets des voyageurs dans les soutes et sur le toit de leur bus. Ils volaient presque dans leur grande blouse beige, ouverte le plus souvent, et leur casquette à visière leur donnait de l'importance. Les destinations annoncées par la tour de contrôle me semblaient très exotiques « Tilly-sur-Seulles », « Caumont-l'Eventé », « Le Havre ». La ville était donc à la croisée de si grands chemins ?

Ma mère nous emmenait aux « Nouvelles Galeries » et à « Monoprix ». Les deux grands magasins me semblaient immenses dans cette ville encore en reconstruction.

Il ne restait rien, déjà, des amoncellements de pierres calcinées, des murs éventrés, des façades béantes. La guerre était encore dans les esprits et les conversations, mais la ville renaissait, mariant avec bonheur l'ancien et le moderne.

Aussi, arpenteras-tu tour à tour des avenues rectilignes et de petites rues biscornues. Elles te guideront sur les traces de notre histoire millénaire. Tu y rencontreras un Duc fameux parti à la conquête de l'Angleterre sur des bateaux à tête de dragon. De son château, tu domineras toute la ville, longtemps dite « des cent clochers ». Trois églises marquent particulièrement le paysage. Sur ta droite, les deux flèches de St Etienne. Bien qu'éloignées, elles en imposent cependant par leur hauteur et leur finesse. Elles signent la puissance normande d'alors sur les deux côtes de la Manche. En face de toi, St Pierre, une église gothique dont les extérieurs récemment restaurés resplendent de lumière car la pierre calcaire d'ici est renommée pour son grain, ses teintes chaudes et claires. Sur la colline, à ta gauche, tu distingueras une autre église romane, celle de la Reine Mathilde. C'est ma préférée car son intérieur est d'une grande unité de style. Très lumineuse et équilibrée dans ses dimensions, elle semble bienveillante à ses visiteurs.

Lors de nos promenades, je te raconterai des tractations avec un pape ou des épisodes de la Guerre de Cent ans. Tu assisteras au Mariage de la Vierge et le Phénix criblé de flèche, mais sans cesse renaissant, déploiera ses ailes devant toi. A vélo, tu longeras le canal jusqu'à la mer. Les grandes marées mettent à nu d'immenses plages dont tu apprécieras le sable fin.

Que te dire encore pour que tu achètes bientôt ton billet de voyage ? Dans une prochaine lettre, je te parlerai des gens d'ici, des bras et des esprits qui ont façonné cette région. Des fêtes et des luttes. Des vagues de migration qui ont contribué et continuent à contribuer à son développement.

Car notre ville, vois-tu, cernée par la plaine et par la mer, laisse souffler à leur guise les vents venus du monde entier.

Dis moi quand, car je t'attends.



Séance 5 : Le nom de ma ville

Josette

Ma ville est sans nom. Oui, sans nom ! Je vois bien que vous ne me croyez pas et vous avez bien raison. Une ville sans nom, ça n'existe pas ! Tout sur cette terre a un nom : un chat est un chat, Paris est Paris.

Alors une ville sans nom, évidemment, ça pose problème. Comment y envoyer du courrier ? Sur une carte, comment la trouver ? Le promeneur qui y arrive est complètement paumé ! Et puis les habitants de cette ville sans nom, eux non plus, n'ont pas de nom. Sont-ils des sans-nommiens, des sans-nommois ou des sans-nommais ? Avouez, le son de tous ces noms n'est pas très bon !

Ma ville n'a-t-elle jamais eu de nom ? A moins qu'elle l'ait perdu...

Parce qu'elle a été jadis une ville sans maison ? Stupide, une ville sans maison n'est plus une ville, c'est juste un endroit pour les moutons.

Parce qu'elle a parfois été sans garçon ? Mais une ville sans garçon, c'est impensable ! Surtout pour les filles bien entendu ! Qui les ferait danser le soir, au bal, sous les lampions ?

Parce qu'elle a été hantée par de méchants démons qui, chaque nuit, effrayaient la population ?

Parce qu'elle a eu une prison où l'on enfermait les trop beaux garçons ?

Parce que les hommes qui l'habitaient ne portaient pas de pantalon ? Ca devait être drôle tous ces hommes en caleçon !

Parce que tout le monde dansait en rond sur des ponts bien moins beaux que celui d'Avignon ?

Parce que les belles dames lançaient des postillons sur le nez de leurs compagnons ?

Pourtant, il eut été facile de lui donner un nom.

Elevée au bord de la rivière, elle aurait pu s'appeler Rive-Claire.

Enfouie dans une vallée tranquille, elle aurait pu s'appeler Calme-ville.

Riche de ses maisons d'autrefois, elle aurait pu s'appeler Murs-bois.

Mais non, ma ville est sans nom, il faut bien s'en faire une raison !



Arlette

C'est une petite ville au pied d'une cité, au pied de dame Carcas. La bastide, comme on l'appelle, dort. Les péniches se posent et glissent doucement sur son canal. Bien sûr notre accent résonne et c'est lui qui sonne ton nom dans le quadrillage des rues. Le « r » roule, le mot chante comme disent les visiteurs. D'ici, de loin ton nom sonne c'est l'écho. CAR, CAS, et encore sonne. C'est le souffle de l'Occitanie.



Claudine

Lorsque j'arrivai dans le Marais, après avoir quitté le quartier de mon enfance, ma première visite fut pour l'île de la Cité où s'élève majestueusement Notre-Dame. L'œuvre de Victor Hugo avait enchanté mes lectures, et là, elle se dressait devant moi, dans sa somptueuse réalité, au fond de son parvis dégagé du quartier médiéval qu'elle surplombait autrefois. Comme j'aimais éveiller le passé, je décidai de remonter les siècles : de la Cour des Miracles au Gibet de Montfaucon, j'orientai ensuite mes promenades vers les thermes de Cluny et les Arènes de Lutèce.

Lutèce, le nom primitif de ma ville, un joli nom, harmonieux, glissant sur la Seine comme les Nautés qui l'approvisionnaient, Lutèce qui nous légua sa fière devise «Fluctuat Nec Mergitur »...Je l'imaginai riche et paisible, la Lutèce des romains à qui elle devait sa prospérité et l'inestimable Pax Romana. Elle fut douce à ses hôtes pendant deux siècles avant que les barbares ne la pénètrent et ne la violent. Alors, Lutèce la romaine, ruinée, dévastée, défigurée, reprit le nom de la tribu gauloise des Parisii qu'elle avait autrefois domptée puis assimilée. Elle pansa ses blessures et devint Paris, deux syllabes plus dures, plus agressives, mais qui pour moi désignent la plus belle ville du monde, Paris à laquelle je ne cessai de penser lorsque je la quittai, Paris des artistes, Paris des monuments, des musées, des cimetières, toujours plus séduisante au fur et à mesure que je l'arpentai, Paris à laquelle je me liai pour toujours, malgré de nombreuses infidélités et une fuite définitive vers l'ouest.

Dans la chaleur moite de l'été, dans la splendeur rousse de ses parcs à l'automne, luisante de pluie ou dans la boue neigeuse en hiver, j'aimai tous ses visages, toutes ses saisons. Je la redécouvrais après chaque absence avec le même élan. Elle s'arrime encore à mon cœur par mille fils ténus mais solides. Ses courtes syllabes brillent comme des bijoux, précieuses et riches de mes souvenirs. Paris, « Reine du monde » comme dit la chanson... « Paris est une blonde », oui, blonde lorsqu'un ministre lui imposa le ravalement de ses façades, blonde parce que séduisante et un peu perverse. Je n'ignorai pas son double visage, ses rues sordides et ses quartiers misérables, mais cela la rendait plus intéressante à mes yeux. Paris, transpercée par un fleuve aux eaux troubles qui entraînent dans leur courant d'innombrables vies au cours des siècles : massacres, suicides, fuites désespérées...Paris tant aimée pourtant, Paris aux innombrables amants, Paris qui fait rêver les étrangers, quels indéfectibles nœuds m'attachent à toi pour la vie, Ma vie ?



Paul

Un pas vif, un escalier roulant promptement descendu, un billet avalé par une machine gloutonne qui l'estampille d'un sceau indélébile - fini *le poinçonneur des Lilas* - et le voilà sur le quai. Il attend, les yeux rivés sur un écran, haut placé. Les deux syllabes, qui lui jouent des tours dans sa tête enfiévrée par les longues heures du vol, s'affichent.

Une écharpe rouge, bleue surgit du tunnel dans sa symphonie de wagons brinquebalants, s'arrête. Le voilà embarqué et trois notes s'agitent : à Paris.

La bête fonce. Un regard distrait : routes, usines, gares se mêlent inextricablement ; le premier visage de la mélodie. Les façades de verre scintillent avec les murs lépreux voisins. Les barres d'immeubles jouent à saute-mouton avec les pavillons de banlieue. Les friches abandonnées se refusent, pour un temps, à s'abandonner à la monotonie des entrées de ville. La zone fiévreuse enserre, encercle un autre monde ; et tel un poumon expulse, aspire matin et soir la foule laborieuse : la mélodie du quotidien...

Les rails cliquettent. La rame brutalement quitte la lumière et se jette entre les parois grisâtres du souterrain. Surpris, il sursaute : elle avance et tel un insecte fouisseur trace sa galerie, laboure les entrailles de la ville, les irrigue. D'autres la suivent, la saluent sur le rail opposé d'un ruban de lumière, il le sait ; elles portent en elles cette force, héritage des folies, des petites, des ivresses de grandeur de ces hommes que l'on appelle les Parisiens.

Une trouée, un embrasement et la bête ferrée grince de quatre fers. Elle s'arrête. Les portières s'ouvrent et une foule se répand sur le quai. Les voilà, ces hommes et femmes partis pour l'aventure, les uns pressés, avec pour certains un air guilleret. Ceux-là portent une joie. Il en est sûr, les deux syllabes les portent. Oh, c'est ce Paris celui qu'il a entendu chanter sous tous les tons : « A Paris quand un amour fleurit... » « Paris canaille » « ...Paris s'éveille »...Il les suit. Un courant d'air l'aspire.

Retrouver l'aérien, le parfum si particulier de cette ville qui, au-delà des vapeurs délétères de la circulation automobile, lui enjoint à devenir « Le piéton de Paris », à musarder dans ces villages qui jettent entre eux des frontières invisibles, à rêver comme le promeneur solitaire, à se retrouver un jeudi 24 Octobre 1776 et aujourd'hui à lire ces mots « je gagnais les hauteurs de Ménilmontant, et de-là, prenant les sentiers à travers les vignes et les prairies, je traversai jusqu'à Charonne le riant paysage qui sépare ces deux villages » et en même temps il entend le fracas du XXI^{ème} siècle qui bouleverse les deux syllabes. Les pelleteuses fouillent, arrachent le passé. Les bétonneuses, les grues se jettent à l'assaut du ciel, lancent un cri de victoire au présent ; mais elles savent que demain les excavatrices reviendront. Paris vit.

Le Paris vivant appelle. Le bougnat auvergnat, le ramoneur savoyard accouraient, peuplaient les cours et peu à peu quittaient leurs habits d'hier mais la teinte de l'ailleurs se refuse à disparaître. L'appel résonne au-delà des frontières et au gré de l'Histoire, ils arrivaient en rangs serrés, Italiens, Espagnols,

Portugais .Les deux syllabes, véritable rouleau compresseur, les laminaient mais ils fleurissaient les mets de l'ogre. Le monde s'élargit et la ville magnétise encore ; les mille feux de la liberté, du luxe résonnent encore mais le mirage s'éteint avec le cauchemar du quotidien, du regard soupçonneux. Paris accueille, Paris rejette. Oh, pense-t-il, Paris est-il toujours Paris ?

Pourtant, les visiteurs d'un jour sont toujours aussi nombreux ; ils se pressent. Les hauts lieux historiques, les grands magasins, les tours rapides de la ville dans ces autocars que l'on rencontre dans toutes les capitales du monde nourrissent leur imaginaire. Les appareils photos crépitent ; les ponts se peuplent d'amoureux enlacés pour l'éternité ; la tour Eiffel est plaquée à jamais dans un album du bout du monde ; Notre-Dame abandonne ses prières pour une visite guidée et Quasimodo et son Esméralda vivent dans les dessins animés...Adieu Paris !

Mais là, à la sortie de cette bouche de métro, il voit la foule quotidienne affairée, un véritable tourbillon autour de lui. Les uns, cravate au vent, portable en bandoulière, casque sur la tête enfourchent leurs montures à deux ou trois roues, d'autres respectueux d'un air respirable naviguent sur les pistes cyclables. Le pas rapide de certains bousculent les nonchalants. Où vont-ils ? Tous rivés à une seule idée : la ville les attend.

Mais, il le sait, cette foule peut très vite devenir celle des grands jours, celle qui porte les accents de l'avenir. Elle s'enveloppe de banderoles, de cris, de chars décorés des slogans des lendemains. Luxuriante, elle emplit la grande place. Disparue la forteresse, la prison, celle que les foules ont envahie un jour de colère, aujourd'hui le génie de la Bastille veille sur elles. Oubliés ces jours troubles ? Les traces des colères les habitent. Elles se souviennent de Gavroche qui chancelle mais « Il éleva ses deux bras en l'air, regarda du côté d'où était venu le coup et se mit à chanter... » La douleur les a étreintes, un soir de février 1962 au métro Charonne. Mais le peuple de Paris est toujours là.

Les deux notes si courtes vivent... La Seine l'attend, apaisée aujourd'hui, mais toujours prête à ensevelir la vieille cité. Elle porte images désordonnées, parfums multiples, cris, chansons, murmures, poèmes, déambulations, regards d'hier et d'aujourd'hui d'un Paris quelque fois chancelant mais

« Sous le pont Mirabeau coule la Seine

Vienne la nuit sonne l'heure

Les jours s'en vont je demeure ».

La symphonie d'une ville...

A

Monique

Marion n'est pas très contente ce matin, le mardi c'est dictée... et en CE1, c'est très difficile d'écrire les mots pas tout à fait comme on les entend !

La maîtresse lit le titre : PARIS.

« Ah ! Je connais, j'y suis allée pendant les vacances et c'était super-chouette ! Alors, d'abord un P comme le Parvis de Notre Dame, c'est là que Quasimodo rencontre Esméralda, j'ai vu le dessin animé « Le Bossu de Notre Dame » ! J'aime danser comme Esméralda ! »

Et puis un A : Arc de Triomphe ! Je n'ai pas beaucoup aimé ce drôle de « machin » ; ça ressemble à un élément de « Légo », mais les grands disent que c'est un lieu de souvenir. Moi comme souvenir, ce sont toutes les voitures qui tournent, tournent et on se demande bien où elles vont ?

Je continue : un R. Ah oui ! La grande Roue. Ca c'est super !; j'ai eu un peu peur, mais j'étais avec papa, alors il me serrait très très fort, mais lui non plus n'était pas très rassuré ! C'est Place de la Concorde.

Et le I, je ne trouve pas ? Peut-être « Ippodrome » ? C'est Grand-Père qui parle de ça, les noms sont très jolis : Longchamps, Vincennes ; je ne connais pas, mais à Grand-Père, c'est son « dada ».

Avec le I peut-être aussi « Les Izées » ? Ou quelque chose comme ça ! Vous savez la maison du Président. Je crois que c'est une grosse bêtise... Pardon. »

La dictée est terminée et la Maîtresse fait la correction.

« Et voilà ! J'ai déjà une faute dans le titre. Il faut mettre un S à la fin et on ne l'entend pas : je vous avais prévenus !

Donc un S , mais bien sûr c'est la Seine ; c'est ce que j'ai préféré (avec la Tour Eiffel, mais je trouve qu'elle crâne trop celle-là, et ça m'énerve).

La Seine me fait penser à une grande écharpe toute douce que Paris enroule autour d'elle pour se calmer du bruit et de ses misères. J'ai vu beaucoup de gens se promener tout au bord, cela fait peur parfois, ils sont tristes et on croirait qu'ils vont tomber.

Mais, mon rêve c'est d'habiter sur une péniche...»

Marion sursaute... « Maintenant vous saurez que Paris s'écrit avec un S à la fin ! Est-ce clair, Mademoiselle la rêveuse ? »....hurle la Maîtressse.

~

Jenta

Paris-Panam : on te chante au coin d'une rue, en guenille, en costard, sur tes pavés, tes boulevards.

Ma traîtresse en lamé, t'es fardée de néon et dans tes veines sombres coulent les affairés glissant de stations en stations.

On a creusé ton ventre pour en faire des parkings. On a lustré tes portes, ravalé tes façades, ça sent le propre, ça sent le fade.

Tes ailes des moulins ont perdu leur superbe et tes jardins miteux abritent les clochards, les échoués du monde, les passants, les moutards.

Le rêveur pense à toi, il pense à sa Lutèce... à son charme effacé, à ses douces lueurs aux quais humides et bleus aux couleurs de la Seine scintillant sous les ponts, il pense au café crème, aux senteurs de croissant, aux cabarets d'un soir ; assis à ses terrasses, il l'invente à nouveau : rue Campagne Première il devient son Pierrot, elle est belle la gueuse dans son manteau d'asphalte ! Sans ses clous mis « au clou », édentée mais superbe ! Il l'aime ! Il la déteste.

~

Michelle

J'ai voulu fuir, je suis allée à ta rencontre comme on se jetterait dans le giron d'un vieil amant. Tu allais me protéger, m'entourer de tes attentions ; tu étais solide, pragmatique, tes pieds géants qui m'assuraient équilibre et stabilité bien posés sur la terre.

Je me suis avancée peu à peu et ta silhouette s'allongeait, s'étirait ; ses contours étaient ravinés par l'érosion, battus par le dieu Eole, à la fois usure et renaissance. Je pouvais me cacher dans tes criques, habiter dans tes grottes, je possédais mille cachettes de solitude.

Je m'attendais à une étreinte mais tes bras t'entraînaient loin de moi vers des îles lointaines où tu tendais la main à d'autres promeneurs solitaires pour les réchauffer, les caresser, les reconforter.

Je souffrais de tes infidélités répétées mais il me restait ton cœur qui battait pour moi au rythme d'une berceuse. Il vibrait à mes pas pressés, nerveux, en quête de tendresse. Il m'offrait les rues de ta ville, lumineuses et accueillantes, les bars remplis de chaleur et de chansons. Il déployait et révélait rien que pour moi les trésors les plus rares.

Cela aurait dû me suffire mais je voulais te percer à jour, connaître ton nom. Sur tous les murs, j'écrivais : « Comment t'appelles-tu ? Qui es-tu ? Qui ? ».

Je tournais en rond dans Quiberon.

~

Françoise L.

Le Havre, tout y est grand, la ville, le port, la plage. Comment imaginer que tu fus un jour un petit port abrité, refuge de marins perdus en mer ? Des phares indiquent le chenal, le bateau entre dans le port, les marins s'égaient sur les quais, heureux de retrouver le plancher des vaches après des jours, des semaines, des mois de navigation. Dans les bars, ça discute fort, ça rit, ça chante, ça crie. Après ce sera le retour à la maison, la femme, les enfants qu'on serre dans ses bras, le lit douillet dans une maison accueillante, ou, si ce n'est qu'une escale, le retour à sa couchette, sans quart ni tangage. Une halte dans une vie de vagabondage, une pause pour mieux repartir. Regard envieux des autochtones qui ont choisi de ne plus quitter ce havre et vivre par procuration les aventures de ces marins.

Le havre, si j'épèle ton nom, H A V R E.

Le H, c'est la Houle sur la mer, la Halte entre deux voyages, l'Hospitalité dont tu peux faire preuve, l'Hétérogénéité de tes habitants, la Hargne des dockers, ouvriers, chômeurs qui sillonnent tes rues, la Harangue des marchandes de poissons.

Le A, c'est pour l'Aventure, l'Accueil, l'Arsenal, les coups frappés contre l'acier des bateaux en construction, l'Angleterre, l'Amérique à ta porte, les Antimondialistes, les Anticapitalistes en colère, l'Attente des femmes de marins.

Le V, c'est le Voyage, les Vaisseaux qui entrent et sortent du port, les Vagues qui roulent les galets sur la plage, les Voiles de la liberté qui remontent la Seine, tous les quatre ans, pour rejoindre Brest.

Le R, c'est l'éternel Retour, le Repos, le Refuge, la Reconstruction, la Renaissance de ta ville, partiellement détruite par nos libérateurs, les Raffineries et Renault qui te font vivre, la Résistance, la Rébellion de toute ta population.

Le E, c'est l'Estuaire de la Seine, l'Ecume des vagues, l'Escale, les Entrepôts, l'Euphorie de tes fêtes, l'Energie, l'Enthousiasme, l'Equilibre ville, port, mer.



Yves

CAEN

Quatre lettres qui s'entrechoquent et se complètent tout à la fois.

Le **C** enveloppe, rassure, est maternel. Le **A**, bien campé sur ses jambes, a des allures de conquérant et interroge les cieux. Le **E** tend ses bras tout en s'appuyant sur son voisin. Le **N** est joyeux et espiègle.

Et ce mot comment le dit-on ?

En un seul son. Nasal, il est parfois difficile à prononcer pour les étrangers. Le voudraient-ils plus chantant, plus festival de cinéma, poussé par un vent du sud, tapis rouge au bord d'une mer chaude ?

Mais non. C'est un camp. Celui dont s'entouraient les guerriers normands à peine débarqués d'un drakkar, portés par des vents tranchants sur des mers houleuses et rebelles.

Ah ! Ce mot ! Il l'interroge. Il fait la part belle aux cancans, aux qu'en dira-t-on, au Quand de Devos. Bêtement, il perd de sa vigueur quand il devient Caen-la-mer : serviettes de bain, casino et huiles solaires.

Le Caen bref est plus craquant.



Séance 6 : Ma ville d'élection

Françoise M.

Qu'est ce qui fait rêver une toute jeune fille à peine sortie de sa province normande ?

PARIS !

La première fois que j'ai vu Paris à la sortie du tunnel de Saint-Cloud, la tour Eiffel " direct dans les mirettes" ! La ville rêvée s'est alors ancrée définitivement dans ma mémoire et dans mes désirs. Désirs de l'arpenter, la découvrir, la fouiller, encore et encore. Aller à Paris, demeure toujours une de mes joies les plus profondes. Tant d'années après, remonte en moi, chaque fois que je m'y rends, le plaisir furtif mais bien présent, du premier éblouissement que j'ai eu d'elle.

Durant des années, dès que l'occasion m'en était donnée, je « lâchais tout » pour la retrouver savourant d'avance les plaisirs que j'en attendais.

La veille au soir de mon départ pour la capitale, je rejoignais ma chambre plus tôt ; avec une infinie gourmandise, j'éparpillais sur mon lit cartes, plans, guides, revues qui me parlaient d'elle, et je bâtissais soigneusement l'itinéraire de l'arrondissement élu, ne laissant rien au hasard, redoutant de "louper quelque chose".

J'aimais me frotter aux gens pressés, jouissant de mon statut de « promeneuse le nez au vent ». J'aimais le bruit cacophonique de la ville, son agitation insensée, les couleurs si diverses de sa population. Elle me semblait tellement plus excitante que ma « bonne ville de Caen ».

J'aimais les boutiques de vêtements qui à l'époque n'étaient pas encore franchisées et avaient leur exclusivité à Paris. Alors, quel plaisir, quel petit orgueil ridicule mais délicieux de rapporter une jupe dont l'originalité serait tout de suite remarquée des copines et qui me ferait répondre à leur curiosité : « Ça ? ça vient de Paris » !

Longtemps, j'ai aimé les clichés de cette ville : le quartier Saint-Michel et ses restaurants grecs, où l'on se fait hêler comme sur la Plaka ; les clubs de jazz, les bistrotts de Saint- Germain-des-prés. J'y prenais un « petit noir » et mon petit cinéma interne pouvait commencer : Sartre, Beauvoir, Vian, Gréco, je marchais émue, dans leur pas...

Quand je fus rassasiée des quartiers mythiques, mes vagabondages se firent plus exigeants ; je cherchais davantage à m'imprégner de l'histoire de Paris, je confrontais mes impressions à ce que je savais d'elle, à ce que j'apprenais d'elle ; ce qu'elle avait été jadis. Ce qui l'avait façonnée au fil des siècles.

Du moyen âge à nos jours, quelles transformations harmonieuses ! L'architecture haussmannienne fait toujours merveille, côtoyant des quartiers qui ressemblent à s'y méprendre à de vrais petits villages plein de charme, presque insolites dans cette métropole, à deux pas des grands boulevards.

Tandis qu'à la Défense, nouveau territoire parisien, s'érigent plein d'audace des immeubles gratte-ciel nous faisant rêver d'Amérique.

Je ne peux empêcher ma pensée de faire des petit détours dans le passé, imaginer que dans ce fier et beau Paris d'aujourd'hui, il n'y a pas encore si longtemps, on marchait crottés dans ses ruelles boueuses, étroites, sombres, imprégnées d'odeurs nauséabondes.

Le Paris de Zola est encore bien présent, débarrassé de ses miasmes, rénové, embelli, il demeure chargé de la douce mélancolie du temps qui a passé et fort de ses épisodes historiques.

C'est ce Paris-là qui a ma préférence, je le hume, le respire en flânant sur les quais de la Seine, en m'attardant sur ses ponts; J'aime le pont Neuf avec ses balcons en demi-cercles qui permettaient aux équipages attelés de céder la place à ceux qui s'engageaient dans l'autre sens ; plus tard des petites boutiques, des petits marchands y prirent place ; on pouvait y acheter des fleurs, faire cirer ses chaussures ou tout autre babiole . J'aime aussi le Pont des Arts tellement romantique, avec ses passerelles métalliques et son plancher de bois cher aux amoureux. Ils s'y font maintenant serment de « s'aimer toujours » symbolisé par l'accroche de petits cadenas.

J'aime visiter les passages couverts tellement élégants, aux décorations si raffinées avec leurs fastueuses verrières. Ils réveillent en moi, instantanément, les souvenirs des lectures des romans de Balzac (*Les illusions perdues*) ou du *Nana* de Zola. Il y règne encore une atmosphère feutrée, mystérieuse, légèrement intimidante, quelque chose qui relève d'une intimité dont on n'a pas la clé, entretenue par les

propriétaires de commerces d'objets rares ou passés de mode dont la consommation de masse nous a déshabitué.

Il est toujours possible à PARIS de désertier le rythme effréné de la ville, de se défatiguer de son vacarme, "de faire des pauses dans ses nombreux vastes et vieux jardins. Ils en ont vu passer des promeneurs avant nos « humbles personnes » ! Des messieurs en gibus et des belles corsetées sous ombrelle ; rien de tel pour reprendre pied, qu'une halte dans les jardins du Luxembourg, Le jardin des plantes, ou bien les buttes Chaumont.

Un petit détour vers le cimetière du Père Lachaise n'a rien de morbide. C'est tellement agréable de s'y perdre, si l'on n'a pas pris la précaution de se munir d'un plan, dans ses grandes allées toutes ombragées d'arbres centenaires ; de savourer le spectacle inattendu des monuments funéraires grandioses ou plus modestes avec leurs épitaphes émouvantes ou drôles. Ce cimetière est tout à la fois un lieu de sérénité, un lieu de balades, une attraction à lui tout seul.

Que dire de ces royaux bâtiments que la République a transformé en somptueux musées : le Louvre ou l'ancienne gare d'Orsay. Ma première visite au "vieux musée de l'homme" me troubla beaucoup, voir tous les stades des fétus en bocaux dans ces années où la vulgarisation scientifique n'était pas encore largement répandue me fut un sérieux choc émotionnel.

Comment ne pas s'émerveiller de la beauté de la coupole art déco des Galeries Lafayette ? Je ne me lasse jamais de son spectacle et prévois toujours une demi-heure d'avance sur le trajet du retour vers Saint-Lazare pour aller me régaler de sa vision. J'aime bien finir mes escapades parisiennes en beauté.

Enfin il serait injuste de ne pas rendre hommage au Paris de notre temps : à la bibliothèque Mitterrand, au nouveau quartier de Bercy avec ses entrepôts rénovés, ses jardins, ses vergers au charme suranné, au pont magnifique qui relie les jardins de Bercy à la Grande Bibliothèque, l'architecture de ce pont est tout à fait digne de ses aînés.

Les jardins du Parc André Citroën de conception moderne, épurée, sont très élégants ; l'ancienne voie de chemin de fer aménagée en promenade plantée nous offre des points de vue inattendus sur les toits des immeubles du 12^{ème} arrondissement. Beaubourg, les Arts Premiers, la Pyramide du Louvre, la Cité de la Villette, la Cité de la Musique, tous ces bâtiments sont formidables et populaires Pas de faute de goût, pas de vulgarité. De la classe, de la beauté pour ces nouveautés issues d'une réflexion intelligente, intelligible sur l'urbanisme de la ville ; ils assurent à notre capitale un développement beau et harmonieux. .

Maintenant je dois bien avouer qu'à la descente du train en gare Saint-Lazare, dès la sortie, je me sens happée comme ayant perdu mon libre arbitre sur cette ville, contrainte de mettre mes pas dans le flot de la foule ; je fuis à toute vitesse les grands boulevards et me réfugie dans les rues parallèles. J'ai peine à retrouver les plaisirs anciens de cette ville qui reste chère à mon cœur bien sûr, mais dont l'excitation effrénée a fini par calmer la mienne.

~

Paul

New-York, New-York

Depuis de longues années, je rêvais de vous, non... de toi. Adossée à ta presqu'île de Manhattan, à la merci du courant violent de l'Hudson et de ton détroit l'East River, tu étais fière et tu l'es encore.

Ta jeunesse te permet de toiser tes rivales avec hauteur ; les rides n'ont pas encore alourdi tes traits ; tu avances, la vie bouillonne en toi. Tu as su faire la belle et tu as aimanté une foule d'admirateurs. Ils sont venus à flots, véritables fontaines de jouvence pour toi. Bien sûr tes premiers occupants, les armateurs hollandais, ont oublié les premiers habitants... La terre était vierge, paraît-il... Mais je ne veux pas dresser ton histoire : tu sais le faire et toujours à ton avantage ! Pourtant, les premiers fils d'Afrique, ferrés, enserrés de liens sont venus dans les cales d'un navire de ces marchands que tu aimes tant. Ils ont été suivis plus tard par leurs frères du Sud, une main d'œuvre devenue libre. Les Européens appauvris sont accourus, se mêlant à ces populations des Caraïbes, admiratives de tes prouesses.

Tout ce monde, tu l'as accueilli. Tu savais séparer le bon grain de l'ivraie... Il te les fallait tous, bons travailleurs, dociles. Là à Ellis Island, tes sbires les parquaient après leurs longs voyages dans les soutes de bateaux, hâves, fatigués, les interrogeaient, les regardaient sous tous les angles « ouvrez la bouche », mesuraient leurs fronts et leurs aptitudes ; le verdict tombait « Reste... repars d'où tu viens ».

Miracle... Aujourd'hui tu transformes ces bâtisses en mausolée à leur gloire et tu invites tes enfants vociférant à leur rendre hommage. Sur un îlot proche tu as dressée une statue : tu l'as appelée Liberté. L'Hudson roule les flots tempétueux d'une Histoire que tu calibres avec dextérité : ta gloire ignore les taches du passé!

Toutes ces populations t'ont construite. Enfermées dans leurs rues, elles s'alpaguent dans toutes les langues, jouent des coudes, se dressent les unes contre les autres, ne quittent pas le souvenir de leurs origines mais elles deviennent new-yorkaises. C'est peut-être ton miracle...Même si la lutte sourde entre elles se poursuit ; Little Italy disparaît sous les coups de boutoir de Chinatown. Harlem se mue, la salsa fait des ravages. Une véritable lutte pour la vie... c'est toi.

Te voilà fière de leur œuvre. Des hommes accrochés à des filins, assis sur des poutrelles et se reposant en devisant tranquillement au-dessus du vide, t'en souviens-tu ? Certains ne l'oublient pas : les photos sont d'un bon rapport, tiroir caisse et l'honneur qui leur est fait se marient bien ! Aujourd'hui les tours te couvrent de toutes parts. L'Empire State Building est devenu ton icône babélique ; on y court, on y fait la queue, les ascenseurs ne cessent pas leur noria et on tourne et on t'admire à l'ouest, à l'est, au nord et au sud. Tu dévoiles tes charmes à Manhattan et les caméras entrent en action. Ces gratte ciel sont tous là : celui dont je ne peux me lasser « le Chrysler building », sa pointe d'acier qui taille une pomme de pin, et les autres ; les énumérer, en distinguer un ? Les ponts jettent leurs jambes, Brooklyn s'approche. Au loin, à l'ouest, dans la brume, un quartier de sinistre renommée, le Bronx la terre abandonnée ; au sud la longue flèche sableuse de Long Island, les ombrelles s'y glissaient ...un autre monde. C'est toi, tu maries pauvreté et opulence...

Tu m'offrais tes aspérités : ton Wall Street, le temple des mille vanités, celui où à 16 heures retentissait et retentit toujours la cloche de fin de séance qui indique, au monde des puissants, la marche du monde, La litanie de tes âpretés se poursuivait avec ton pillage des œuvres du monde entier ; tu les accumulais dans tes musées. Tu poursuivais : tu appariais colonnes, portiques et tu tentais la reconstitution d'un cloître médiéval... la tromperie. Tu étais le mal, drapée dans ta toute puissance blanche... Pourtant pendant de longues années je rêvais de toi. Une force irrésistible m'entraînait vers toi

Un jour je suis parti te voir, le rêve était si puissant. Émerveillé, de retour, je n'ai cessé de t'entendre, de m'enivrer de toi. Tu m'avais ensorcelé et néanmoins tes rudesses, tes arrogances ne s'étaient pas éteintes et je les refusais. Ton mystère m'enveloppait. Il me fallait te revoir, te parler de cette folie qui me liait à toi...devenir raisonnable.

Je suis revenu. Je marche, je prends métro, bus, je te parcours en tous sens, j'écoute les pulsations de ton cœur. Manhattan livre ses attraits et je les mitraille. Ta morgue toujours présente... et mes égarements aussi. Quelle est cette magie qui émane de toi ? Tes bâtiments, tes monuments, tes musées, tes richesses, je les connaissais mais tu restes une énigme... Comprendre, comprendre... une vraie quête.

Je déambule et je regarde; les bouches de métro engouffrent leur ration de voyageurs ; la gueule du ferry à peine ouverte déverse un flux de passagers, se referme rapidement sur le reflux d'une autre vague ; sa réserve faite, le ferry repart. Toutes ces personnes pressées courent, avalent leurs cafés à la hâte et croquent dans leurs donuts, elles ne s'accordent aucun répit. Les hauts talons des femmes dépassent de leurs sacs à main ; baskets aux pieds, elles arpentent les trottoirs à grands pas. Les gratte ciel absorbent tout ce monde, des heures et des heures. Quelquefois, une petite tribu descend- pause cigarette- et vite repart à l'assaut, le travail n'attend pas ! Vagabonder relève de l'outrage... Mais les nuages se jouent indifférents à la recherche de ce mouvement perpétuel, ils dessinent sur les façades de verre et d'acier des tours, l'image du temps qui passe, avec ses soudaines accélérations et la pause de la sérénité.

Les taxis virevoltent, freinent, chargent, klaxonnent, la voie doit être libre. Les voitures des flics hurlent, les voitures des pompiers s'engouffrent dans le moindre interstice. Tout se mêle, un maelström, un torrent... Je ne sais plus ; la vitesse, la cacophonie ne font qu'un ! Chercher un sens à ce tohu-bohu me semble impossible. La ville délire... bête monstrueuse. Non, elle vit à son rythme normal. La force de vie sourd de tous ses pores... Et la nuit, tout continue, cela n'arrête jamais. Les bars s'emplissent, la musique retentit, les saxos sanglotent un instant et repartent très vite dans un chœur endiablé, l'improvisation règne et la bière l'accompagne. Une sève inépuisable habite la ville.

Tu n'es que chantiers, tout hurle le refus du vide ; grues, bétonneuses, matériaux, hommes casqués, revêtus de casaques multicolores, se pressent, sondent ton cœur, vrais dévots voués à ton culte. Le 11

septembre, des décombres, un trou, le désespoir, la ville ne se reconnaît plus mais la fraternité la recouvre ; les stigmates du Ground Zero s'effacent, une tour s'élance à nouveau. Pleurer non... vivre oui, le seul avenir possible...

Mais, le dimanche matin très tôt, la ville se tait. Quelques rares taxis en maraude, quelques piétons nonchalants, New York se repose. Peu à peu, Central Park accueille ses premiers fans, joggeurs, cyclistes, jeunes enfants animent un moment de douceur ; incarnation de la paix, il fait fi aux élévations scintillantes du voisinage. Les pelouses autour de Battery Park se couvrent de corps alanguis, les promenades résonnent du pas des flâneurs. Washington Square vibre aux sons d'un piano qui trône sous l'arche, les amateurs s'y succèdent, célèbrent la joie d'être ensemble. New York oublie sa fureur.

Je couve des yeux tes métamorphoses, je m'insinue en toi, je vis à tes rythmes, je n'ai plus à rêver de toi. Je suis un de tes fous, un des tiens.



Bernadette

VENISE ! Oui, toi, Venise, je n'hésite pas un instant.
Une seule fois je suis allée à toi, mais quelle rencontre. Unique !

C'était un mois de mars, il faisait frais, tu te souviens ?
Le jour se levait à peine, l'air était brumeux, à peine coloré
Dès mes premiers pas, dès mon premier regard,
Toi la tant rêvée, la trop rêvée peut-être, mais qu'importe,
Tu es à moi !
Tu ne ressembles à aucune autre, à aucune autre ville,
Toi Venise, ma Venise.

Dans le dédale de tes ruelles, de tes palais,
je me fais vénitienne.
Je m'en vais au hasard, pour que tu me surprennes,
Tu y parviens, tu me ravis.
Nous voilà seules au monde,
toi et moi, tous les sens en éveil.
Tant de richesses, tant de beauté, tant de merveilles,
Tant de siècles d'histoire, là, enchevêtrés
Là, sur... sur... sur... l'eau !

C'est beau et fou à la fois.
Et c'est ce qui me fascine d'abord : tu es LA ville sur pilotis,
LA ville sur l'eau.

Mais es-tu une ville ?
N'es-tu pas un bateau, un bateau ivre, un bateau livre ?

N'es-tu pas un village ?
J'y entends les voix des passants, le clapotis des canaux, les gondoles et les gondoliers, la rumeur familière de l'activité quotidienne des hommes et des femmes et des enfants, leurs conversations et leurs jeux, les voix et les chants et les cris, comme au village où je vivais, enfant, quand la voiture n'avait pas encore saturé de bruit les rues et les routes..
Toi, Venise, ville, bateau, village, tout à la fois. Magique, tu es magique.
Tu es tantôt l'une, tantôt l'autre de ces identités qui sont tiennes et que j'aime.

Je t'aime, toi, l'étrange ville, toi, Venise, ville des rires et des pleurs, des jeux et des disputes (se laissent entendre d'une rue à l'autre, d'une place à l'autre)
ville de mes rêves et de mes flâneries d'un pont à l'autre, où mon regard peut glaner ici ou là, comme dans un livre ouvert, un pan d'histoire, le chant d'un Opéra, le masque d'un personnage de la Commedia dell'arte...

Ô toi, Venise, tu m'as prise, vagabonde... dans l'air du temps.
Ô toi, Venise, tu n'as pas ta pareille, tu joues avec les temps,
Hier et aujourd'hui confondus, demain est encore loin.



Claudine

Longtemps j'ai rêvé de toi. Je m'approchai de ta beauté très tôt, par la littérature : un poème s'imprima dans ma mémoire d'écolière : « Dans Venise la rouge, Pas un bateau qui bouge, Pas un pêcheur dans l'eau, Pas un falot... »

Ce fut d'abord un rendez-vous raté. Ni masque ni gondole : au lieu de ta rencontre, la campagne normande sous la pluie, voyage de noce de mariés fauchés ...

Quelques années plus tard, au retour de vacances, tu m'apparus brièvement, juste le temps d'entrouvrir ta cape rose et or, splendide et troublante. Je ressentis aussitôt ces battements de cœur que, dans le langage amoureux, on nomme coup de foudre.

Ah ma belle, je ne cessai de penser à toi !

Ce ne fut que bien des années après que tu t'ouvris à moi et tins toutes tes promesses : tu étais enfin à l'unisson de ma vie, heureuse, vivante, offerte à mes regards enamorés. Pas à pas, je découvris tes calli, ruelles obscures, tes sottoporteghi, passages qui mènent vers des églises secrètes, tes ponts en dos d'âne, tes campi, herbe courte et arbres maigrelets avec, au centre le puits emprisonnant une eau sombre. Tu m'offris généreusement la large écharpe moirée de ton Grand Canal, ton ardeur batelière, le ballet incessant de tes vaporette bondés, de tes vedettes véloce, de tes glissantes gondoles se frayant un improbable chemin parmi les embarcations pressées. Tu me présentas tes vergers flottants, barques fruitières amarrées aux quais. Tu m'offris tes pontons bariolés plantés comme des friandises le long des débarcadères, tes palais dont le temps n'avait pas altéré la splendeur. Tu me conduis vers des corridors à ciel ouvert, si étroits qu'il me semblait frôler ton corps, moite encore de tes excès, amante de tous ceux qui vinrent à toi au cours de siècles.

Ô Sérénissime, tu as dirigé mes pas vers l'Arsenal et, derrière les lions de pierre au regard sévère, tu as fait lever pour moi le fantôme du Bucentaure escorté des vaisseaux et des galères, car tu es glorieuse de ton passé.

Toi séductrice un peu perverse, quelles débauches, quelles misères caches-tu derrière tes mascarades ? Des filles trop belles rôdent encore sous les arcades de la galerie Correr et autour de la Fenice... Tu as voulu aussi que j'aperçoive ta prison, bien différente des Plombs où croupit autrefois Casanova, mais aussi cruelle car exilée loin de ton centre, dans le marécage originel, le quartier ouvrier où le travail ne connaît pas de trêve, les chantiers délabrés où l'on répare les gondoles blessées, les taudis humides des lisières, ta lagune où les pêcheurs pauvres tendent leurs filets pour une maigre récolte.

Tu acceptes tes résidents, tu tolères tes hordes de touristes parce que tu aimes être admirée, tu aimes qu'on t'aime et c'est cela qui préserve cette énergie que nous tous, tes amants, tes amantes voudrions éternelle. Mon enchanteresse, ma fragile, nous savons que tu es menacée. Surgie de la mer, un jour tu y retourneras. En attendant, je jouis de ton ensorcelante beauté : à chaque retour, je me réfugie dans tes bras, tu m'insuffles ta vie, ta joie d'avoir résisté à tant de siècles. Toi et moi nous nous rêvons immortelles tout en sachant que c'est un leurre. Continue, ma tant aimée, à donner à ceux, à celles qui te chérissent la joie de vivre hors du temps...



Monique

Ô sole Mio !

Mon Soleil, comment reprendre contact avec vous depuis si longtemps... longtemps...

Permits-moi de te tutoyer, ma Belle, mon Unique...

Depuis des années je rêvais de Vous, je rêve de Toi !

Quel merveilleux souvenir ce voyage, ce premier long voyage après la guerre, vers Toi, en 4 CV, une épopée, en 1951 !

Elle est médusée cette gamine de 18 ans, lorsqu'elle monte dans le « Vaporetto » :

le Grand Canal s'offre à elle, la plus belle « rue » du monde !

Les ponts, les palais... trop rapide ce premier contact.

Les ruelles, les petite places au bout des passerelles, puis un palais qui surgit, inattendu ; le regard qui se perd, aveuglé par l'éblouissante lumière et le contraste des ombres inquiétantes.

Pour la première fois, à ton contact, elle a des « frissons » bizarres ! Est-ce cela être amoureuse ? Amoureuse d'une ville, est-ce possible ?

Voilà, Venise, j'ai attendu tout ce temps pour faire ma déclaration !

Tu es dans mon cœur, dans ma vie, mes rêves, et mon plus grand regret, c'est de ne pas être revenue vers Toi. C'était prévu, pourtant, mais pas toute seule !

Tu restes toujours ma sérénissime, ma Ville de l'Amour !



Josette

Ma belle italienne, je t'ai aimée en rêve et dans la réalité, je t'ai adorée. C'est dans un vaporetto sur le Grand Canal où fourmillait une myriade d'embarcations que je t'ai approchée, toi la richissime qui étalait à mes yeux déjà éblouis l'élégance de tes nobles demeures aux arches gothiques.

Tu es la ville de l'eau sur laquelle, il y a des siècles, tu t'es vaillamment édifiée. Et cette eau que tu as pourtant vaincue t'aime à la folie au point d'envahir régulièrement tes rues en hiver. Des caillebotis, des estrades, des bancs alignés le long de la place Saint -Marc témoignent de cet amour fou qui oblige Vénitiens et touristes à chausser des bottes de caoutchouc et à jouer les acrobates. Cette eau t'enlace, t'étreint, te pénètre. Les canaux qui lèchent inlassablement tes pieds violent ton intimité. Et toi, la coquette, tu te mires dans leurs eaux troubles, offrant à mes yeux incrédules mille reflets ocre et vermillon. Tu sembles rivaliser avec cette autre merveille du nord qui s'appelle Bruges et attire les hommes, elle aussi.

Mais ne crains rien, ma toute belle, c'est toi que j'aime. Même quand tu es impudique, te livrant sans retenue aux regards avides des hommes, offrant à leur convoitise la folle farandole de statuette de ta cathédrale. Et pour rappeler ta puissance passée, lorsque de riches marchands te fréquentaient assidûment, tu recouvres d'or fin les carreaux de ses mosaïques qui étincellent au soleil couchant.

Malgré ces beautés impunément exhibées, tu sais te montrer secrète, te dissimuler dans tes ruelles pittoresques où tu m'enlances étroitement et m'entraînes vers une piazzetta paisible au charme désuet, oubliée de la foule.

Je t'aime aussi parce que tu es l'originale qui aime surprendre ses admirateurs. Comment ne pas être stupéfait en visitant l'Acqua Alta, cette librairie unique où d'impressionnantes piles de livres se dressent dans des baignoires, canoës, kayaks et autres embarcations en prévention des inondations des marées hautes de l'Adriatique ?

Tu es la passionnée, la romantique, toi seule est la ville des amoureux. Tu les abrites tendrement dans tes noires gondoles, sous l'œil malicieux du gondolier qui, autrefois, ramait en chantant une sérénade tandis que leurs lèvres se frôlaient. Et pendant les jours de Carnaval tu deviens l'intrigante. Vêtue de ta robe de perles, tu dissimules ton visage fardé sous un masque au teint pâle et, d'un haussement d'épaules, tu te joues de tes courtisans éplorés, agitant ton précieux éventail de nacre d'un geste excédé.

Si je t'aime pour tes splendeurs, ma belle italienne, je t'aime encore plus pour tes blessures. Car sous ton insolente beauté, tu caches ta fragilité. Le remous incessant des vagues au long de tes canaux sape insidieusement la base de tes palais. Les façades s'effritent, les dentelles de pierres se déchirent, les murs se lézardent, les voûtes s'affaissent, les peintures s'écaillent, les ocres ternissent.

Mais malgré ces agressions quotidiennes, cet outrage des ans, tu restes ma bien-aimée, mon immortelle, celle qui m'a fait un cadeau exceptionnel. Peut-être as-tu été touchée par mon amour inconditionnel, qui sait ?

Quand je me suis réveillée le premier matin, une étrange lueur blanche filtrait par les fentes des volets que j'ai ouverts lentement.. L'incroyable était là, sous mes yeux écarquillés : il avait neigé ! Venise sous la neige un 10 mars : impensable ! J'eus de toi, ce jour-là une vision inoubliable, inédite : les noires gondoles vêtues d'un manteau immaculé, les dômes grisâtres de la cathédrale saupoudrés de blanc, la place Saint-Marc désertée par ses hôtes habituels, sa petite sœur la piazzetta San-Marco gommée par un léger voile brumeux. Tout était pâle, immobile et silencieux, tu étais une belle princesse endormie.

Je t'ai toujours aimé, ma belle italienne. Mais ce jour-là, vêtue de ta blanche parure, c'est toi qui m'a aimée.



Michelle

C'est par une matinée brumeuse, après un voyage en train chaotique, harassant, au bord de la crise de nerfs que je débarquai dans ma ville d'élection.

L'atmosphère y était insaisissable, irréelle, enchantée et, associée à la fièvre qui me hantait, elle me fit passer dans une autre dimension. Immédiatement je pris conscience d'un grand bouleversement ; je lui donnai un nom « Amour » mais il me restait à débusquer l'objet de ma passion.

« Je décidai d'aller à ta rencontre, au hasard de tes ruelles, venelles, des dédales tortueux sans nom aux marches glissantes qui m'entraînaient dans les profondeurs de ta mémoire.

A un tournant de mes pensées, je fus arrêté par un patron de bar anarchiste qui fêtait son anniversaire à grand renfort d'hymnes révolutionnaires et de verres de « bianco di custoza »

Tu m'échappais sans cesse

Illusionné, je crus te voir au détour d'une calle, et je me laissai entraîner dans une chambre mansardée par une femme qui se fit passer pour toi.

Mais c'est toi que je voulais

Je repris ma route titubante en haletant. Je montai, descendai, remontai encore et arrivai, sans le vouloir, sur la piazza san marco, ton centre historique. Mais la foule dense, colorée, costumée qui s'agitait et criait était un trompe l'œil et, sous chaque masque, je croyais te reconnaître.

Je criais ton nom.

Désespéré de cette quête infructueuse, je hélai un vaporetto. Abattu, terrassé par la fièvre qui me rongeaient depuis le matin, je n'entendais plus que les battements accélérés de mon cœur, les bourdonnements de mes tempes. Je ne sentais plus que la nausée qui me soulevait le cœur. Mes yeux s'embuaient.

A quelques mètres de moi, une inconnue, légèrement penchée sur le bord du bateau, une mantille sur ses beaux cheveux bruns, des yeux d'un vert émeraude, un sourire troublant aux lèvres, me fixait et essayait en vain d'attirer mon attention.

Depuis des années, j'avais rêvé de toi, Venise, mais je ne t'ai pas reconnue. »



Françoise L.

Sienna, je t'ai vue, je t'ai aimée. J'ai fait ta connaissance il y a bien longtemps déjà, nous étions dans un périple italien, et nous partions à la découverte de la Toscane. Nous avons fait une halte à San Gimignano. Ville étonnante, construite sur une colline et érigée de dizaines de tours. Chaque habitant faisant construire une tour, toujours plus haute, toujours plus grosse pour montrer au monde son pouvoir et sa richesse. Ville magnifique, folie des hommes. Nous étions fort enjoués et, après cette visite, prêts à tout en arrivant chez toi. De toi, je ne connaissais que ta couleur, terre de Sienna, et tu ne m'as pas déçue, tes ruelles bordées de maisons de briques, couvertes de tuiles dans le soleil de l'été m'ont remplies de joie. Chez toi, aucune ostentation, une beauté simple et bien ancrée dans ta terre. Tout naturellement, je me suis retrouvée Piazza del Campo, ta place centrale, en forme de coquille Saint Jacques, une arène entourée de maisons escaladant les trois collines qui forment ta ville. Une seule tour, celle de la cathédrale. Des estaminets. J'ai avancé sur cette place, hypnotisée, plénitude, satiété, j'étais comblée. Plus rien n'existait, il n'y avait que toi pour moi. Je n'avais jamais rien ressenti d'aussi fort, aucun lieu ne m'avait fait un tel effet, je me sentais protégée comme un fœtus dans le ventre de sa mère, mais aussi ouverte sur le monde. Sensations indescriptibles. Je ne voulais plus te quitter, je te voulais avec moi, chez moi ? Te prendre en photo ? Non, je ne pouvais pas te capturer. Je fustigeais alors, tous ces touristes qui ne découvraient le monde qu'au travers de leur objectif et ne vivaient leurs vacances qu'installés dans leur canapé en visionnant leurs diapositives. Je pensais que les moments forts, importants de notre vie, restaient gravés dans notre mémoire, et que, s'ils disparaissaient c'est qu'ils ne valaient pas la peine d'être conservés. Pourtant, toi, j'ai voulu t'emmener avec moi, pour la première fois, je me suis méfiée de ma mémoire et de mes théories. J'ai voulu pouvoir ressentir encore et encore le plaisir de notre rencontre, alors, je n'ai pas pris le risque de la photo ratée, surexposée, sous exposée, j'ai acheté, chez un professionnel, une photo de toi, 80 sur 50, je t'ai mise dans un cadre doré et je t'ai exhibée. Tu as longtemps trôné dans la salle de séjour, tu es maintenant dans les escaliers. Je te croise souvent, je te cherche parfois. Te revoir, retrouver cet envoûtement, est-ce possible ?

~

Yves

Pompéi

Depuis des années je rêvais de vous. Encore ce matin, vous me semblez lointaine et inaccessible, fragile et mystérieuse. Beaucoup tombent sous votre charme. Sans faire la coquette, vous envoûtez et vous intimidez. Vous êtes le passé et vous troublez le présent. Vous avez figé un instant et vous nous le rendez actuel, pourtant.

Vous êtes suppliciée et vous resplendissez. Vous êtes morte mais votre cœur bat encore. Vous n'êtes que passage, vous n'êtes que musée mais vous vivez pourtant.

Depuis des années je rêvais de vous. Et demain je vous visiterai. Je serai un de vos citoyens. Dans vos rues fantômes, j'entendrai les ovations du cirque et le froissement des toges d'une foule grouillante. J'humerais les pains de vos boulangers, si semblables aux pains italiens d'aujourd'hui. Je déchiffrerai les graffitis, les insultes, les revendications, les dessins obscènes de vos murs de briques, si hauts déjà. Je contemplerai les peintures murales de vos riches demeures et les visages sereins de leurs habitants. Leurs grands yeux qui nous regardent.

Quel dialogue engagerai-je avec ces corps, ces gens qui cherchent à se protéger de la lave ou qui sont surpris dans leur activité quotidienne ? Que me diront-ils dans leur éternité ?

J'ai un billet pour vous rencontrer. Pour vivre il y a deux mille ans au pied d'un volcan qui sommeille. Il sommeille depuis si longtemps et ses flancs sont si généreux en raisins et en arbres fruitiers !

J'ai un billet pour vous rencontrer. Pour que vous me racontiez le passé et que vous m'en disiez un peu plus sur le présent.

Depuis des années je rêvais de vous. Mais demain, serez-vous au rendez-vous ?

~

Irène

Depuis des années je rêvais de vous...
Par un printemps frileux, je m'envolai vers vous et succombai à votre charme.
Le premier contact fut
Etonné,
par cette foule grouillant sur les trottoirs, les hommes en majorité palabrant,
Bousculé
Par le cortège de taxis et les incessants coups de klaxon,
Apaisé
par le Bosphore, oasis entre deux rives, étoffé d'une brise agréable,
Surpris
par ce babillage musical délicieux et mille têtes coiffées de foulards colorés,
Attiré
par les vitrines de pâtisseries orientales et les épices étalés
Conquis
par l'azur fidèle et le soleil langoureux,
Envoûté
par mille mosquées habillées d'or et magie,
Séduit
par vos sourires spontanés et votre gentillesse,
Impressionné
par le dédale de rues et quartiers insolites
Interpellé
par l'appel du Muezzin ...
Istanbul
dont je rêvais tant ne cessait de me surprendre,
je vous fis la promesse de vous revoir bientôt ...



Jenta

Depuis des années je rêvais de toi...

Constantinople ! C'est en écoutant un air de rebetiko, musique de la plèbe indécente et incandescente née de tes bas fonds, que tu m'apparus dans ta splendeur et ta misère : courtisane des confins de l'Asie dans ton ciel bleu d'azur aux mamelles innombrables zébrée de minarets. J'écoutais les clameurs et le chant du muezzin.

Allant vers Galata dans tes ruelles obscures et traversant le pont, je découvrais ta ville : Byzance la moderne. Comment se pouvait-il qu'il y eut ces contrastes : entraves et liberté ?

Et puis ta Corne d'or, et puis sur tes rivages tes villas désuètes des siècles d'opulence aux frontons de dentelle, blanches sous la lumière côtoyant quelques ruines.

Retournant vers le port les pêcheurs déversaient des poissons scintillants.

Attablée, respirant ton haleine épicée et puis de pestilence, je pouvais déguster ton raki aux terrasses ; et la nuit dans tes cours des hommes en robe blanche tournoyaient dans l'espace comme des toupies de Dieu.

Mon errance s'achève et la musique aussi, il faut quitter ce rêve : Istanbul la belle, j'irais te voir un jour.



Séance 7 : Si j'étais une ville...

Arlette

Je pars, j'avance dans une profonde galerie. Je descends les marches qui sont fluorescentes, bleues, oranges, rouges. Un grand tapis roulant se dévide. Stop. Je suis là. Des lieux de vie, des maisons séparées des rues bien quadrillées. Il y a les maisons fleurs, il y a les maisons arbres. Tout est végétal, les toits sont couverts de petites fleurs de saison. Les façades arborées se perdent dans des lianes couvertes de vanille ou de kiwis. Tout est parfum. Les substrats modernes et biologiques ont permis ces développements et ces évolutions. Dans un coin se cachent des magasins vendant seulement les produits de premières nécessités. Tous les déplacements se font à pieds. Dans des petits parcs plantés de palmiers et d'orangers odorants, les habitants lisent, se posent ou se reposent dans des hamacs. Ces jardins sont le fruit de prodigieux botanistes qui les arrosent de produits spécifiques et leur insufflent de l'air. Les habitants déambulent calmement allant chacun vers des loisirs : ciné, bibliothèque et sports. Je suis la ville du temps libre. La population a laissé en haut à la surface de la terre les usines, les voitures, les avions, le travail, l'énergie, le bruit, la pollution. Je suis la ville du calme : on y vit, on y réfléchit en paix. Les bruyantes agressions y sont interdites. Je suis le miraculeux produit de techniciens, de chercheurs. De plus en prolongeant l'artère principale on arrive, par un fait extraordinaire, sur une douce plage : la mer est là. Une mer intérieure bien sûr alimentée par de claires rivières souterraines. On y plonge, on y nage. Ne pensez pas que je sois une ville sombre, des puits de lumière et de jeux de miroirs me procurent la clarté et la vie.



Bernadette

Si j'étais une ville... 1

Si j'étais une ville
Je serais une bulle
Bulle de savon
Balle de coton
Cocon

Je serais en tulle
En mousseline
En crinoline
Féline

Je serais une bille
En terre grège
En verre neige
Pacotille

Si j'étais une ville
Je serais un manège
Tourner tourner
C'est un piège

Alors m'en retourner

Si j'étais une ville
Je serais une marguerite
A effeuiller
Sous le pommier
Comme un rite

Je serais un atelier
Salut l'artiste
Bonjour fleuriste
Je remplis mon panier

Si j'étais une ville
Je serais une coquille
Escaliers en colimaçon
Garçons et filles
A l'unisson

Si j'étais une ville
Je serais un rêve
Ephémère
Comme une trêve
Amère

Si j'étais cette ville
A peine esquissée
Légère comme une plume
Peut-être d'un coup de pied
L'enverrais-je voir la lune ?

Si j'étais une ville... 2

Si j'étais une ville
Je serais en cartons
Façonnables à l'infini
Provisoires
Dérisoires
Habités de maçons
Maladroits mais hardis

Je serais en papiers
Pliables en tortis
Glacés
Froissés
Découpés dans des cahiers
de géo ou de poésie

Si j'étais une ville
Je serais un quartier
D'orange ou de citron
Je serais un panier
Garni de chansons
Ritournelles

Je serais en tissus
De toutes les couleurs

Black blanc beur
Lisses tordus
Lâches tendus
Drôles de ribambelles

Si j'étais une ville
Je serais un jardin
D'enfants, d'amoureux
Joyeux
Malins
Que le vent taquine
D'une humeur mutine

Si j'étais une ville
Je serais rebelle
Caramel
Qui colle aux dents
Marelle
Le ciel dedans
Un printemps !



Claudine

Si j'étais une ville je serais nichée au creux d'un vallon, de douces collines me surplomberaient et m'enverraient leur bouquet de senteurs exaspéré par un soleil presque toujours présent. Je peindrais mon ciel en bleu, en toute saison. Seuls quelques petits nuages joufflus s'y baladeraient, juste pour faire rêver les enfants. Quelques orages d'été viendraient parfois arroser mes pierres, délivrant ainsi la quintessence des plantes de mes jardins. Un petit torrent me traverserait, gonflé au printemps et à l'automne par des pluies qui transformeraient son lit en cascade espiègle, mais jamais redoutable.

Une agréable chaleur émanerait de mes murs, même en hiver, et les vieillards auraient plaisir à s'y appuyer, assis sur mes bancs de pierre. Mon cœur s'ancrerait autour d'une large place plantée d'un « arbre de la liberté ». Autour se presseraient d'étroites maisons serrées les unes contre les autres, pour se rassurer et créer de la solidarité. Mon église médiévale aurait une ronde abside soutenue par d'harmonieuses arcatures. Son clocher veillerait sur le troupeau de mes habitations, et, derrière ses abat-sons, on distinguerait des cloches qui sonneraient joyeusement les jours de fête, en particulier les fêtes républicaines... Mes rues étroites s'animent d'ombre ou de lumière selon les heures et se perdraient après les dernières maisons, vers les collines. Des escaliers ne mèneraient nulle part, juste pour le plaisir de me contempler de loin. Une ruine féodale, témoin des âges révolus, dominerait les demeures.

Des gens calmes, des enfants joyeux, des vieillards paisibles y vivraient. Personne n'aurait l'idée de creuser une piscine, l'eau précieuse de mes sources ne rebondirait que sur les pierres d'évier, juste pour la soif et l'entretien. Mes petites écoles bien sages, claires et gaies, donneraient aux enfants un bon départ dans la vie. Mes artisans seraient des artistes et des poètes.

Les voitures ne franchiraient pas mon territoire : seuls les pas de mes habitants et de mes visiteurs fouleraient mes rues et mes chemins. Les chiens seraient bannis, seuls des chats paresseux, étalés au soleil, surveilleraient d'un œil mi-clos les allées et venues des passants.

Si les enfants, élevés là, me quittaient à l'adolescence, ils n'auraient qu'un seul désir : revenir. Chacun de mes habitants posséderait son verger et son potager et ne me quitterait que rarement pour s'approvisionner.

Les bruits du monde ne me parviendraient qu'atténués et sans conséquence sur la paix que j'inspirerais. Je serais une ville où il ferait bon vivre et mourir sereinement, sous ma bienveillante protection...



Françoise M.

Et si demain on vivait dans des villes radieuses, idéales, loin de celles qui nous sont généralement données à voir dans les films de science-fiction, celles dont on redoute la part de réalité qu'on pressent pourtant inéluctable si on continue ainsi à dériver vers le gigantisme et l'inhumanité des mégalo-poles. La ville du futur est souvent représentée comme absolument invivable ; la nature n'existe plus, les villes se sont rapprochées, agglomérées jusqu'à n'en former plus qu'une seule, tentaculaire, monstrueuse. Sur la planète Terre, n'existent plus que des "Urbains", tellement nombreux, condamnés à habiter des cellules dans des bâtiments si hauts, si vastes qu'ils donnent le vertige. La circulation y est devenue impossible, les déplacements se font dans les airs pour les mieux nantis ; tout y est irrespirable ; leur ville, leur monde est devenu un cauchemar.

Bon, alors réveillons-nous et faisons un rêve ! Soyons utopiques et aménageons nos villes vers la beauté, le bien être, le bien vivre ensemble.

Pour ce faire, pas d'autre issue que le recours à la magie, sinon rien à faire ! Rien ne résistera au profit, au calcul vénal des boutiquiers, sans imagination et sans âme. Aussi, je ne vois qu'une solution pour y arriver en dépit de tous les cyniques, empêcheurs du bien vivre ensemble, *il nous faut de l'aide* : SOS bonnes fées, répandez votre poudre magique sur nos villes et transformez nos citrouilles en carrosses !

Ah oui, vous êtes d'accord ? mais vous ne savez pas ce qu'on veut pour être heureux ? Il faut vous aider ? Vous souffler nos désirs ? Vous vous chargez du reste ? C'est formidable !

Mais qu'est ce qu'une ville, me demandez-vous ?

Eh bien, c'est le lieu que les hommes construisent pour vivre ensemble. C'est là qu'ils habitent, qu'ils travaillent pour la plupart, là qu'ils aiment à consommer, se cultiver, se distraire, se divertir ; c'est le lieu qui doit couvrir tous leurs besoins. Voyez l'importance de la ville dans la vie des hommes ! L'importance de l'harmonie et de la beauté dont elle doit se parer pour qu'ils s'y sentent heureux et grandissent dans la paix ! En fait, ce ne sera pas si compliqué, un peu de bonne volonté et de bons sens devraient suffire ; vous devez bien avoir ça dans vos réserves... Faites-nous une ville "idéale" où il y aura moins de violence, moins de stress, car chacun y trouvera sa place. Je vous suggère un petit cahier des charges : De la campagne à la ville, de la nature dans le cœur de nos villes, voilà ce qu'il nous faut ! Nous voulons mieux respirer, avoir des parcs, des jardins, des fontaines et des bancs partout, pour se poser, faire des haltes, retrouver le goût de rêvasser, réfléchir, lire, toutes activités qui disparaissent dangereusement de nos rythmes de vie effréné.

Enlever tous les supports publicitaires qui dégradent notre environnement.

Contingenter les grandes surfaces qui mangent notre espace et nous confinent dans nos modes de vie consuméristes.

Faire de nos hôpitaux des lieux de vie accueillants avec obligation d'y aménager des allées de promenades arborées et des jardins d'agrément pour les patients et leurs familles.

Faire de nos écoles de vrais petits paradis de l'enfance pour y apprendre dans la joie et le calme.

Choisir selon nos goûts, notre habitat, individuel ou collectif mais toujours à taille humaine avec un espace privatif pour y cultiver son jardin ;

Faire en sorte que toutes les classes sociales et toutes les générations s'y côtoient dans le respect mutuel ; là, il va vous falloir cogiter, pas facile !

Développer les transports en commun "propres" et pratiques afin de renoncer à la voiture individuelle ; pas facile non plus je vous l'accorde, tant cette auto nous procure un sentiment de liberté malgré tous ses défauts, la pollution n'étant pas le moindre.

Ce ne sont que quelques idées toutes simples, pour le reste je vous fais confiance Mesdames les fées ; inspirez nos architectes et urbanistes, afin qu'ils nous proposent des "cités radieuses" et surtout proposez-leur d'y vivre un cycle de saisons avant de les livrer à leurs concitoyens. Tout ira beaucoup mieux ainsi.



Gérard

« Que serai-je sans toi qui vins à la rencontre de ces balbutiements de mes premières années ? » ...
Je pourrais faire une chanson sur Ma Ville. Je serais auteur compositeur, elle serait l'interprète. Ou bien l'inverse. Mieux, fusionnons, comme est fusionnel l'amour de la Première rencontre. Je. Elle. Nous serions une romance venue de l'aube des temps... Non. Quelques notes de musique, des paroles aussi poétiques soient-elles, c'est insuffisant !

Ajoutons un décor. Voilà, j'y suis, si j'étais une ville, je serais un théâtre. Un grand théâtre. Des immeubles délimiteraient mon espace et, par leurs architectures différentes, liées au style de leur époque de construction, apporteraient une touche de temporalité. Des rues quadrilleraient ma scène. Elles seraient ruelles difficiles à pénétrer, impasses où l'on se perdrait, boulevards bordés de platanes, avenues désertées par les automobiles et riches en lieux de rencontre. Une rue, la rue Arthur Rimbaud, mènerait à un édifice couvert d'une immense verrière, où les artistes juxtaposeraient leur dernière création. Au fond de la scène, un rideau de fumée laissant entrevoir, entremêlés chronologiquement, les œuvres des temps passés présentées par des « guides poètes ». Mon avant scène : un fleuve de lumière enjambé de ponts vers le public. Mes coulisses de gauche se nommeraient Banlieue. De nouveaux acteurs en sortiraient pour jouer la suite de la pièce et remplacer ceux dont le rôle se termine. Ces derniers quitteraient ma scène, notoriété acquise. Ils emprunteraient la coulisse de droite, « Province », soit pour aller se ressourcer à la campagne, soit pour interpréter un rôle dans un autre théâtre, une autre ville. La lumière serait assurée par une multitude de réverbères et le son par le chant des oiseaux et les rires des enfants. Car les enfants, accompagnés de leurs parents participeraient à la représentation ; tout le public d'ailleurs. Utilisant les ponts, il déambulerait sur ma scène au milieu des comédiens. Au fil des mois, des années, les amoureux de la ville passeraient sous mes cintres, dans mon théâtre, le «Théâtre de la vie », pour voir et jouer la pièce de Jules Delacité: *Existence citadine*.

~

Jenta

Si j'étais une ville... J'oublierais les trottoirs, je prendrais le maquis
La nuit, y aurait la lune plantée sur mon pont Mirabeau. Le jour, un grand ciel bleu dont je m'envelopperais.
Sur mes toits en quinconce, des orchestres de chambre joueraient pour endormir mes citadins émus.
Sur mes rues dépaillées y aurait des p'tits vélos et de grand potagers où salades et radis côtièraient quelques fraises.
Au bord de ma rivière limpide et turquoise, on irait prendre un verre et on s'y baignerait.
Y aurait des montreurs d'ours et des cracheurs de rêves à la place des feux rouges et puis des trapézistes et es danseuses étoiles sur les places désertes.
Je serais débraillée, mes fenêtres ouvertes ; accoudés aux balcons, les gens se parleraient, ça f'rait un p'tit murmure et puis un grand tumulte tout ponctué de rires (les enfants aimeraient et les abeilles aussi).
Pour faire un pied de nez au quant à soi obscène oui ! Je s'rais débraillée avec mes portes ouvertes, et ça f'rait bien longtemps qu'on aurait oublié les placements immobiliers. J'ouvrirais grand les bras aux foules bigarrées
Si j'étais cette ville, je serais pas Babel ; je ne serais pas ceinte de murs et de tourelles si j'étais cette ville...

~

Josette

Si j'étais une ville, je serais belle. Rien de laid ni d'agressif chez moi. J'aurais conservé de petits immeubles timides, de jolies maisons basses serrées autour de places au charme campagnard, des vitrines modestes et des squares intimistes.

Si j'étais une ville, je serais blanche. Murs, volets, chaises des terrasses, étals sur les marchés, landaus des bébés, vêtements des habitants, tout serait blanc. De ce blanc éclatant des îles grecques écrasées de soleil, ce blanc qui inonde de gaieté, qui apaise.

Si j'étais une ville, je serais silencieuse. Avec des ruelles étroites et fraîches, de hauts portails blancs dissimulant des maisons discrètes. J'interdirais formellement les boulevards encombrés, les véhicules bruyants. On m'aurait entourée de grands axes éloignés de mon cœur pour absorber les nuisances urbaines et m'isoler de toutes les agressions propres aux grandes cités.

Si j'étais une ville, je serais sereine. Des canaux aux eaux paisibles me traverseraient, on viendrait sur leurs rives herbeuses s'étendre au soleil, se reposer, se divertir en famille. On trouverait l'évasion, au fil de l'eau, dans des embarcations légères et silencieuses.

Si j'étais une ville, je serais musicienne. Des hauts-parleurs diffuseraient dans mes rues des musiques classiques et modernes pour que chacun, chez moi, ait les oreilles flattées. Sous le kiosque de la place du marché, chacun pourrait venir avec son instrument exécuter la musique de son choix pour le plaisir de tous.

Si j'étais une ville, je serais studieuse. Des bibliothèques fleuriraient dans tous mes quartiers, ouvertes à tous, jour et nuit. Pôles de vie intellectuelle pour l'information, l'échange, l'ouverture sur le monde, le rêve aussi...

Si j'étais une ville, je serais lumineuse. Des lampadaires à foison, des milliers d'ampoules. Partout. Jour et nuit. Pour diffuser une lumière éclatante, pour qu'aucun recoin ne soit dans l'ombre. Ville-lumière offrant à tous une sécurité absolue.

Si j'étais une ville, je serais coquette et attirante avec des rues propres, des édifices élégants, des vitrines harmonieuses. J'adorerais qu'on me prenne en photo, qu'on s'extasie devant moi, qu'on me filme sous tous les angles. Mais je serais aussi pudique, je n'étalerais pas mes richesses à tout vent. Le touriste amoureux qui viendrait me visiter devrait parfois contourner des murs, perdre son chemin, oser pousser des portes pour me découvrir intimement et m'aimer.

Si j'étais une ville, je ne serais assurément pas une capitale mais un havre de paix et de joie de vivre.



Françoise L.

Si j'étais une ville, je serais une petite ville de province, proche de la mer et de la campagne, où il ferait bon vivre. Théâtre, cinémas, bibliothèques, magasins de proximité, parcs de jeux, espaces verts seraient à la portée de tous mes habitants. Je saurais apporter calme et sérénité à ceux qui le souhaitent. Je sens poindre l'inquiétude, une ville de retraités se profile dans votre esprit, silence, grisaille, monotonie. Mais non, je saurais aussi vous apporter de la vie de l'animation, des couleurs. Je serais bleue, je serais rouge, je serais blanche, rose, verte, noire, jaune, or, aux mille couleurs. Je serais Jodhpur, Limoges, La Rochelle, Toulouse, Nantes, Agde, Metz, Prague, Lisbonne, selon vos désirs. Je serais accueillante : vieux, jeunes, riches, pauvres, originaires de tous les horizons se côtoieraient avec bonheur. D'ailleurs, des pauvres, il n'y en aurait plus, chacun aurait de quoi subvenir à ses besoins sans avoir à envier le sort de son voisin, il n'y aurait plus de chômeurs, de minimas sociaux, mais un optima social. Chez moi nous ne travaillerions, que deux heures par jour comme le préconisait le collectif ADRET, et aurions tous le droit à la paresse, merci Monsieur Lafarge. Nos maisons seraient toutes différentes, finies les règles d'urbanisme et le bon goût dominant, à chacun de donner libre cours à son imagination, des vocations de facteur Cheval naîtraient de tous côtés. Mais, je vais où là ? Je recrée « La ville qui n'existait pas », la bande dessinée de Christin et Bilal parue dans les années 70. Je la recrée en moins bien évidemment, car, nous le savons tous, entre l'original et la copie, nous choisissons l'original. Leur ville nouvelle a été, créée démocratiquement, avec une collaboration idéale des diverses classes, tout y était, architecture innovante reprenant les formes d'animaux et de plantes, des couleurs pastels, plus de voitures, de bruit, de pollution, des espaces verts, une école favorisant

l'épanouissement et la créativité des enfants, des emplois choisis au goût de chacun assurant l'autosuffisance de la population, loisirs et plaisirs gratuits. Tout cela, sous un énorme dôme en plastique qui protège des intempéries et assure une température idéale dans cette région du nord de la France à la météo peu clémente. Le rêve ! Un rêve des années 1970, juste un petit souci, les portes de la ville sont gardées et nul ne peut y pénétrer, ni la quitter. Que faire quand cette vie de rêve, choisit démocratiquement si elle ne vous convient pas ?

Dans le film *Truman show*, aussi, tout était parfait, vie facile, gens charmants, jolies maisons, jolis jardins, population disciplinée. Une harmonie permanente, le rêve américain. Et là encore impossible de sortir de cette ville, elle n'existe pas, c'est un plateau télé, tout est factice et les habitants si charmants sont des comédiens payés au tarif syndical, seul, le héros, victime de la télé réalité, l'ignore et ne pourra sortir du décor qu'en brisant la toile de fond.

Dans la bande dessinée, au cinéma, à la télévision dans sa série *Le prisonnier*, en littérature aussi avec Aldous Huxley, nous les avons vues ces villes de rêve et elles nous ont toutes laissées un goût amer. La recherche de la cité idéale n'est pas un délire du XXème siècle, elle préoccupe architectes et philosophes depuis l'antiquité. Aristote, qui a bien raison quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon, (désolée, ça vient tout seul, un reste de ma sixième, dès qu'on me dit : Aristote, la suite est immédiate, irrépressible et la référence a perdu quatre-vingt-quinze pour cent de son crédit), donc Aristote, en plus de s'intéresser à nous, les femmes était très concerné par ce concept de cité idéale. Alors ?

Toutes nos villes ont été conçues avec cet objectif de construction de la cité idéale, l'idéal variant avec les orientations politiques et philosophiques du moment. Les phalanstères de Fourier, le familistère de Godin à Guise, le plateau de la SMN, les cités ouvrières du textile, les villes nouvelles sont le fruit de cette recherche, Hérouville-Saint-Clair n'y échappe pas : quartiers piétonniers, circulation extérieure, passerelles d'un quartier à l'autre...

A quoi bon chercher à être une ville idéale ? Evitons la concurrence, nous n'avons que des villes idéales, à nous de trouver à quel idéal elles correspondent et qui elles servent. Et faute d'être cette ville de rêve, si nous la trouvons, assurons-nous, quoiqu'il arrive de pouvoir en sortir.



Michelle

Je suis une ville baignée par le soleil dans laquelle, se prélassant à mes terrasses de café, femmes et hommes peuvent respirer les effluves qui émanent de mes parcs plantés de fleurs odorantes de toutes les couleurs. De belles et spacieuses propriétés, entourées de jardins plantés de légumes et d'arbres fruitiers font le bonheur de toute la population qui peut y loger pour un loyer modique. Je verse à tous mes habitants une allocation confortable, sans qu'ils aient d'autres efforts à fournir que, selon leurs souhaits, se baigner dans des piscines chauffées et équipées de plongeoirs, saunas et autres commodités modernes, courir le long d'allées bien tracées dans une forêt où ils peuvent côtoyer les arbres les plus majestueux peuplés d'oiseaux aux chants enchanteurs, fréquenter des bibliothèques lambrissées où tous les livres conseillés par FB sont mis à leur disposition dans une ambiance musicale des plus apaisante. J'ai œuvré pour que le centre ville soit aussi bien entretenu et accueillant que les quartiers périphériques

Tous ceux qui vivent dans ma cité sont prêts à s'entraider et sont unis par un lien très fort de solidarité. Un exemple :

Le 12 mars 2013, une de mes administrées a rencontré un homme blond aux yeux bleus, beau comme un dieu, à la stature élancée qui, prévoyant, qu'aveuglée par le soleil, elle ne verrait pas le chien allongé nonchalamment sur le trottoir et allait donc tomber, la saisit par le bras d'une main ferme, la serra sur son cœur et ... frappés tous les deux par la foudre de l'amour, ils furent heureux ensemble le restant de leur vie.

Vous y croyez, vous, à ces sornettes ?

En réalité, je suis une ville grise, avec des HLM délabrés, les mendiants affluent dans mes ruelles malodorantes, pas de travail, pas d'argent, les sans logis peuplent mes centres qui n'ont d'accueillant que le nom « centres d'accueil ». Les étrangers n'y sont plus tolérés et doivent retourner dans leur pays, même s'ils y trouvent une misère plus grande ou même la mort. Le centre ville, habité par mes concitoyens riches, regorge de magasins de tous les produits de luxe imaginables et eux seuls peuvent les acheter. Et autre chose encore :

Le 12 mars 2013, il neigeait. Un homme bedonnant aux cheveux rares et grasseyés, aux yeux méchants, à la main lourde, a poussé dans une congère une petite vieille qui passait et l'a envoyé à l'hôpital où elle est décédée des suites de ses nombreuses fractures.



Monique

Dimanche

*Entre les rangées d'arbres de l'avenue des Gobelins,
Une statue de marbre me conduit par la main...*

« C'est du Prévert, messieurs-dames ! Je connais ce poème par cœur, par contre je sais très bien qu'il y a énormément de trous dans ma mémoire, c'est de plus en plus fréquent ! »

C'est Germaine qui nous accueille en ce dimanche ensoleillé ; c'est la fête à la Maison de retraite, on célèbre les 100 ans de Germaine.

En effet, tout au bout d'une grande allée d'arbres on découvre cet ancien manoir privé, reconverti en maison d'accueil ; le parking est complet, c'est l'événement, le perron est décoré, fleuri, mais sitôt la porte franchie, une sensation bizarre nous saisit, une sorte d'angoisse, inévitable... on se projette, on refuse cet avenir, inéluctable !

Pourtant Germaine, elle jubile ! Elle pousse son déambulateur et nous propose de visiter SON atelier. Aujourd'hui, c'est elle qui décide ! Le pas est hésitant, qu'importe, l'œil pétillant, elle est heureuse d'être entourée, Germaine.

Les propos et réponses à nos questions ne sont pas toujours cohérents, la mémoire de Germaine c'est un « échiquier » : des cases noires, des cases blanches ; si l'on tombe sur une noire... plus rien ! Mais quand les blanches sont sollicitées, elle est intarissable, Germaine !

Un long couloir s'arrête devant la porte d'un ancien cellier, sans doute ; Germaine accompagnée d'une « soignante », pousse la porte, avec malice elle attend, scrute les regards, inquiète.

Un OH ! De surprise, d'admiration, c'est une « expo », un vernissage, une véritable galerie : GERMAINE PEINT !

Des tableaux sur tous les murs, des compositions minuscules, des fleurs, des portraits, des chats (beaucoup de chats!) et... tout au fond une sorte de fresque énigmatique !

« Germaine, (il faut pousser la voix, car l'ouïe est paresseuse !) que représente ce grand tableau ? »

« Pardon ! Ah mais, vous voyez bien, c'est MA VILLE ! »

« Ah bon ! Mais elle est vaste cette ville ; comment s'appelle-t-elle ? »

« Mon pauvre ami, je ne puis vous répondre, c'est MA VILLE, c'est tout simple, cela me suffit à moi ! » (Il ne faut pas trop insister, car Germaine n'est pas toujours d'humeur facile !).

« D'accord, au centre, je reconnais la Tour Eiffel, posée sur une pelouse en forme d'étoile, c'est donc Paris ? »

« Mais non, je sais bien que c'est la Tour Eiffel, mais j'ignore où elle se trouve, elle est dans MA VILLE, c'est tout ! Attendez un peu, je vais tout vous expliquer. »

Et Germaine s'installe dans un fauteuil roulant, saisit une longue règle et le mystère va s'éclaircir...

« Ce sont tous les différents quartiers de MA VILLE autour de la Grande Dame de fer ; nous allons y revenir... »

Tout en haut, vous découvrez la mer, les mouettes, les vagues, le port, les grues géantes et les grands bateaux qui ravitaillent MA VILLE c'est le port DU. Je ne le situe pas vraiment, je vous préviens c'est pour tous les quartiers le même handicap !

Entre le port DU et les grandes falaises blanches, j'ai dessiné cette petite avancée dans la mer qui ressemble à une feuille, on y tourne en rond !

Partant de la mer, sur ce Grand Canal qui remonte vers le cœur de MA VILLE, se dandinent des gondoles (regardez bien de près, j'ai peint deux amoureux !).

A droite, un puissant château-fort, un peu cassé ; au sommet des tours d'angles vous reconnaissez ce bel oriflamme rouge orné de deux léopards jaune d'or ?

A sa base, j'ai représenté des remparts très très puissants, une forteresse qui ressemble à une Carcasse. Dans ce quartier-ci à gauche, vous découvrez de très hauts immeubles rectilignes voulant rivaliser avec la Tour Eiffel ! On les nomme buildings, c'est un style américain !

Cela contraste avec cette petite rue toute ensoleillée où tous les toits sont « roses » ; en opposition avec la statue du carrefour, c'est Sainte Catherine, couleur terre, cela s'harmonise très bien.

Alors là, plus bas, c'est ce que je préfère et je pense que j'ai bien réussi, une mosquée toute bleue et un minaret à proximité, c'est chouette, n'est-ce-pas ?

Un peu en retrait, ces curieuses maisons aux formes bizarres c'est la résidence sans nom, les cheminées sont en forme de point d'interrogation !

Dans le coin, sous la mosquée, j'ai un nom qui me trotte dans la tête... impossible de l'exprimer, ça m'agace ! J'ignore ce que cela va vous évoquer : j'ai représenté une foule grouillante déambulant dans des ruelles, portant des colliers de fleurs et les cheveux longs, dans des poses alanguies au pied de pagodes, où un léger voile de fumée s'élève; le véritable nom étant trop compliqué pour moi, je l'ai nommée : résidence Népal.

Ah ! Une place très importante au milieu, au terme de cette avenue, cette grande arène, c'est le théâtre de MA VILLE un site éternel où tous les chemins convergent ! »

« Et tout en bas, Germaine ? »

« Ah ! Ici, c'est le quartier en ruine, dévasté par un volcan ; voyez, c'est la colline représentée plus loin. Voilà ! »

« Bravo, Germaine VOTRE VILLE est merveilleuse, et vous avez peint tout autour, des prairies, des arbres, des fleurs, des oiseaux... »

« Oui, vous connaissez Alphonse Allais, il a dit : « on devrait construire les villes à la campagne, car l'air y est plus pur ! ». C'est ce que j'ai fait .

MA VILLE, il fallait absolument que je la représente, cela me tarabustait depuis longtemps.

J'ai un très, très lointain souvenir, il y a 30 ou 35 ans, je crois (j'étais encore jeune, voyez-vous) on se réunissait entre copines pour écrire. Ecrire quoi ? Je ne sais plus !

Les visages se sont estompés mais pas les voix. Tous les quartiers de MA VILLE me rassurent car je reconnais ces voix, chaque quartier est une voix et un chaleureux souvenir ».

Germaine est un peu fatiguée, elle s'est tellement investie pour animer cette journée qui se termine en chansons autour d'un succulent goûter, c'est la Reine de SA VILLE.

Si j'étais une ville... mon plus grand désir serait d'être peinte par Germaine avant que le cataclysme d'Alzheimer me désagrège !

Epilogue: Germaine est obstinée, elle a voulu clore la réunion par son poème de Prévert, c'est un défi à sa mémoire défaillante... six vers sans omettre un seul mot, elle nargue Alzheimer, Germaine !

Dimanche ,

*Entre les rangées d'arbres de l'avenue des Gobelins,
Une statue de marbre me conduit par la main.
Aujourd'hui, c'est dimanche, les cinémas sont pleins.
Les oiseaux dans les branches regardent les humains.
Et la statue m'embrasse, mais personne ne nous voit,
Sauf, un enfant aveugle qui nous montre du doigt.*

A

Paul

Dessine-moi...

L'amphithéâtre se remplit peu à peu. L'écran annonce : Institut de Géographie d'Aménagement Urbain, colloque : « La ville de demain » ; un titre à attirer femmes, hommes soucieux de l'avenir du monde. Il en fait partie...

Une présentation rapide de la journée de travail. Un orateur, un deuxième. Ils se succèdent, enchaînent les communications, de la mixité sociale dans les quartiers à la pollution de l'air et de ses méfaits

sur la qualité de vie, poursuivent sur l'empoisonnement de l'espace sonore... Les futurologues arrivent, dessinent à grands traits la ville de demain. L'imagination technologique est au pouvoir : l'immense cloche de verre pour aseptiser la qualité de l'atmosphère etc... Les mots du politiquement correct enflamment les chercheurs. La connexion intermodale est de rigueur ; rapidité, silence, capacité à transporter les plus grandes masses de clients, fleurissent schémas, coupes, croquis... La ville de demain : l'utopie du monde sans conflit, désinfectée de tous ses maux actuels.

Les phrases se suivent, s'enroulent. Le voilà saoulé de concepts, de mots, de hardiesses creuses, sonné tel un boxeur abruti d'uppercuts, de crochets. Ses yeux vides fixent l'irréalité de l'écran. Ses oreillettes de traduction, échauffées de tant de discours, plongent dans le nirvana du silence. Se lever, fuir le verbiage, le charabia froid du discours. La ville de demain ? Et celle d'aujourd'hui ? Celle qu'il porte dans son cœur, celle qu'il voudrait effleurer ; non, la vivre pleinement.

Où est-elle ? Le sait-il ? Oh ! Elle est au bord de l'eau, un fleuve large avec des ponts ! Ceux qui réunissent, ceux qui jettent des fils, des correspondances entre les êtres ; oui un fleuve, qui achemine, entraîne les vents des rêves, des idées et des marchandises. Et elle, sa ville, se réjouit.

Mais pourquoi pas un port au bord de la mer ? Un qui s'ouvre aux espaces lointains, aux parfums enivrants de l'Orient, du sud, aux humeurs glacées du nord, aux vents vivifiants de l'ouest, oui, un port ! Un lieu de rencontre des mondes, un lieu unique et multiple ; les langues se croisent, se pénètrent et rient de leurs inventions ! Oui, il le sait, elle s'étale, à l'abri d'une large baie et l'horizon très loin devant elle. Le miracle !

Cette ville, qu'il dessine, qu'il convoite, il en convient, collectionne des strates et des strates de mirages. Les hommes se sont affairés, s'affairent, créent, effacent, reproduisent des images d'autres temps, inventent un avenir. Certains sont fous des lignes verticales, les immeubles disent bonjour aux nuages. Pour d'autres il faut se cacher des vents mauvais en mettant les maisons à l'abri. Peut-il choisir ? Non, sa ville allie les contraires ; elle est entre ciel et terre.

Il la traverse ; devant lui des avenues rectilignes entre une haie de tours d'acier, de verres qui ruissellent de lumière ; elles appellent les costumes stricts le matin, et les vêtements usagés le soir. Le voici maintenant vagabondant, le cœur chaviré des couleurs des temps révolus des vieux quartiers ; véritables phénix, ils reviennent, habités par une saveur toujours nouvelle, irradiés de joies, de cris, de discussions vives. Là-bas, plus loin c'est le coin des solitaires, des amoureux jaloux de leur tranquillité. Surgit un jardin ; les enfants l'entretiennent de leur soif de vivre...

Vision idyllique mais il ne méconnaît pas les verrues ; les gommer d'un trait de plume relève de la pirouette ! Les mains qui se tendent, les façades lépreuses, abandonnées, les fenêtres branlantes, les escaliers pissieux où se réfugient les sans-espoirs, brûlent l'image de bonheur qu'il porte en lui. Et la laideur des ZAC, des ZUP, de toutes les Zones... recouvre le tableau d'un voile lourd des peines qu'il faut enterrer.

Il pourrait continuer la liste. Une ville, tel le corps, consomme une énergie si folle qu'elle en secrète ordures de toutes sortes, déjections, pollutions sonores et autres ; la ville charrie forces, conflits, violences mais, pense-t-il brutalement, libertés et même licences. Sa ville, alors, hors des tensions ? Les vivre mais comment ? Le voilà perdu, tétanisé...A quel espoir peut-il s'arrimer ?

S'écouter, entendre les menues et fortes différences, les appréciations variées sur le présent, accueillir les multiples oscillations sur l'avenir proche ou lointain, recueillir les avis de tout à chacun, permettre à tous d'envisager les implantations des activités nécessaires à tous, oui peut-être le miracle permanent ; mais ce sont les mots de sa ville. Il les murmure ; certains en riront mais sa cité ne vit que du sentiment de vivre ensemble, de construire le rêve d'une capitale où chacun peut exister pleinement, avec les autres à ses côtés.

Fraternité, lâche-t-il entre ses dents serrées !

« L'usage d'une technologie, régulée par des dirigeants compétents permettra aux administrés de vivre dans la cité de demain ». Un tonnerre d'applaudissements.

Ah bon ! s'exclame-t-il en levant les yeux.



Séance 8 : Les petits papiers

Écriture à partir de trois contraintes reçues du groupe : 1. une phrase de début - 2. le mot de la fin - 3. une contrainte formelle

Monique

1. *Le ciel se couvrait de gros nuages noirs*
2. *C'est comme ça.*
3. *Rédiger au présent.*

Le ciel se couvre de gros nuages noirs. Le vent se lève, s'amplifie, les arbres se courbent, se déracinent dans un fracas épouvantable.

Tapie dans un fossé, elle est terrifiée : que va-t-elle devenir ? Cette tempête monstrueuse est annoncée et prévue depuis plusieurs jours, cependant... elle n'a pas réfléchi, elle est sortie en claquant la porte violemment !

Cette dispute avec Anatole, ce conflit permanent, c'est le dernier ; elle ne le supporte plus, ne veut plus subir ses brimades, c'est un monstre, elle a parfois envie de le tuer !

Assourdie par le hurlement des rafales de vent dans les branches, elle se recroqueville, se bouche les oreilles, elle a peur...

Il fait de plus en plus noir, une pluie diluvienne s'abat en trombes dévastatrices... l'eau monte dans le fossé ! Non, ce n'est pas possible elle ne va pas mourir noyée !

Elle essaie de remonter sur le bord, mais en vain, elle glisse, retombe à chaque fois.

Maintenant elle a de l'eau jusqu'à la ceinture... « Au secours ! Au secours ! »

Une faible lueur vacille sur le bord du ravin, elle lève la tête : c'est ce « brave » Anatole qui est parti à sa recherche, il l'appelle : « Zoé ! Zoé ! »

« Je suis là, mon amour ! Anatole, je t'en prie, sauve moi ...JE T'AIME ! »...

Oui, elle l'a dit ! Avec la « trouille » on ose tout, même l'indicible... C'est comme ça !



Josette

1. *La lettre était là, sur le guéridon de l'entrée.*
2. *La vie de plaisir s'arrêtait brutalement.*
3. *Écrire le texte avec des mots commençant par la même lettre.*

La lettre était là, sur le guéridon. Elle prit l'enveloppe dans ses mains, la retourna, la reposa. Elle n'avait aucune envie de la lire, il l'avait prévenue. « Un jour, je t'enverrai un texte avec des mots qui commencent par la même lettre. »

Elle trouvait que c'était un exercice bien compliqué et n'en voyait pas l'intérêt. Des phrases avec « zazou – zélote - zibeline » ou « xylophone – xénophobe - xénophile » ou « yen - ying-yang », une véritable galère ! Et après tout, pourquoi pas ? se dit-elle. Je vais essayer, tiens, avec le s : « Sophie se sentit soudain seule, s'arrêta, sanglota. » ou avec le l : « Lentement, Louis lança l'objet loin, là-haut. » Non, vraiment, c'était stupide, ça lui ôterait toute envie de lire ...mais elle le devait !

La lettre était là, sur le guéridon de l'entrée, blanche, exhalant ce parfum qu'elle détestait. Oh ! elle savait bien ce qu'elle lirait, elle en avait déjà lu des dizaines. Toutes les mêmes. Répétant inlassablement les mêmes mots, comme une litanie. Qu'il l'aimait à la folie, qu'elle était la femme de sa vie, qu'il ne pouvait pas vivre sans elle, qu'elle était la plus belle, la plus adorable

Des mots, rien que des mots, du bla-bla-bla. Une lecture insipide qui, une fois de plus, lui flanquerait la nausée. Elle ne voulait pas qu'on l'aime comme ça. Ça lui donnait l'impression de baigner dans du miel, c'était collant, cet amour proche de l'idolâtrie, c'était dégoûtant. Ça faisait d'elle une petite chose sucrée, faite uniquement pour le plaisir et elle trouvait ça très réducteur.

Elle sortit une lime à ongles de son sac et ouvrit l'enveloppe. La lettre était bien de lui, elle reconnut sa petite écriture ronde et régulière. « Ceci est la dernière lettre que tu recevras, j'en ai assez de toi. Tu n'es qu'une pimbêche, une prétentieuse qui écrase tout le monde de son mépris. Tu es froide, tu ne sais que prendre sans rien donner. Tu n'es qu'une odieuse gamine gâtée et capricieuse. Tu te crois la plus intelligente, la plus belle mais tu es la plus laide des filles que j'ai connues. Au fond, personne ne t'aime et ne t'aimera jamais.»

Cette vérité cruelle assénée si violemment l'étourdit, l'assomma. Tout ce dont elle était persuadée depuis toujours n'était qu'un leurre ? Ce n'était donc pas elle la plus belle ?

Elle comprit que sa vie de plaisir s'arrêtait brutalement...



Irène

1. *L'orange bleue courait*
2. *Enfin*
3. *Pas de pluriel*

Perdue dans l'immensité de sable, je m'abandonnai à la rêverie,
Qu'aurai-je pu faire ?

Tout était mirage autour de moi,
Le ciel dissipé de mille étoiles illuminait mon plafond,
le silence étourdi m'angoissait...

Dans ma poche, je tâtai intriguée, une rondeur que j'extirpai délicatement.
Une orange apparut, mais non pas une orange dont vous savourez le jus fruité, non
une orange d'une grande originalité, une orange étrangement bleue qui
vous emporte vers la marée de l'infini.

Je la fis virevolter dans ma paume et décidai de lui offrir un nouveau monde,
pourquoi pas un labyrinthe où elle pourrait s'exprimer ?
La tâche prit beaucoup de temps, je m'appliquai.

J'en dessinaï avec précaution la frontière, puis vint le moment le plus sérieux,
tout ému, je me concentrai et savamment cliquai juste ce qu'il faut pour donner à mon trésor l'élan qui lui
permettrait son long voyage !

J'en savourai l'hésitation, le soubresaut, la trajectoire choisie, l'aventure se concrétisait !
l'orange bleue courait sur le chemin, enfin !



Gérard

1. *Je sais que je ne sais rien*
2. *...trop tard.*
3. *Ecriture «spontanée»*

Je sais que je ne sais rien. Que m'arrive-t-il ? Suis-je en crise ? Il me semblait pourtant, les années passant, avoir accumulé un peu d'expérience. Mais non ! Je suis tombé de l'escabeau...Boum ! La tête la première dans le doute. Oui, bien entendu, des connaissances dans quelques domaines où je pensais pouvoir exprimer mon savoir... Mais quelle futilité ! Ces acquis n'ont fait que m'enfermer dans mes certitudes, dans une logique unique : Un train lancé sur ses rails, ignorant les gares où puiser des idées nouvelles, des émotions inconnues...

Heureusement, tu as fait dérailler ce « train pour nulle part » !
Mais n'est-il pas *trop tard* ?

~

Claudine

3. *Ecrire en vers*
Je me demande pourquoi c'est arrivé...

Par une belle matinée,
Marchant dans la rosée
Foulant l'herbe mouillée,
Je pensais à l'année passée...
Cela me semblait déjà lointain
Et le souvenir plutôt incertain...
Il n'avait pourtant rien de remarquable
Mais quand soudain sous la table
Je sentis son pied sur le mien se poser
Je rougis sottément, quoi qu'étonnée !
Lorsqu'il me proposa de le rejoindre
Je sentis aussitôt ma méfiance poindre...
Dans sa chambre il m'entraîna sans attendre,
Mais avant même qu'il ne devint tendre,
Je m'aperçus de mon erreur...
Pour lui je comptais pour du beurre !
Je sortis de là fort désappointée,
Promptement je le quittai, irritée.
La morale de cette histoire
Se résume, pour mémoire,
En deux mots : être en bateau menée,
Plus jamais !

~

Françoise L.

1. *Quand on se réveille le matin et...*
2. *Il m'a fallu l'oublier*
3. *Ecrire sans ponctuation*

Quand on se réveille le matin et que l'heure n'est plus l'heure plus la même qu'hier qu'avant-hier que les jours précédents que faire agir comme si de rien n'était prendre mon petit déjeuner regarder par la fenêtre me surprendre à guetter les signes de l'arrivée de l'été allumer la radio écouter les infos mais de quoi parlent-ils de l'heure d'été l'heure d'hiver l'heure d'avant la guerre l'heure solaire mais je n'en ai que faire de l'heure je vis le moment présent je vis au jour le jour et c'est là mon bonheur rien à faire de l'heure atelier écriture 9h 30 comment y être à l'heure je n'ai pas besoin d'heure j'ai mon horloge interne j'ai faim je dois manger un petit saut chez le boucher c'est fermé mais j'ai faim il fait jour il fait clair comment s'y retrouver j'interpelle un passant et lui demande l'heure vingt-cinq je suis à l'heure mais à l'heure de quelle heure je n'ai rien à manger

adieu la liberté je vais devoir céder je vis en société leur heure n'est pas mon heure va falloir s'accorder les lâches ils ont gagné pour un steak je vais négocier remettre mes pendules à l'heure mes envies de liberté au placard vivre sans contrainte et sans montre il me faut l'oublier



Josette

1. *Je ne l'avais vue qu'une fois*
2. *Oui, le bonheur existe*
3. *Ecrire en vers libres*

Je ne l'avais vue qu'une fois
Je la reconnus pourtant
Elle portait les mêmes vêtements
Elle marchait comme autrefois
Elle cherchait, scrutait les noms,
Lisant les numéros.
Que voulait-elle ? Où allait-elle ?
Elle fouillait dans sa grande besace
Elle visitait chaque maison de la place
Elle s'arrêta devant chez moi
Pourquoi ?
Toujours aussi lentement
Elle disparut
Alors je sortis, sur ma porte, je lus,
Tout simplement :
« Oui le bonheur existe ».
Je sus que Madame Espérance
M'ouvrait encore
Un nouveau chemin



Bernadette

1. *Commencer par « il n'y avait pas de poisson au premier avril »*
2. *Finir par « quelle journée »*
3. *Ecrire le texte à la 3ème personne*

Il n'y avait pas eu de poisson au premier avril, cette année 2013.
Cécile n'en croyait pas ses yeux, ni ses oreilles. Elle était dépitée, désarçonnée.
Dépitée, vraiment ?
Antoine la regardait, dubitatif.
Elle détestait cette tradition - elle exécrait toutes les traditions d'ailleurs - qui voulait qu'on accroche des poissons d'avril au dos de tous les membres de la famille. Et qu'on fasse des blagues ponctuées du rituel : poisson d'avril !
Ridicule, elle trouvait ça ridicule.
Cécile redoutait toutes les fêtes convenues, attendues, sociales, commerciales.

Antoine aurait aimé qu'elle n'en fasse pas une affaire d'Etat ! Comme chaque année...Mais non, elle avait son air des mauvais jours quand toute la famille, les enfants autant que les grands, se réjouissaient d'une pause récréative, distrayante, légère !

Antoine, avec les enfants, les cousins et les cousines, avait cherché comment fêter ce premier avril 2013 en dépit de la mauvaise tête de sa rebelle de femme. Et l'idée vint du plus jeune : « Et si on faisait une sirène, c'est jolie une sirène, et c'est pas un poisson ? » proposa Léo. Un « oui, bonne idée » enthousiaste et unanime fusa du groupe malicieux !

Chacun trouva une idée pour confectionner la plus belle sirène du 1^{er} avril...

Antoine suggéra de l'installer sur le porte-manteaux qu'on emporterait sur la terrasse afin de danser autour. En imitant les poissons, et en chantant.

Ah la la, Cécile ne savait pas quoi dire, ni quoi faire devant ce subterfuge !

Certes, il n'y avait pas de poisson d'avril, mais cette sirène ?

Et elle pensa à la légende qui dit qu'Ulysse a résisté à la tentation de rejoindre les sirènes, ligoté au mât de son navire, pour pouvoir écouter leurs chants envoûtants.

Là, Cécile se sentait ligotée, comme Ulysse, mais pas du tout envoûtée... pas même convaincue par ce spectacle qu'elle considérait comme une triste mascarade.



Jenta

1. *le ciel est clair et givré*

3. *écrire sous forme de fable*

Le ciel est clair et givré, comment est-ce possible ? Derrière la vitre opaque, le soleil tente de pénétrer la chape glacée, claire mais pétrifiée et vivante, vivante mais stoppée dans l'instant.

Arrêt sur image ! Moteur ! Action !

Le ciel est clair et givré: quel scénario! Le ciel est clair et givré et mon cerveau aussi mais je ne suis pas claire : hier j'ai trop arrosé car ça y est ! On a trouvé un producteur !

Je rumine, je cherche comment les scènes vont s'enchaîner, se déchaîner : le ciel est clair ! Oui givré !

Oui, il faudra couper ici et là, c'est trop riche !

Je m'affale seule devant la caméra et je rêve : tiens ! Un film : une île. Ca se passe au Japon.

Une île, un homme et de l'eau et ce film dure deux heures !

« Le ciel est clair et givré » me revient comme une litanie. Il faudra faire passer un casting au ciel. Pour le givre ? Quelque moteur réfrigérant. Une musique très contemporaine, un peu agaçante et répétitive, ça va faire un carton !

Comment me sortir de cette histoire ?

Je pense à tous ceux qui fuient devant l'obstacle, à Jean De La Fontaine : pourquoi lui ? Je sais pas

Bon ! Je prend mon sac, ma chapka et mon billet d'avion pour Vladivostok.



Françoise M.

1. *Ce n'était pas drôle tous les jours*

2. *Envoûté, il savourait l'ivresse*

3; *Texte de moins de 20 lignes*

A 18 ans Charles rêvait de liberté, de grands espaces et surtout de musique. Il aurait voulu faire de sa vie une fête quotidienne.

A 18 ans, il s'y voyait déjà en haut de l'affiche, mais pour l'heure *ce n'était pas drôle tous les jours*. Coincé dans un bureau de neuf heures du matin à six heures du soir avec pour seule mission de vérifier les factures du service comptabilité ; mais le week-end, ah le week-end !!!!... Il revivait, se transformait, il était enfin lui-même, une star, sous les sunlights d'une estrade bricolée par les copains. *Envoûté, il savourait l'ivresse* de son propre chant et les applaudissements frénétiques de sa bande, en attendant son heure de gloire.

Demain Charles quitterait sa province bien décidé à empoigner la vie, le cœur léger et le bagage mince, il était certain de conquérir Paris. Chez le tailleur il s'est fait faire un complet bleu du dernier cri qui a eu raison de ses économies, Il s'y voyait déjà en haut de l'affiche...



Michelle

1. *Elle n'en croyait pas ses yeux*
2. *Tout est à recommencer*
3. *Ecrire à la 1^{ère} personne du singulier*

Le Livre

Je n'en croyais pas mes yeux. Là, dans la chambre (chambre des enfants, tour à tour partis, revenus, pour un temps, pour longtemps, seuls, en couple, avec leurs enfants), sur la table de chevet, posé tout de guingois, avec sa tranche dorée, trônait un livre, un gros livre feuillu.

Immédiatement, une foule de sentiments ; émotion, plaisir, fierté se mit à rugir en moi, couvrant complètement et totalement la petite voix craintive et plus réaliste qui aurait voulu attirer mon attention.

Je me dirigeai alors, machinalement, vers mon bureau pour consulter mes mails, envoyer des réponses, lire mon journal. Puis je quittai la pièce, tournant toujours le dos au livre, l'ignorant presque, différant le moment inéluctable et plaisant du savoir et de la reconnaissance.

Plus tard, le lendemain, je m'approchai résolument du gros ouvrage ; il s'agissait de mon livre préféré. Ainsi, il l'avait choisi entre tous dans la bibliothèque, feuilleté, certainement lu. Je l'ouvris à mon tour, m'attendant presque à trouver les mots changés, l'histoire autrement racontée, les personnages méconnaissables afin que le texte soit devenu plus accessible à ce lecteur inattendu. Mais tout était semblable.

La satisfaction, la joie, la fierté provoquèrent en moi un sourire de béatitude. Ainsi l'amour de la littérature avait fini par se transmettre, grâce à des lectures choisies avec soin dans la petite enfance, grâce à l'exemplarité d'une lectrice inconditionnelle souvent trouvée un livre dans la main et dont le visage montrait une satisfaction et un plaisir sans bornes. L'incompréhension qui s'était souvent fait jour en moi devant la réalité de celui qui ne veut pas devenir lecteur, qui rejetait l'écrit littéraire au profit des téléchargements ludiques d'Internet était enfin devenue caduque. La transmission était là, indéniable, le doute n'était plus de mise.

Un mois après, il vint dîner et je m'aventurai :

« Alors, ce livre ? »

« Quel livre ? »

« Celui que tu as cherché et trouvé dans ma bibliothèque, mon livre préféré, qu'en penses-tu ? »

« Je ne sais pas, je m'en suis servi pour atténuer la luminosité de mon portable. J'ai choisi le plus gros ; il convenait parfaitement ».

Cet aveu sans émotion, naturel et indifférent me fit basculer brutalement de l'espoir dans la désillusion. Je me reprochais de n'avoir pas envisagé l'impossibilité de cette métamorphose soudaine en amoureux des livres. J'avais négligé la réflexion. J'avais eu envie de croire, d'y croire. J'avais espéré que ce

serait différent cette fois. Il me restait à faire le chemin inverse, à rétablir la réalité, à n'être ni déçue, ni illusionnée. Tout était à recommencer.

~

Paul

1. *Battue, la mer déchaînait les vagues*
2. *Dupés*
3. *Ecrire à la forme interrogative*

Battue, la mer déchaînait les vagues, mais eux pouvaient-ils supporter ce spectacle insensé ? Etaient-ils là depuis longtemps ? Le savaient-ils eux-mêmes ? Mystère ? Mais la regarder s'agiter, inlassablement, toujours prête à une invention saugrenue, était-ce, pour ces spectateurs muets, source de question ?

Auraient-ils su répondre à la muette interrogation, longue comme les litanies d'antan ? Déchaînait-elle les vagues ou était-elle déchaînée ? Une interpellation, peut être digne de Hamlet ? Etaient-ils là, uniquement là, comme témoins d'une représentation unique ? Ou leur présence n'était-elle pas la preuve d'une liturgie à l'œuvre ?

Quelle était cette force qui animait cette masse monstrueuse, qui battait et rebattait, mécaniquement semblait-il le rivage ? Mais la hargne, avec laquelle soudainement elle écrasait sa masse de flots débridés, tel un cyclopéen marteau-pilon, ne relevait-elle pas d'une intelligence malveillante ?

Ne sauraient-ils qu'être pétrifiés par cette angoisse qui enflait, enflait à n'en pas finir ? Ne seraient-ils que submergés par la titanique folie ? Ou auraient-ils le courage insensé de quitter la terre ferme, d'aller à la rencontre de la masse liquide, qui se refusait de se laisser saisir, véritable automate, remonté à la mécanique de l'éternité ? Oseraient-ils le grand saut de l'orgueil humain de s'affronter à cette profondeur luciférienne ? Seraient-ils condamnés à la sempiternelle torture « Etre ou ne pas être » ?

Oh que ne voilà-t-il pas ? Les immémoriaux, les fétus de paille s'avancent.

Battue, la mer déchaînait les vagues, mais eux dans cette aventure insensée sauront-ils déjouer les adversités dressées contre eux ? *Battue, la mer déchaînait les vagues*, repousserait-elle les lilliputiens, armés de leur unique obstination : connaître ?

Le combat éternel aurait-il une fin ? Peut-être jamais ? Et eux, les frêles seront-ils, dans cet immuable affrontement, encore dupés ?

~~~~~

## **TABLE DES MATIERES**

|                                                |    |
|------------------------------------------------|----|
| Séance 1 : des listes au cabinet de curiosités | 3  |
| Séance 2 : la conférence sur la vie des mots   | 14 |
| Séance 3 : le petit Poucet revu et corrigé     | 22 |
| Séance 4 : pour faire le portrait de ma ville  | 33 |
| Séance 5 : le nom de ma ville                  | 46 |
| Séance 6 : ma ville d'élection                 | 51 |
| Séance 7 : si j'étais une ville                | 60 |
| Séance 8 : les petits papiers                  | 70 |